

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# HISTOIRE DE LA COLONIE FRANÇAISE EN CANADA.

---

## DEUXIEME PARTIE

---

### LA SOCIÉTÉ DE NOTRE DAME DE MONTRÉAL COMMENCE A RÉALISER LES RELIGIEUX DESSEINS DES ROIS DE FRANCE

---

#### CHAPITRE IV.

L'ÉTABLISSEMENT DE MONTRÉAL, BLAMÉ PAR LA GRANDE COMPAGNIE,  
EST APPROUVÉ PAR LE ROI, ET AMÈNE LA SUPPRESSION  
DU MONOPOLE DES PELLETERIES.

##### I.

Eloges qu'on fait à Paris de la Société de Montréal.

Le zèle, la générosité et la qualité des Associés de Montréal, leur parfait désintéressement et le succès inespéré de leur œuvre, firent à Paris une grande sensation. On les louait de toutes parts, on en parlait avec éloge à la Cour et à la ville ; et tout ce qu'on disait à leur avantage semblait être une censure tacite de la conduite de la grande Compagnie, qui jusqu'alors avait fait si peu d'efforts pour procurer le bien de la colonie et l'établissement de la religion chez les sauvages. Les éloges, peut-être exagérés, qu'on faisait de l'œuvre de Montréal, pouvaient bien donner un relief plus saillant encore à ce contraste. Un historiographe de France, dévoué à la Compagnie de Jésus, et dont l'ouvrage parut en 1659, disait, en parlant des commencements de Villemaric : " Quelques bonnes âmes, " de celles à qui Dieu a donné le pouvoir de tout faire, jetèrent les yeux " sur ces pauvres peuples de la Nouvelle-France ; et, étendant leur charité plus loin que les bornes de l'Europe, considérèrent cet ouvrage " comme une entreprise qui n'était pas indigne de leurs soins. Aussi " l'Évangile commença-t-il d'y être annoncé fort paisiblement, par le zèle

“ de ces grands promoteurs, qui en faisaient bien plus avancer les fruits que les Pères mêmes qui y étaient employés.” L'auteur voulait blâmer ici l'indolence des Cent Associés, qui secondaient si mal le zèle courageux des Religieux de la Compagnie de Jésus et le dévouement héroïque des Religieuses.

## II.

Plusieurs des Cent Associés blâment l'œuvre de Montréal.

Mais tous ces éloges, et d'autres semblables, indisposèrent plusieurs des membres de la grande Compagnie contre l'œuvre de Montréal, jusqu'à leur faire regretter d'avoir donné, pour l'établir, l'île de ce nom. Et il paraît que, si la donation n'eût pas été déjà ratifiée par le roi, avant la formation de Villemarie, cet établissement n'eût pas eu lieu. Du moins, il est certain qu'après qu'on en eut vu les premiers résultats, on mit tout en œuvre pour en détacher les Associés, qui en étaient le principal soutien par leurs largesses. On prétendit qu'il était contraire à l'ordre établi dans l'Eglise de voir une société, composée principalement de laïques et même de dames, entreprendre une œuvre telle que la conversion des sauvages à la vraie Foi ; que cette œuvre n'était pas nécessaire au salut des infidèles, à qui la lumière de la raison pouvait suffire, dans l'ignorance invincible où ils étaient de la révélation ; qu'elle était pleine d'ostentation : ses Associés, au lieu de remettre secrètement les aumônes à d'autres, qui les eussent employées au bien de la religion, s'étant érigés en Compagnie particulière ; que leur entreprise était nuisible à la Compagnie des Cent-Associés, aux RR. PP. Jésuites, et même aux pauvres de l'ancienne France, privés des aumônes qu'on envoyait en Canada ; que la Société de ces Messieurs, ayant pour tout fondement la charité chrétienne, ne pouvait pas durer longtemps ; et que, venant infailliblement à se dissoudre, leur dessein tomberait avec elle. Enfin on représenta cette entreprise comme étant inconsidérée, mal concertée et téméraire. On prétendit que l'Amérique méridionale convenait beaucoup mieux pour ce futur établissement ; que des Français ne pourraient vivre à Montréal, à cause de la rigueur cruelle du froid et de la longueur excessive de l'hiver ; qu'ils y seraient plus exposés que partout ailleurs à la boucherie des Iroquois, qui infailliblement les tailleraient tous en pièces. On ajoutait enfin, qu'une œuvre d'une telle conséquence ne pouvait être tentée que par un roi, à cause des dépenses énormes qu'elle exigeait ; et que c'était une folie, pour de simples particuliers, d'oser l'entreprendre, et tenter Dieu ouvertement.

## III.

Ces oppositions encouragent les Associés de Montréal.

Pour répondre à ces inculpations, qui pouvaient ruiner l'œuvre dès sa

naissance, les Associés de Montréal publièrent, en 1643, un écrit in-4o, qui est une preuve raisonnée, victorieuse, et même savante, de la légitimité de leur œuvre ; il a pour titre : *Les véritables motifs de Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France*. Ils y font remarquer que ces contradictions, loin de les décourager, les excitaient, au contraire, à poursuivre leur œuvre avec plus de confiance : “ Puisque l’Évangile, disaient-ils, n’a pas été et “ n’est pas encore à présent exempt de contradiction, et que c’est là le “ propre des œuvres de Dieu, il n’y a pas sujet de s’étonner si le dessein “ de Montréal est contredit. Il faudrait être surpris, au contraire, qu’il “ ne le fût pas, et qu’un ouvrage d’un tel poids réussisse sans obstacle : “ ce serait la seule œuvre de Dieu, dans l’Église, qui ne porterait pas “ ses livrées.” “ La sagesse de la divine Providence, en produisant de “ grandes choses, se plaît à les faire naître de causes si petites, si faibles, “ si basses, que de là les hommes prennent sujet d’en rire et de les dé- “ crier ; et si elle en use de la sorte, c’est afin qu’après que ces œuvres “ se sont formées, au milieu des difficultés, des murmures et des empêche- “ ments, lorsqu’enfin elles s’élèvent à la vue du monde, les hommes aient “ d’autant plus d’occasions d’en glorifier Dieu, que ses serviteurs se sont “ acquis devant lui, plus de mérites, par les peines, les mépris et les souf- “ frances qu’ils ont reçus en y travaillant.”

## IV.

Des laïques peuvent contribuer, par leurs soins et leurs largesses, à l’œuvre de l’Évangile.

D’abord les Associés de Montréal montrent que de simples laïques peuvent contibuer, de la manière qu’ils le faisaient, à la conversion des infidèles à la Foi. “ Jésus-Christ ayant fait à l’Église, dans la personne de ses Apôtres et de ses premiers disciples, disent-ils, le commandement d’enseigner l’Évangile à toute créature raisonnable, sans distinction, c’est donc une œuvre honorable, sainte et méritoire, et une marque de prédestination, de contribuer, avec les pasteurs évangéliques, à l’accomplissement d’un si nécessaire et si religieux dessein. Et, quoique ce commandement n’oblige pas précisément les personnes séculières, il est toutefois assuré que les apôtres et les premiers disciples n’ont entrepris tant de voyages et de missions par toute la terre, ni leurs successeurs, sans y avoir été assistés par des chrétiens séculiers, tant de la Judée que de la Grèce et de la ville de Rome ; jusque-là que ces ambassadeurs divins se laissaient parfois suivre et servir par de saintes femmes, pour être déchargés, en quelque façon, des nécessités temporelles au milieu de leurs fatigues. Et si Notre-Seigneur lui-même n’a pas dédaigné de recevoir ce pieux office de plusieurs dames vertueuses, qui l’accompagnaient en ses voyages pé-

nibles, qu'y a-t-il à reprendre, si des personnes de piété et de condition coopèrent, de leurs pouvoirs et de leurs moyens, à l'établissement si salutaire du royaume de Dieu dans la Nouvelle-France, pays abandonné au démon, et qui, depuis tant d'années, est dans une ignorance invincible de son salut ?

« Aussi cette sainte émulation de contribuer à faire porter le flambeau de la vérité éternelle par le monde a-t-elle été partagée par les laïques de la primitive Eglise, les uns allant à la suite des hommes évangéliques, pour les servir en personne dans les missions, en prenant le soin des nécessités de leur vie, pendant que les autres, à Rome, avaient la conduite des choses qui leur étaient nécessaires ; et cela suivant l'ordonnance de notre bon Maître, qui, en défendant le soin temporel aux uns, signifie néanmoins sa volonté aux autres, savoir : de substantier et de soulager le missionnaire évangélique dans ses travaux. C'est ce qu'ont fait, surtout, les premiers chrétiens séculiers de Rome ; car cette ville possédait alors tant de richesses, que, d'elle seule, par la ferveur de ces âmes héroïques, la plupart des nations ont reçu la lumière de la Foi. C'est donc une sainte émulation et un exercice digne de richesses de la grâce de Dieu, de suivre l'exemple de tant de saints personnages. C'est le vrai esprit de l'Eglise, et ce sera une bénédiction particulière pour la ville de Paris, qui semble succéder maintenant à la richesse de Rome l'ancienne, de suivre les saintes traditions qu'elle lui a laissées, puisqu'elle sait si bien imiter son ancien luxe. »

## V.

Œuvre de Montréal utile aux sauvages, qui auraient observé fidèlement la loi naturelle.

Comme on osait bien objecter que la lumière de la raison suffisait aux sauvages pour le salut, les Associés répondent : « Les plus graves théologiens n'en conviennent pas et tiennent que, s'il se trouvait des infidèles, si parfaits que vous le dites, Dieu ferait plutôt un miracle que de les laisser privés de la grâce de sa Rédemption. Toutefois, quand ce que vous objectez ici serait vrai, qu'en concluriez-vous ? Qu'il faudrait laisser les Canadiens dans leur ignorance ! Mais les Apôtres en auraient pu dire autant de tous les Gentils ; et si cette erreur venait à être suivie, voilà donc la porte des missions des infidèles fermée, et l'émulation de la sainte propagation de la Foi entièrement éteinte ! Au reste, s'il s'en trouvait, parmi les Canadiens, qui fussent dans cette perfection de la loi naturelle que vous supposez, ce serait à ceux-ci que nous devrions courir, pour achever en eux, par la grâce, ce que Dieu aurait commencé d'y opérer par les biens de la nature. Enfin, dire que les PP. Jésuites, qui sont en Canada, suffisent seuls pour l'instruction de tous les sauvages, c'est supposer que, si on appliquait douze ouvriers à une tâche, au lieu de six, on ne

pourrait pas doubler par là le travail ; car, puisque la moisson est si abondante, et le champ si ample, peut-on y employer trop d'ouvriers ?”

## VI.

L'œuvre de Montréal méritoire pour ses auteurs.

A cette objection, que les largesses faites pour Montréal, passant par les mains d'une Compagnie, ne pouvait avoir le mérite du secret, ni par conséquent de la bonne œuvre, qui doit être faite en cachette, ils répondaient : “ S'il n'y a de bonnes œuvres que celles qui sont secrètes à tout le monde, comment donc tant de belles actions et de divines entreprises se feront parmi les chrétiens ? Il faudra voir nos églises désertes, de peur qu'on ne nous y observe trop souvent ? Les princes, les princesses, les grands du monde seront donc de pire condition que les autres personnes, s'ils ne peuvent mériter qu'en tenant leurs œuvres secrètes, puisqu'il est bien certain qu'ils ne peuvent rien faire ni dire qui ne soit connu ? Saint Paul n'exhorte-t-il pas les Chrétiens à faire le bien, non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes ? Ce n'est donc pas la connaissance que ceux-ci ont de l'œuvre qui la condamne, ni le secret extérieur qui la met en sûreté ; mais la mauvaise ou la bonne intention qui la fait faire, ainsi que Notre-Seigneur nous l'a annoncé, disant : *Que votre lumière, c'est-à-dire l'exemple de vos actions, brille tellement devant les hommes, qu'en voyant vos bonnes œuvres ils prennent sujet, et vous avec eux, d'en glorifier Dieu seul* (\*).”

## VII.

L'œuvre de Montréal non nuisible à la grande Compagnie, ni aux Jésuites.

On prétendait que le dessein de Montréal était préjudiciable à la grande Compagnie, aux Jésuites et aux pauvres de l'ancienne France. “ Vous êtes mal informés, répondent-ils, en supposant que Messieurs de la grande Compagnie sont incommodés de notre dessein. Comment leur serions-nous à charge, puisqu'à Montréal on ne les importune point ; au contraire, on favorise leurs commis en tout ce qui peut intéresser le commerce ; on n'y fait rien, on ne s'y mêle de rien qui puisse tant soit peu leur déplaire ; et on n'y trafique pas, sinon du salut des âmes. Ces Mes-

---

(\*) Ce que disent ici les Associés de Montréal est exactement conforme à la doctrine de Saint Grégoire le Grand, dans le commentaire qu'il fait des paroles de Notre-Seigneur, relatives au désir que nous devons avoir de n'être connu que de Dieu seul dans nos bonnes œuvres : *Hoc autem dico, non ut proximi opera nostra bona non videant, cum scriptum sit : Videant opera vestra bona et glorificent patrem vestrum, qui in cœlis est ; sed ut per hoc quod agimus, laudes exterius non quæramus. Sic autem sit opus in publico, quatenus intentio maneat in occulto : ut et de bono opere proximis præbeamus exemplum, et lumen per intentionem, quæ Deo soli placere quærimus, semper optemus secretum.*

sieurs ne se plaignent pas du dessein de Montréal ; et comment s'en plaindraient-ils, puisqu'on travaille à peupler le pays, à rendre les chemins plus accessibles, à fixer et à établir les sauvages, à les aider dans le défrichement des terres : et qu'enfin on s'emploie à bâtir et à se fortifier contre les ennemis communs ? Les PP. Jésuites ne s'en plaignent pas non plus : prétendre que le dessein de Montréal leur est nuisible, c'est comme si vous disiez que mettre du bois au feu c'est diminuer sa chaleur."

## VIII.

L'œuvre de Montréal non nuisible aux pauvres de l'ancienne France.

“ Vous ajoutez que l'affluence des pauvres est si grande en France que les aumônes n'y suffisent pas ; et qu'il vaut mieux appliquer nos charités à ceux qui sont à nos portes, que de les envoyer dans des pays étrangers, pour des gens qui nous sont inconnus. D'abord, nous n'entendons pas faire retrancher les aumônes journalières ou annuelles que les personnes charitables règlent selon leurs moyens. Nous employons à l'œuvre de Montréal celles seulement que les personnes de condition réservent pour les occasions extraordinaires et les pressantes nécessités ; et ce secours, procuré aux infidèles, est peut-être cause que Dieu arrête le fléau de son indignation sur Paris et sur toute la France, qui semble en être si fortement avertie et menacée. C'est ignorer les principes de la vraie miséricorde, de penser qu'un royaume abondant n'est pas obligé de contribuer à la nécessité de l'autre. Les Corinthiens pouvaient bien alléguer à saint Paul qu'ils avaient assez de pauvres chez eux, et qu'ils ne connaissaient personne à Jérusalem ; et les premiers chrétiens de Rome, faisaient-ils cette difficulté, lorsqu'il fallait soutenir les frais de tant de missions étrangères ? Il n'y a point de peuples plus dépourvus de secours spirituels que ceux de l'Amérique septentrionale, où est le Canada ; et par conséquent, les aumônes employées à leur procurer ces secours sont très-dignement et très-méritoirement appliquées. Mais pourquoi aurions-nous appelé le Canada *Nouvelle-France*, et honoré les Canadiens du nom de Français, sinon que, les faisant nos compatriotes et sujets du roi, nous aidions de notre part à les retirer de leur misère et des périls imminents qu'ils courent pour leur salut ?

(A continuer.)

## LE DIABLE EXISTE-T-IL ET QUE FAIT-IL?

*Suite.*

XIV

DES COMMUNICATIONS CONTEMPORAINES AVEC LES MAUVAIS ESPRITS, OU  
DU SPIRITISME.

Dans les dernières années du dix-huitième siècle, époque d'incrédulité railleuse qui affectait de ne croire *ni à Dieu ni à diable*, parut un certain Mesmer qui, au moyen d'un certain baquet et de certaines passes, plongeait les gens dans un sommeil accompagné de circonstances fort singulières.—Au médecin allemand Mesmer succéda l'esroc italien Balsamo, dit, en France, comte de Cagliostro ou le *divin Cagliostro*, car cet aventurier, après avoir promptement quitté Rome, où l'attendaient les galères, fascina la société philosophe de Paris à un degré qui passe toute croyance. "On enfermait, dit Bresciani, de ses cheveux dans de précieux bijoux : on gardait, comme on garde un trésor, une pincée de sa poudre à poudrer ; ses portraits étaient partout ; on peignait Cagliostro sur les éventails, on le coloriait sur les mouchoirs ; on le coulait en bronze, on lui élevait des statues comme à un dieu tutélaire." Mais quoi ! Balsamo, trouvant insuffisante pour son activité la falsification des billets, était en outre grand-maître de la franc-maçonnerie égyptienne, et héritier de la science de Mesmer. Ses somnambules opéraient, devant les matérialistes ébahis, les prestiges oubliés de la magie antique ; comme les prêtresses de Delphes, elles annonçaient l'avenir, déclaraient ce qui se passait à de lointaines distances, faisaient preuve, à certains moments, d'une science merveilleuse. Dans les loges, Cagliostro, le grand Cophite, introduisait une petite fille d'une dizaine d'années, vêtue de blanc avec une ceinture bleue et un cordon rouge en sautoir. Il l'appelait *pupille* ou *colombe*, la plaçait devant une carafe remplie d'eau, et lui soufflait au visage. Alors l'enfant, regardant à travers la carafe, voyait des spectacles prodigieux dont elle donnait la description. Si la colombe eût été seule à posséder cette seconde vue, on eût traité tout cela de simple jonglerie, mais Cagliostro communiquait cette faculté à une foule de personnes. C'était l'*hydromancie*, renouvelée des gnostiques et des manichéens, qui eux-mêmes la tenaient des anciens adorateurs des démons. Cagliostro fut impliqué dans le fameux procès du collier : il trouva moyen de se faire absoudre ; mais, ayant eu l'audace de retourner à Rome en 1783, il y fut arrêté, et condamné à une prison perpétuelle où il mourut misérablement. Toutefois, il avait fait plus d'un



million d'adeptes, parmi lesquels se trouvèrent d'honnêtes gens abusés et même des catholiques, qui prirent au sérieux le *magnétisme animal*, et en continuèrent les pratiques, sans en connaître l'essence.

Des observateurs attentifs et judicieux, voyant le magnétisme animal produire des phénomènes supérieurs aux forces physiques et intellectuelles des magnétisés, soupçonnèrent l'intervention diabolique. On se moqua d'eux, et l'on continua généralement, soit à nier les faits embarrassants, soit à mettre en avant les lois encore inconnues de la nature. Mais voilà que, depuis une quinzaine d'années, le magnétisme est dépassé par un nouvel ordre de faits dans lesquels l'action de forces intelligentes, c'est-à-dire d'esprits, devient de plus en plus manifeste. En 1846, de petits coups se font entendre nuitamment dans la chambre de deux jeunes Américaines, les demoiselles Fox, de Rochester. Au moyen de signes de convention, elles se mettent en rapport volontaire avec l'esprit frappeur. En un clin d'œil, l'attention publique est saisie ; dans toutes les villes de l'Union, l'on pratique, avec les êtres invisibles qui s'y prêtent volontiers, la *télégraphie spirituelle*. Bientôt le *spiritisme* traverse l'Océan et débarque en Europe. Comme le magnétisme, son avant-coureur, il débute modestement par des phénomènes assez simples qui n'obligent pas immédiatement à reconnaître une puissance surhumaine. Sous la pression des doigts, des tables se remuent. Médiocre prodige ! La moindre leçon de physique offre des spectacles très-exclusivement naturels et beaucoup plus surprenants. Mais attendons. Une fois la curiosité publique excitée, les meubles enchantés déploient plus de savoir-faire ; ils donnent à ceux qui les interrogent des réponses précises ; les pieds des tables, de jour en jour plus agiles, meuvent des crayons qui exécutent des dessins, écrivent de longues pages, révèlent les secrets les plus intimes (1), et enfin prêchent des doctrines philosophiques et religieuses. Des milliers de personnes sont témoins de ces faits, un grand nombre en deviennent les victimes ; le monde entier s'en émeut ; les démons entrent en communication habituelle avec les impies ou les imprudents qui les appellent : une nouvelle et effrayante évolution de la magie commence.

Attention ! Jusqu'à présent, tout ce que nous montre la magie spirite paraît futile ; mais c'est un commencement. Aux expériences curieuses

---

(1) Voici, entre cent autres, un fait dont nous pouvons garantir l'authenticité. Dans une séance de spiritisme, un crayon écrit une lettre à un personnage inconnu des assistants, mais dont il donne l'adresse. Le lendemain, un des membres de la réunion porte cette lettre à l'adresse indiquée. Le personnage désigné s'y trouvait. On lui remet le papier ; il pâlit : l'écriture était, à s'y méprendre, celle de son père, mort depuis quelque temps. Mais quand il eut achevé de lire, il était dans un état effrayant. La lettre contenait de vifs reproches sur le peu de soin qu'il prenait à tenir la promesse faite à son père mourant, dans le secret du tête-à-tête, de payer une dette contractée par celui-ci !

succèdent les prédications. La confiance une fois gagnée, les esprits peuvent mener loin, bien loin leurs crédules auditeurs. “ Aux vibrations galvaniques (écrivait M. de Mirville dès 1854, à propos de l'Amérique), les sermons ont succédé, puis ensuite les doctrines, puis toutes les sociétés mystiques, puis les clubs par centaines, puis un socialisme effréné, puis une attaque vigoureuse à toutes les lois religieuses ; et bien que, chez nous aujourd'hui, il ne s'agisse encore que de promenades de guéridons et de chapeaux, qui sait si, dans peu d'années, nous ne contemplerons pas le débris de leur passage ? ”

## XV.

DES HOMMES FORT HONORABLES CROIENT A L'INTERVENTION DES ESPRITS ;  
SONT-ILS DANS L'ERREUR ?

Oui, très-certainement. Parlons d'abord des bons esprits. Ce qui engage à supposer leur intervention, ce sont des discours d'un caractère religieux, des conseils moraux, des exhortations à bien faire, émanant des interlocuteurs invisibles. On ne songe pas à remarquer que le procédé de ces esprits est précisément le procédé habituel des *hérétiques* et des *révolutionnaires*. Pour s'insinuer dans l'esprit des honnêtes gens, les perturbateurs font sonner bien haut quelques grands principes de moralité, d'honneur, de charité ; ils représentent habilement les hommes ou les institutions qu'ils veulent renverser comme hostiles à ces principes, et produisent ainsi le FANATISME, qui n'est autre chose que *la générosité du sentiment mise au service d'une erreur*.

Si les mauvais esprits ne prêchaient *que la vérité et la vertu*, ils feraient nos affaires et non pas les leurs ; s'ils ne prêchaient *que l'erreur et le vice*, ils exciteraient l'horreur de quiconque n'est pas totalement corrompu. Leur habileté consiste à envelopper le poison dans la dragée. Oui, les esprits modernes vantent au besoin l'Évangile, comme Jean-Jacques ; la justice, comme Proudhon ; la pureté du cœur, comme George Sand ; et même le catholicisme, comme M. Renan. Là-dessus, des âmes honnêtes, trop loyales pour croire à la perfidie, et d'autre part, assez satisfaites, à *leur insu*, de rencontrer une religion toute neuve, bien moins effrayante dans ses menaces et bien plus accommodante dans sa morale que le vieux catholicisme, accordent à ses esprits une confiance qui peut mener aux abîmes. Nous supplions donc ces âmes honnêtes et loyales de bien méditer les observations suivantes :

1o Dès les temps les plus reculés, les démons ont employé des pratiques tout à fait semblables à celles dont nous sommes témoins, pour accréditer les erreurs les plus monstrueuses, et les pratiques les plus infâmes. Ces oracles du paganisme qui réclamaient tantôt des sacrifices humains, tantôt les plus affreux outrages à la pudeur, avaient pour organes des ob-

jets qui se mouvaient d'eux-mêmes, des tables, dit Tertullien, des lettres qui s'alignaient mystérieusement, des bruits et de réponses intelligibles qui sortaient de la pierre et du bois.—Aujourd'hui même, les idolâtres du monde barbare communiquent de cette manière avec les esprits pervers qui les entretiennent dans leurs coutumes insensées et cruelles. L'Africain du Dahomey consulte saalebasse, comme le spirite de Paris consulte son guéridon, et il reçoit des ordres abominables qu'il exécute avec une effroyable docilité.

2o Les bons anges se sont, eux aussi, mis en communication avec l'homme, mais dans d'autres conditions. C'est d'ordinaire sous la forme humaine, quelquefois sous une forme symbolique ; chez les Juifs, par une faveur spéciale, ils répondaient au nom de Dieu, quand le prêtre les interrogeait dans le sanctuaire ; mais jamais ces princes de la cour céleste ne se sont mis dans la dépendance de l'homme, pour venir, à toute réquisition, bavarder, comme des commères, avec Pierre ou Paul, à qui il prend fantaisie de contenter sa curiosité. Jamais surtout, on les vit se mêler aux démons pour converser dans les mêmes lieux et par les mêmes intermédiaires avec tout venant.

3o Ces révéléteurs prétendus d'une religion plus parfaite ne s'entendent pas entre eux. Les douze Apôtres qui ont fondé l'Eglise catholique et leurs innombrables successeurs ont proclamé partout un même symbole, et ainsi le témoignage de l'un est fortifié et confirmé par le témoignage de tous les autres. Quand, aujourd'hui, un prêtre catholique enseigne la vérité catholique, deux cent soixante papes, quatre-vingt-dix mille évêques des millions de prêtres, de docteurs, de martyrs, de saints, de savants, des milliards de fidèles, la plus noble portion de l'humanité, la plus éclairée et la plus vertueuse depuis dix-huit siècles, dans un concert magnifique, enseignent avec lui. Le signe distinctif du vrai célate : l'UNITÉ ! —Mais voilà que, dans un salon, une table écrit ceci, tandis que dans une autre chambre, à quelques mètres de distance, une autre table écrit cela.—Il se rencontre donc des esprits ignorants ou trompeurs ? Comment distinguer, dans leur langage, la sincérité de la fourberie ? Une table a dit vrai aujourd'hui : que sais-je si elle ne mentira pas demain ?

Le protestantisme a été irrévocablement condamné devant la raison par l'instabilité et l'incohérence de ses doctrines. Bossuet l'a écrasé par cet argument irréfutable : *« Tu varies, donc tu n'es pas la vérité. »* Le spiritisme n'est pas moins fécond en caprices et en changements : *il varie, donc il n'est pas la vérité.*

4o Là où les révélations du spiritisme sont moins discordantes, on rencontre toujours la négation ouverte ou mal déguisée de la révélation donnée par le Roi des esprits, assisté par les esprits de lumière, au milieu de prodiges devant lesquels pâlit la mesquine mise en scène de notre magie contemporaine. Frères aveuglés, ouvrez donc les yeux ! Vos esprits agitent quelques meubles ; le Révélateur divin commandait à la mer et d'une

parole apaisait soudainement ses flots. Vos esprits font apparaître des fantômes ; le Révéléateur divin ressuscitait les morts. Vos esprits se disent capables de guérir quelques malades, sans en fournir de preuves bien authentiques ; le Révéléateur divin guérissait à l'instant les troupes de malades que de toutes parts on amenait à lui. Vos esprits font des prédictions à courte échéance, et sont confondus par l'événement le Révéléateur divin a prédit les événements les plus lointains et les plus invraisemblables, et tous se sont accomplis. Le Révéléateur divin ne s'est jamais trompé et n'a trompé personne ; vos esprits, tous les jours,—vous-mêmes le reconnaissez,—se font prendre en flagrant délit d'ignorance ou de mensonge.

Qu'un homme, emporté par la fougue des passions, préoccupé d'affaires, tout entier à l'ambition d'avancer ou au désir de s'enrichir, n'ayant d'aï leurs, pour l'ordinaire, qu'une instruction religieuse très-insuffisante, mette en oubli la vérité évangélique, cela se conçoit. Mais abandonner la révélation chrétienne, si bien prouvée, qu'en dépit des sacrifices qu'elle exige et des attaques furieuses qu'elle a subies, elle subsiste et règne toujours, pour s'attacher aux révélations suspectes et confuses d'esprits dont il est impossible de constater l'identité et la sincérité (1), c'est faire à la raison un trop violent outrage !

50 L'attitude des esprits révélateurs manque de la dignité qui convient à de bons anges. Comme au temps du paganisme, leurs prodiges sont des tours de bateleurs, prodiges incomplets dans lesquels la faiblesse se trahit à côté de la force, prodiges bizarres plus aptes à satisfaire la vanité de ceux qui les font et la curiosité de ceux qui les voient, qu'à glorifier Dieu et à sanctifier les âmes, prodiges, qui, après eux, laissent une impression non de paix, mais d'agitation et d'inquiétude. Leur langage est plus pitoyable encore que leurs actes. Paroles inutiles, verbiage nuageux et emphatique : assez souvent INDÉCENT, revirements subits qui, à des conseils édifiants, en font succéder d'autres qui ne le sont plus. Non, de bons esprits ne parlent pas ainsi,

Le langage des anges de lumière, comme celui du Verbe fait chair, peut être simple et populaire, mais il est toujours digne.

60 On reconnaît l'arbre à ses fruits.—quels sont les fruits du spiritisme ?

*Dans l'ordre physique* : nul progrès sérieux et utile : de vains prestiges, et tout au plus le soulagement équivoque et passager de quelques

(1) Ces esprits ont leurs apôtres de chair et d'os, apôtres qui aiment aussi à se draper dans le mystère. Le plus actif, paraît-il, serait *Allan Kardec* ; mais quoi ! ce nom d'*Allan Kardec* en cache un autre que moi, profane, je ne connais pas.—Un autre vend cher des livres qu'il signe *Eliphas Lévi*. On soupçonne qu'il s'agit d'un certain lévite qui ayant jeté sa soutane par-dessus les moullins, se serait fait mage, pour être quelque chose. Tels sont les apôtres, les grands initiateurs du spiritisme....

infirmités ; en revanche, toutes les maladies nerveuses et autres que l'imagination surexcitée fait naître, et qui, comme nous l'allons dire, aboutissent fréquemment à la folie.

*Dans l'ordre intellectuel* : un appoint donné à cinq ou six erreurs qui, de siècle en siècle, se dressent contre les dogmes catholiques ; pâle répétition, sous la forme apocalyptique, des sophismes qui traînent dans les journaux de l'incrédulité. Les esprits de mensonge disent eux-mêmes ce qu'ils faisaient dire par des voix humaines ; voilà tout.

*Dans l'ordre moral* : des désastres, la folie, le suicide. En maint lieu, des révélations plus ou moins conformes à la vérité désunissent les familles. *Des maisons d'aliénés se peuplent de spirites*, auxquels les esprits ont fait perdre l'esprit.

De 1820 à 1863, le nombre des aliénés a triplé. Une seule maison de santé, sur deux cent cinquante-cinq fous, contient cinquante-quatre victimes du spiritisme !!

Le dégoût de la vie s'empare des infortunés qui s'entretiennent avec celui qui fut homicide dès le commencement. A Tours, deux vieillards se donnent la mort ; à Lyon, une femme se fait aux deux bras, avec un rasoir, de profondes et irrémédiables blessures ; chaque jour se multiplient ces douloureux récits. Que ceux qui ont des yeux pour voir les ouvrent, avant que l'ensorcellement soit devenu complet et irrémédiable !..

Les relations des bons anges avec l'homme ne produisent pas de tels résultats ; elles augmentent sa foi, son courage et sa paix.

*A continuer.*

---

# LETTRE SUR LE FUTUR CONCILE ŒCUMENIQUE, \*

ADRESSÉE PAR MGR. L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS AU CLERGE  
DE SON DIOCÈSE.

SOMMAIRE :—Introduction.—I. Le Concile.—II. Le programme du Concile.—III. Les causes du Concile.—IV. Retour sur le passé.—V. Le secours offert par le Concile.—VI. Les craintes mal fondées au sujet du Concile.—VII. Le Concile et les Eglises séparées.—VIII. L'Eglise catholique.—Conclusion.

## INTRODUCTION.

Depuis une année déjà, Messieurs, une grande attente occupait l'Eglise et le monde. Devant les Evêques catholiques, réunis à Rome pour le dix-huitième centenaire du martyre de saint Pierre, et pour la canonisation solennelle des Saints, le Souverain Pontife avait tout à la fois proclamé la nécessité d'un Concile œcuménique, et déclaré sa résolution de le convoquer prochainement.

La Bulle d'indiction vient de paraître. Le 29 juin dernier, jour de la fête des saints apôtres Pierre et Paul, le Saint-Père, par des lettres adressées à tous les Evêques du monde chrétien, a fixé la date du futur Concile, et convoqué à Rome l'Episcopat de toute la terre.

Depuis cette époque, par deux Lettres vraiment paternelles, le Saint-Père a successivement invité les Evêques grecs non unis et nos Frères séparés de toutes les communions protestantes, à profiter du futur Concile, pour reprendre l'œuvre d'unité plusieurs fois déjà essayée par l'Eglise, et interrompue par le malheur des temps.

Ainsi, ce n'est plus seulement une espérance. Le premier acte nécessaire pour la tenue du Concile, sa convocation canonique, est accompli ; et les Lettres apostoliques, connues déjà du monde entier, et partout reçues avec joie, au milieu des préoccupations et des tristesses du temps présent, ont fait tressaillir les âmes : les regards se tournent de nouveau vers Rome ; les indifférents, les ennemis eux-mêmes, attentifs, étonnés, sentent que quelque chose de grand se prépare.

---

## \* CIRCULAIRE AU CLERGÉ.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC, 20 décembre, 1868.

MESSIEURS,—J'ai cru que vous recevriez avec plaisir l'admirable " Lettre sur le futur Concile " que l'Evêque d'Orléans a adressée à son Clergé, le 1er de novembre dernier.

L'illustre Prélat a eu la bonté de m'en envoyer deux exemplaires, avec les mots : " Hommage de l'auteur, " écrits de sa main, et suivis de sa signature.

Après avoir lu cette lettre, j'ai pensé que vous seriez heureux de l'avoir, et que vous la liriez vous-même avec admiration et grande édification.

C'est pourquoi je me suis décidé sur le champ à la faire imprimer pour vous ; et, aujourd'hui, je vous l'envoie comme vos ÉTRENNES pour le prochain jour-de-l'an, avec ma plus fervente bénédiction, que je vous donne en toute affection en Notre-Seigneur, à vous et à votre peuple.

Demeurant bien cordialement,  
Votre tout dévoué serviteur,

† C. F., ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

Et en effet, Messieurs, ce qui se prépare à Rome et dans l'Eglise est un fait rare et solennel, dont nul ne saurait méconnaître la souveraine importance, et ce sera peut-être le plus grand événement du siècle.

Qu'on ne s'étonne pas de ce langage. Je le sais, des événements, d'une portée immense, ont marqué le début du XIXe siècle, et sa course orageuse ; de profondes révolutions ont passé sur lui, et hier encore nous voyions renverser un des plus vieux trônes de l'Europe ; des conflagrations, des guerres ont agité les nations ; des problèmes redoutables sont posés à l'heure qu'il est dans le nouveau et l'ancien monde. Toutefois, il est, même en ce siècle, quelque chose de supérieur aux ambitions terrestres et à l'ardent intérêt des passions politiques : ce sont les intérêts spirituels des peuples, et ces questions suprêmes dont la solution importe à la paix des âmes et aux destinées éternelles de l'humanité.

Et c'est pour cela, Messieurs, que l'Eglise,—qui paraît si peu de chose à certains hommes, et leur semble occuper, dans nos modernes sociétés, une si petite place, qu'on entend aujourd'hui des politiques conseiller sérieusement de n'en plus tenir compte,—l'Eglise est et demeure la plus noble puissance du monde, parce qu'elle est la Puissance spirituelle, et Rome, centre de cette Puissance, Rome, qui bientôt verra dans ses murs ces grandes assises de la Catholicité, sera toujours, selon la parole de son poète, la plus belle et la plus sainte des choses qui soient sous le soleil : *Resum pulcherrima Roma.*

Qu'est-ce donc, Messieurs, que cette Eglise catholique, et qu'est-ce que ce Concile qui va, dans quelques mois, présenter un si grand spectacle au monde ?

A l'exemple de plusieurs de mes vénérés Collègues, qui ont déjà, en France et dans les diverses parties de la chrétienté, publié des instructions pastorales sur ce sujet, je viens à mon tour vous en entretenir. Je vous rappellerai ce que sont les Conciles œcuméniques, auxquels depuis longtemps nous ne sommes plus accoutumés ; je vous dirai quels motifs, inspirés d'en haut, ont décidé le Saint-Père à cet acte le plus extraordinaire, le plus considérable du gouvernement pontifical ; puis nous verrons s'il y a quelque fondement aux alarmes que l'annonce d'un tel acte a fait naître chez quelques esprits malveillants ou mal éclairés ; je vous ferai connaître enfin ce que nous, Evêques, Prêtres et Fidèles, avons droit d'espérer.

#### I.—LE CONCILE.

“ Dieu, dit Bossuet, a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre avec l'impression de sa main, le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Eglise.”

Il existe donc en ce monde, au-dessus des choses humaines, et toutefois profondément mêlée à elles, une société spirituelle, un empire des âmes : empire d'un ordre à part et divin, plus des cieux que de la terre, et cependant empire véritable ici-bas, société complète, ayant, comme toute société, son organisation, ses lois, son action, sa vie ; société fondée non de main d'homme, mais par Dieu même, et n'ayant besoin, pour exister, de l'autorisation de personne ; car elle a une mission comme une origine sacrée, et tient de là tous ses droits essentiels : voyageuse sur la terre et divine étrangère, comme dit encore Bossuet, et pourtant souveraine, souveraine des âmes, où elle a un siège inviolable ; n'empiétant pas sur les pouvoirs hu-

main, mais n'abdiquant pas devant eux ses droits divins ; heureuse de rencontrer leur concours, et ne repoussant pas leur alliance, mais sachant, s'il le faut, s'en passer ; ne gênant pas leur mission terrestre, mais ne pouvant consentir à ce qu'ils gênent la sienne : société universelle, qui ne connaît point de limites dans le temps, ni de barrières dans l'espace ; dépositaire des biens célestes, et chargée de communiquer aux hommes jusqu'à la fin des âges la vérité évangélique, et par cette mission, comme par cette origine et cette expansion, tenant dans le monde, civilisé par elle, une place que nulle autre puissance ne remplira jamais.

Oui, il y a cette merveille sur la terre : au milieu de tous les gouvernements humains, temporels, limités, changeants, il y a cette société spirituelle, ce gouvernement des âmes, partout répandu, immuable et sans frontières, l'Eglise.

Si nous regardons de plus près sa constitution,—et il faut y jeter au moins un regard rapide, pour bien comprendre le plus solennel de ses actes, le Concile œcuménique,—nous verrons avec quel art divin Jésus-Christ y a proportionné les moyens à la fin. Le Fils de Dieu, c'est notre foi, a donné aux hommes, non pour un temps, mais pour toute la durée des temps, *omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi*, un ensemble de vérités, de commandements, et d'institutions sacrées. Ces révélations divines, la société chrétienne que Notre-Seigneur nommait son Eglise, *Ecclesiam meam*, en a le dépôt : société visible, la religion ne devant pas être une chose occulte ; et perpétuellement visible, puisque la perpétuité lui a été promise ; enfin société universelle, puisque tous les hommes, sans exception, y sont appelés et admis.

Mais le dépôt des révélations divines ne se pouvait transmettre sans altération à travers les âges, s'il eût été livré aux interprétations mobiles et capricieuses du sens privé : il était donc indispensable d'instituer une autorité doctrinale, souveraine, c'est-à-dire infaillible ; car une autorité ne peut être souveraine en matière de foi, et obtenir l'assentiment intérieur, sans être infaillible. Et c'est ce qu'a voulu et fait le fondateur du Christianisme, lorsque, donnant aux apôtres leur mission, il prononça ces paroles, les dernières qui soient sorties de sa bouche : “ Comme mon Père m'a “ envoyé, je vous envoie. Allez donc : Enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur “ à observer tous les commandements que j'ai faits aux hommes : et voici “ que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des “ siècles.”

Tel est donc le caractère essentiel de l'Eglise : c'est une autorité doctrinale, providentiellement infaillible par l'assistance divine, dans les choses révélées de Dieu.

De l'infaillibilité, on le comprend, naît l'unité : non pas une unité accidentelle et de fait simplement, mais une unité nécessaire et permanente, puisque le principe d'unité est permanent dans l'Eglise. Le principe, et de plus le centre d'unité : cela était encore dans la nature des choses, dans les indispensables conditions d'une Eglise ainsi fondée. En effet, à cette Eglise enseignante, répandue dans tout l'univers, il fallait, pour la rallier en un seul et unique corps, un centre, une tête, un chef : à cette nécessité Jésus-Christ n'a pas manqué, et parmi ses apôtres, il en choisit un, qu'il investit de privilèges spéciaux, auquel il confia, selon sa divine expression, *les Clefs du royaume des Cieux*, qu'il établit la base, *la Pierre*



fondamentale d'édifice, qu'il chargea *de confirmer ses frères dans la foi*, qu'il nomma *le pasteur des brebis comme des agneaux*, c'est-à-dire, le Pasteur et le Chef de tout le bercaïl.

Voilà la hiérarchie de l'Eglise. Pour donner un perpétuel démenti au temps qui détruit tout, et le secours nécessaire à l'esprit humain qui change sans cesse, il fallait une société religieuse ainsi constituée. Mais il fallait aussi une main divine pour constituer de la sorte une société composée d'hommes ; et ces grands caractères d'autorité et d'unité, dans la perpétuité et la catholicité, sont sur l'Eglise comme l'empreinte éclatante de la puissante main qui l'a fondée. Elle demeure ainsi parmi les hommes, stable au milieu de la mobilité universelle. En vain l'inquiétude naturelle de l'esprit humain se heurtera à tous ses dogmes, et les hérésies succéderont aux hérésies (1) : cet inévitable mouvement ne pourra rien contre sa ferme constitution, et elle restera, comme dit l'Apôtre, la colonne et le fondement de la vérité : *Columna et firmamentum Veritatis* (2).

Telle est l'Eglise catholique.

Eh bien ! Messieurs, un Concile œcuménique, c'est cette Eglise catholique assemblée pour faire avec plus d'éclat l'œuvre que, dispersée, elle accomplit chaque jour sur la terre, à savoir, la transmission aux hommes, et l'interprétation authentique des vérités dogmatiques et morales contenues dans la révélation évangélique.

Et voilà, Messieurs, ce que je voudrais bien expliquer en ce moment, et faire entendre à nos contemporains, trop désaccoutumés de ces choses.

Mon dessein n'est pas, toutefois, vous le comprenez, de traiter à fond des Conciles : on pourrait écrire et on a écrit sur ce sujet des volumes. Mais il y a ici du moins quelques notions nécessaires, qu'il est essentiel d'exposer avec précision puisque ces matières sont aujourd'hui peu familières, et qu'en toutes choses d'ailleurs les notions simples et fondamentales sont les plus utiles.

On appelle donc Concile, une assemblée d'Evêques réunis pour traiter de la foi, de la morale, et de la discipline.

Un Concile est particulier ou général : particulier, s'il ne représente qu'une partie de l'Eglise ; général ou œcuménique s'il représente l'Eglise universelle. Un Concile général, par cela même qu'il représente toute l'Eglise, a le privilège d'infailibilité doctrinale et d'autorité suprême donné par Jésus-Christ à l'Eglise elle-même, au corps des pasteurs uni à leur Chef : un Concile particulier ne l'a pas.

Le Chef suprême de l'Eglise, le Pape, seul, a le droit de convoquer les Conciles généraux.

Par la même raison, c'est aussi au Pape seul qu'appartient le droit de les présider. Et de fait, ce sont toujours les Papes, par eux-mêmes ou par leurs Légats, qui ont présidé les Conciles œcuméniques. Ainsi, à Nicée, à Constantinople, à Ephèse, à Chalcédoine, de même qu'au Concile de Trente, les Papes présidèrent par leurs Légats. Aux Conciles de Latran, de Lyon, de Vienne, de Florence, ils présidèrent en personne.

« Très-Saint Père,—écrivait à saint Léon les Pères du Concile de Chalcédoine,—au milieu des Evêques, juges de la foi, vous présidiez,

(1) *Oportet hæreses esse* (Paul. 1 Cor. xi. 19.) Terrible *oportet*, dit quelque part Bossuet.

(2) 1 Tim. III, 13.

“ comme le chef aux membres, en la personne de ceux qui tenaient votre place (1). ”

De même qu'il appartient au souverain Pontife de convoquer et de présider le Concile général, c'est à lui qu'il appartient de le clore, de le dissoudre au besoin, comme de le confirmer. L'accord des Evêques avec le Pape est manifestement nécessaire à l'issue œcuménique d'un Concile.

Réunis en Concile de toutes les parties du monde, et ayant le Pape à leur tête, soit par lui-même, soit par les Légats, les Evêques décident les questions, comme témoins de la foi de leurs Eglises, comme juges de droit divin : *Episcopis judicibus*, disaient tout à l'heure les Pères de Chalcédoine. *Definiens subscripsi ; subscripsi pronuntians cum sanctâ synodo*, c'est ainsi que les Evêques signaient à Chalcédoine et à Ephèse, et aussi à Trente.

Le droit a réglé les formes extérieures de ces assemblées. On distingue les *sessions* solennelles, où sont promulgués les décrets ; et les *congrégations*, où ils sont délaborés. Avec quels soins, quels scrupules, quelles recherches ! l'histoire du Concile de Trente l'atteste, et le prochain Concile de Rome en sera une preuve non moins élatante.

Le Pape, en effet, dès qu'il a eu pris cette grande résolution de convoquer un Concile, s'en est occupé avec une activité proportionnée à l'importance de la future assemblée, et comme il convient au rôle du Chef de l'Eglise dans un Concile œcuménique. Plusieurs commissions ou congrégations, composées de savants Cardinaux, et de théologiens choisis dans tous les pays, ont été immédiatement nommées par lui, et travaillent avec ardeur à préparer les matières qui seront traitées au Concile. Il y a une congrégation spéciale pour le Dogme, une pour le Droit Canon, une pour ce qui concerne les Ordres religieux, une pour les rapports de l'Eglise et de l'Etat, une pour les Eglises d'Orient.

C'est l'usage dans l'Eglise, quand le Pape veut convoquer un Concile œcuménique, d'avertir d'avance et solennellement les Evêques qui doivent y apporter, avec l'autorité qu'ils tiennent de leur caractère, les conseils de leur expérience, et ce que leur dispersion dans tous les pays du monde leur donne de lumières et de compétence spéciale pour l'intelligence des temps et des besoins des peuples.

Aussi, dès l'année dernière, Pie IX, dans deux allocutions adressées aux Evêques assemblés à Rome, leur annonçait le futur Concile ; et il vient, par sa dernière bulle, de les y appeler tous, et d'en fixer la date précise, afin que les Prélats, avertis et convoqués d'avance, aient le temps d'étudier à loisir les questions, et d'arriver parfaitement préparés pour l'époque indiquée par le Souverain-Pontife.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, si le Pape et les Evêques assemblés peuvent porter des lois disciplinaires et modifier plus ou moins dans le Droit Canon ce qui n'est pas de sa nature immuable, la mission des Conciles, en matière de foi, n'est pas de faire le dogme ; on ne fait pas le dogme dans les Conciles, mais on le constate. Ce qui leur appartient et ce qu'ils ont toujours fait, c'est d'interroger les écritures et la tradition, ainsi que les interprètes autorisés de l'Ecriture et de la tradition ; et c'est à l'aide de toutes ces lumières rassemblées, après les débats les plus appro-

(1) *Episcopis judicibus, sicut membris caput, præerus in his qui tuum tenebant locum.* (Epist. ad Leon Conc. coll. R. t. IX, p. 204.)

fondis, et le secours longtemps invoqué de l'Esprit-Saint, que le Concile prononce, et qu'on définit, selon les nécessités des temps et les besoins des âmes, ce qui a été, ce qui est la croyance de l'Eglise.

L'histoire compte jusqu'ici 18 Conciles œcuméniques (1). Et il serait difficile de fixer le nombre infini des Conciles particuliers.—Rien ne met plus en lumière que ces assemblées conciliaires la puissante vitalité de l'Eglise et la force qu'elle porte en elle pour se défendre, soit contre les erreurs que l'esprit humain ne cesse d'enfanter, soit contre les corruptions et les abus, inévitables par l'infirmité de l'humaine nature. C'est la seule société sur la terre où les révolutions ne soient pas nécessaires, et où les réformes sont toujours possibles. Pas un de ces mille Conciles, en effet, qui n'ait statué sur la discipline en même temps que sur la foi ; et le grand Concile de Trente lui-même, sans avoir peur de ce mot de réforme qui avait embrasé l'Europe, le reprit, parce qu'il lui appartenait, et accompagna toutes ses définitions sur la foi de décrets sur la réformation : *De reformatione*. Assemblés en Concile œcuménique, le Pape et les Evêques sondent d'un regard ferme tout l'ensemble de la situation des choses dans la république chrétienne, et portent courageusement le remède aux blessures et aux souffrances. Par là l'immortelle jeunesse de l'Eglise se renouvelle, un souffle de vie plus active et plus forte se répand dans ce vaste corps, et la société elle-même en ressent l'heureuse influence.

C'est donc, Messieurs, une de ces assemblées œcuméniques que le Pape vient de convoquer. Après avoir profondément médité sur les besoins des temps, et longuement prié devant Dieu, le chef de l'Eglise catholique a dit une parole, fait un signe solennel : c'en est assez, et de l'Occident et de l'Orient, du Nord et du Midi, de tous les points du monde habité, de toute tribu, de toute langue, de toute nation, les chefs de cette grande société spirituelle, tous les membres dispersés de ce gouvernement des âmes, qui prennent leurs noms des premières villes de l'univers où ils siègent, les Evêques vont partir, et se réunir au lieu marqué par le Souverain-Pontife, pour traiter ensemble, non pas, comme dans les congrès humains, de la paix et de la guerre, de conquêtes et de frontières, mais des âmes et de leurs intérêts sacrés, des choses spirituelles et éternelles ; pour obéir à cette parole divine, qui a fondé l'Eglise : *Ventes ergo, Docete omnes Gentes* ; Allez, Enseignez toutes les Nations ; pour accomplir le devoir le

(1) Voici la liste de ces 18 Conciles œcuméniques :

1o Nicée, en 325, contre Arius, qui niait la divinité du Verbe ; 2o Constantinople, en 381, contre Macédonius, qui attaquait la divinité du Saint-Esprit ; 3o Ephèse, en 431, contre Nestorius, qui errait sur l'incarnation et refusait à la Vierge Marie le titre de Mère de Dieu ; 4o Chalcédoine, en 451, contre Eutychès, qui s'était jeté dans une erreur contraire à celle de Nestorius ; 5o Constantinople, en 553, contre les trois fameux Chapitres qui prolongeaient l'erreur de Nestorius sur l'incarnation ; 6o Constantinople, en 680, contre les Monothélites, qui prolongeaient l'erreur d'Eutychès, en refusant à Jésus-Christ une volonté humaine ; 7o Nicée, en 787, contre les Iconoclastes, ou briseurs d'images ; 8o Constantinople, en 869, contre Photius, l'auteur du schisme grec ; 9o Latran, en 1123, pour la promulgation de la paix entre le Sacerdoce et l'Empire, après les longues querelles des Investitures, et pour les croisades ; 10o Latran, en 1139, pour la réunion des Grecs, et contre les erreurs des Albigeois ; 11o Latran, en 1179, pour différentes questions de discipline et contre les hérésies du temps, Vaudois, etc. ; 12o Latran, en 1215, encore contre les mêmes hérétiques ; 13o Lyon, en 1245, pour la Croisade et les démêlés avec l'empereur Frédéric ; 14o Lyon, en 1274, pour la Croisade et la réunion des Grecs ; 15o Viènnè, en 1311 pour la Croisade et diverses questions de discipline, et pour l'affaire des Templiers ; 16o Florence, en 1439, pour la réunion des Grecs ; 17o Latran, en 1511, contre le conciliabule de l'ise ; 18o Trente, en 1545, contre le protestantisme.—Plusieurs sessions du Concile de Constance sont aussi regardées comme œcuméniques.

plus auguste de leur souveraine mission ; pour proclamer, dans une assemblée générale de l'Église, en face des erreurs humaines, les vérités dont le dépôt sacré leur a été confié par Celui qui est la Vérité même : telle est l'œuvre d'un Concile œcuménique : en est-il sur la terre une plus grande ?

Il y a trois cents ans que le monde n'avait vu de ces assemblées, et au commencement de ce siècle encore, on les croyait impossibles. “ Dans les temps modernes,—écrivait J. de Maistre, il n'y a pas encore cinquante ans,—depuis que l'univers policé s'est trouvé, pour ainsi dire, haché par tant de souverainetés, et qu'il a été immensément agrandi par nos hardis navigateurs, un Concile œcuménique est devenu une chimère.”

On se souvenait aussi des difficultés politiques qui entravèrent si tristement le Concile de Trente, et les temps nouveaux paraissaient plus défavorables encore : on croyait les pouvoirs modernes plus défiants et plus hostiles, et la liberté de l'Église plus entravée, son action plus amoindrie que jamais. Mais on avait tort de calomnier notre temps, et au lieu de porter des défis à la Providence, nous ferons mieux d'admirer sa puissante main, qui, comme le disait l'antique proverbe, *écrit droit sur des lignes courbes*, et force les événements à se plier, malgré les hommes, à ses éternels desseins. Missionnaire et voyageuse, l'Église a besoin de voir abrégés les chemins. Prêcheuse et libératrice, elle profite et se réjouit de la chute de toutes les entraves. Or, notre âge a accompli ces deux œuvres, la suppression des distances, l'abaissement des barrières, j'entends les distances et les barrières dans le sens politique et social, aussi bien qu'au point de vue matériel. On a cru servir par là les intérêts, on a servi les croyances ; et tout ce mouvement, qui semblait s'être fait en sens inverse de l'Église et contre Elle, tourne à son profit. L'esprit des temps nouveaux oblige bon gré mal gré les gouvernements à plus d'équité envers l'Église, et fait tomber les vieux préjugés qui naguère encore gênaient son action ; et voici que la tenue d'un Concile œcuménique est, politiquement, plus facile aujourd'hui qu'elle ne l'eût été aux temps de Philippe II, de Louis XIV, ou de Joseph II.

“ Pour convoquer seulement tous les Evêques, disait encore J. de Maistre, et pour faire constater légalement de cette convocation, cinq ou six ans ne suffiraient pas.” Et il suffit aujourd'hui à Pie IX de faire afficher sa bulle sur les murs du Latran ; la publicité moderne, en dépit même des volontés contraires, la porte aux extrémités du monde ; bientôt, grâce aux merveilleux progrès des sciences et de l'industrie, sur les ailes que la vapeur prête à nos vaisseaux et sur ces chars de feu qui dévorent l'espace, des continents les plus opposés, des îles les plus lointaines, les Evêques viendront, à l'appel du Pontife. Ils viendront des pays libres, et, nous l'espérons, de ceux même qui ne le sont pas ; et ainsi, j'aime à le redire, ce double courant des idées et des industries de notre temps, va servir non plus seulement à la vie matérielle, mais au gouvernement des âmes, à la plus haute manifestation de la vie spirituelle dans l'humanité, à la plus grande œuvre de l'esprit de Dieu sur la terre.

Comme il est juste, comme l'a voulu la Providence, par cette harmonie secrète cachée au fond des choses et dans l'unité de l'œuvre divine, la matière aura été mise une fois de plus au service de l'esprit, et les pensées des hommes à l'ordre des conseils de Dieu.

Trois fois déjà, Messieurs, vous le savez, depuis quelques années, les Evêques catholiques avaient pu se rassembler autour du Vicaire de Jésus-Christ; mais aucune de ces trois grandes réunions n'a eu le caractère d'un Concile. La gloire de renouer, par la tenue d'une véritable assemblée œcuménique, les anciennes traditions de l'Eglise si longtemps interrompues, était réservée encore à ce magnanime Pontife, si fort dans sa douceur, si plein de sérénité dans ses épreuves, et si confiant au Dieu qui le soutient, et qui pour l'œuvre du Concile l'a manifestement inspiré.

## II.— LE PROGRAMME DU CONCILE.

Et pourquoi, dans quelles pensées, le Chef de l'Eglise convoque-t-il à ces assises de la Catholicité ceux qu'il nomme "*ses vénérables Frères, tous les Evêques du monde catholique, que leur caractère sacré appelle à partager ses sollicitudes ?*" *Omnes venerabiles fratres totius catholici orbis sacerorum antistites, qui in sollicitudinis nostræ partem vocati sunt.*

Les lettres apostoliques nous le disent clairement: il faut les lire et juger l'Eglise avec équité, sur ses propres paroles, et non pas sur de haineux ou de vains commentaires. Voici comment le Saint-Père trace dans sa bulle le programme du futur Concile :

"Ce Concile œcuménique, dit le Pape, aura donc à examiner avec le plus grand soin et à déterminer ce qu'il convient le mieux de faire, en des temps si difficiles et si durs, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi, pour l'honneur du culte divin, pour le salut éternel des hommes, pour la discipline du clergé régulier et séculier, pour son instruction salubre et solide, pour l'observance des lois ecclésiastiques, pour la réformation des mœurs, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, pour la paix commune et la concorde universelle.

"Il faudra aussi travailler de toutes nos forces, avec l'aide de Dieu, à éloigner tout mal de l'Eglise et de la société; à ramener dans le droit sentier de la vérité, de la justice et du salut, les malheureux qui se sont égarés; à réprimer les vices et à repousser les erreurs, afin que notre auguste religion et sa doctrine salubre acquièrent une vigueur nouvelle dans le monde entier, qu'elle se propage chaque jour de plus en plus, qu'elle reprenne son empire, et qu'ainsi la piété, l'honnêteté, la justice, la charité et toutes les vertus chrétiennes se fortifient et fleurissent pour le plus grand bien de l'humanité (\*)."

Tout le programme, tout le travail du futur Concile est dans ces paroles. Il y aura donc là deux grands objets, *le bien de l'Eglise, le bien de la société humaine.* Il y a cela, et il n'y a que cela.

Avant tout, l'Eglise s'assemble pour ranimer sa vie intérieure, et comme dit l'Apôtre, *ressusciter la grâce de Dieu qui est en nous.* C'est que

---

(\*) "In Œcumenico enim hoc Concilio ea omnia accuratissimo examine sunt perpendenda, ac statuenda, quæ hisce præsertim asperrimis temporibus majorem Dei gloriam, et fidei integritatem, divini cultus decorem, sempiternamque hominum salutem, et utriusque Cleri disciplinam, ejusque salutarem, solidamque culturam, atque ecclesiasticarum legum observantiam, morumque emendationem, et christianam juventutis institutionem, et communem omnium pacem et concordiam in primis recipiunt. Atque etiam intentissimo studio curandum est, ut Deo bene juvante, omnia ab Ecclesia, et civili societate amoveantur mala, ut miseri errantes ad rectum veritatis, justitiæ, salutisque tramitem reducantur, ut vitiiis, erroribusque eliminatis, augusta nostra religio ejusque salutifera doctrina ubique terrarum reviviscat, et quotidie magis propagetur, et dominetur, atque ita pietas, honestas, probitas, justitia, caritas omnesque christianæ virtutes cum maxima humanæ societatis utilitate vigeant et efflorescant."

l'Église, Messieurs, a ce privilège admirable que je vous ai dit : elle est le seul corps qui soit doué de cette puissance d'un perpétuel rajeunissement au sein d'une perpétuelle existence. En vertu de sa divine constitution, rien, dans les vérités qu'elle garde, rien ne change, rien ne se crée, rien ne se perd, pas une syllabe, pas un iota ! *Iota unum, aut unus apex non præteribit* (1), dit Jésus-Christ. Mais, institution vivante, composée d'hommes, empruntant ses chefs et ses membres à toutes les nations, à tous les rangs, toujours ouverte à qui veut venir à elle, et sans cesse accrue de nouvelles races,—comme un fleuve qui reçoit des rivières dans son sein, réfléchit les objets placés sur ses rivages, et adapte son cours aux climats, aux lieux et aux pentes,—l'Église a le don de s'accommoder aux temps, aux institutions, aux besoins des générations qu'elle traverse et des siècles qu'elle civilise.

De plus, elle est ici-bas dans un perpétuel labeur, afin de se rendre toujours plus digne de parler de Dieu aux hommes, et de manière à en être écoutée et comprise. Elle examine sans cesse, avec respect, mais avec une souveraine autorité, ses livres disciplinaires, ses lois, ses institutions, ses œuvres, et surtout ses membres, répartis dans les divers degrés de la hiérarchie.

Ah ! certes, nous ne nous croyons pas sans défauts, ni sans taches. “ Eh ! faut-il s'étonner, disait autrefois Fénelon, de trouver dans l'homme des restes de l'humanité ! ” Mais, grâces immortelles en soient rendues à Dieu, nous portons dans l'impérissable trésor des vérités et des lois divines dont nous sommes les dépositaires, le moyen de toujours reconnaître nos fautes et de nous réformer.

C'est donc contre nous, ou plutôt c'est pour nous, avant tout, que le Concile s'assemble. Il n'y en aura pas un seul parmi nous qui, venant prendre séance dans cette auguste Assemblée, n'ait, le matin, plié le genou sur la dernière marche de l'autel, incliné son front, frappé sa poitrine, et ne se soit dit : “ Si Dieu n'est pas mieux connu, n'est pas mieux servi autour de moi, si la vérité souffre violence, si les pauvres ne sont pas assistés, si la justice est en péril, ô Dieu, c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute ! ” Rois de la terre, qui disposez quelquefois, avec une si effrayante liberté, du sort des nations, ah ! qu'un tel examen vous serait bon, à vous aussi, si vous pouviez le supporter ! O assemblées humaines, parlements, tribunaux, conventions populaires, pensez-vous que ce sévère regard porté sur soi-même, ces aveux, ces scrupules et ces habitudes courageuses de discipline et de réforme, seraient inutiles pour apaiser les agitations aveugles, les passions arrogantes, ou secouer la somnolente routine ?

Chacun de nous s'étant donc examiné, interrogé, accusé sévèrement, nous nous demanderons quels sont aujourd'hui les obstacles à la propagation de la foi parmi les peuples qui ne l'ont pas reçue, à son établissement parmi ceux qui l'ont perdue ; nous réviserons les règlements, nous réformerons les abus, nous rétablirons les lois oubliées, nous modifierons ce qui a besoin de l'être. Sous l'autorité suprême du Père commun, de l'Évêque des évêques, l'expérience des vieillards, l'ardeur des plus jeunes, l'inspiration des plus saints, la sagesse des plus savants, tout concourra à cette généreuse et sincère vérification de notre propre état, de notre mission sur la terre et de nos devoirs ; et cet examen sera fait dans la plus libre et la plus fraternelle discussion, et bientôt suivi de résolutions solides, qui deviendront dès lors, et pour des siècles, la règle de notre vie.

(1) S. Matth., v, 18.

Tel sera donc le premier objet de l'assemblée des Evêques : objet sublime et humble, qu'admirent avec respect les enfants de l'Eglise, et qui frappe ses ennemis eux-mêmes d'un étonnement qu'ils cherchent en vain à déguiser. Oui, notre ministère est si beau, nos assemblées si élevées au-dessus des autres assemblées, que la langue des hommes contient l'involontaire aveu de cette supériorité. Dès qu'ils veulent définir une noble fonction, une mission supérieure, un rôle à part, ils le nomment, souvent même avec exagération, un *Sacerdoce*; et s'ils veulent parler d'une réunion imposante, solennelle, qui marquera dans l'histoire, ils disent : c'était comme un *Concile* de rois ou de législateurs. Les langues humaines n'ont pas de mots plus élevés, sans que nous ayons, Prêtres ou Evêques, à nous enorgueillir ici ; car nos mains n'ont pas fait ces choses ; elles viennent de Dieu, et la hauteur des mots qui les expriment rappelle à notre humilité, avec la majesté de notre vocation, la redoutable étendue de nos devoirs.

Mais enfin pourquoi, de nos jours, à l'heure qu'il est, cette retraite de tout l'épiscopat catholique au sein d'un nouveau cénacle ? Si j'ose le dire ainsi, pourquoi cette sainte veillée des armes ? Pourquoi ces préparations, tout cet appareil et ce travail d'un grand Concile ? Pourquoi sous l'inspiration et sous l'œil de Dieu, le Souverain-Pontife a-t-il jugé bon de le réunir à ce moment, dans cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ?

Il est dit de notre Maître, le divin Sauveur du monde : *Vulneratus est propter iniquitates nostras*. Eh bien ! c'est pour les iniquités des hommes, et pour les nôtres, que nous allons nous imposer tant de travaux. Plus les temps sont difficiles, plus il nous faut être purs pour de plus redoutables épreuves, armés pour des combats plus rudes, savants à la veille de discussions plus ardentes. Et si les hommes nous demandent pourquoi nous allons nous efforcer ainsi d'augmenter au milieu de nous la lumière et la charité, nous leur répondrons que, sans nous oublier nous-mêmes et nos besoins, nous le faisons à cause d'eux aussi, en contemplant leur état, leurs aspirations et leurs souffrances, et dans le désir de leur faire plus de bien.

### III.—LES CAUSES DU CONCILE.

Quelle est donc aujourd'hui la situation des âmes et l'état des peuples répandus sur la face de la terre ? Qui n'en est préoccupé ?

Le Pape, en jetant son regard sur le monde et en prêtant de loin l'oreille aux bruits de la société contemporaine, n'a pas pu ne pas voir, comme tous le voient, dit-il, la crise profonde, ou, comme s'exprime la Bulle, la tourmente qui agit à la fois l'Eglise et la société : *Jam vero omnibus comper-tum exploratumque est qui horribili tempestate nunc jactetur Ecclesia, et quibus quantisque malis ipsa affligatur Societas*. Quelle est, Messieurs, cette crise de l'Eglise et du monde ?

Si vous embrassez du regard la suite de l'histoire, et ce vaste océan des âges sur lequel nous sommes portés un instant, puis engloutis à notre tour, vous répondrez d'abord, il est vrai, que cette crise n'est qu'un incident de la crise perpétuelle, une scène du drame ininterrompu, qui compose la destinée du genre humain. Les passagers novices se croient toujours embarqués par un gros temps et s'imaginent que la mer n'a d'écueils et de soulèvements que pour eux. Mais les vieux navigateurs savent bien que le flot est toujours incertain, et que la tempête du jour qui se lève avait été précédée par d'autres tempêtes.

Et si nous sommes justes autant qu'attentifs, nous reconnâtrons encore

que cette crise du temps présent ne va pas au hasard, et n'échappe pas plus que les autres à la conduite de Dieu. Je dirai même, en considérant les desseins profonds de la Providence, que cette crise n'est pas sans grandeur, et qu'elle a sa beauté, ses lois, et sa fin, comme les phénomènes en apparence les plus confus et les plus désordonnés de la nature. A travers les luttes et les obstacles sans cesse renouvelés, l'Eglise, qui sait où elle va, et les hommes, souvent à leur insu, poursuivent l'idéal évangélique ; et l'Eglise, dont la mission est d'y élever les âmes, gémit ici-bas, parce que cet idéal n'est jamais assez réalisé pour le bonheur et la gloire de l'humanité. Sans doute, il faut reconnaître les efforts de travail, de savoir et de courage, que les hommes déploient aujourd'hui ; ils ont, depuis quelques siècles, accumulé des trésors de science, de richesse et de puissance, et il s'est levé dans les deux mondes une surprenante moisson d'hommes de talent, artistes et orateurs, savants et militaires, administrateurs et publicistes, dont les noms et les travaux seront salués par la postérité avec une légitime reconnaissance. Mais tout cela ne suffit pas à l'humanité : et, après avoir été justes envers le bien, soyons justes devant le mal, regardons en face notre siècle lui-même, et convenons, avec l'auguste et véridique Pie IX, que les sociétés humaines sont en ce moment profondément troublées.

Et ne croyez pas, Messieurs, que j'entende parler ici des troubles de la politique et de la guerre.

Je le sais, l'Europe a plus d'une fois retenti, dans ces dernières années, du bruit des batailles, et, à l'heure qu'il est, une sourde inquiétude agite encore les esprits ; les peuples arment, et se préparent, dirait-on, à des choes gigantesques. Est-ce de ces puissants intérêts de la politique, de ces questions de nationalités, d'équilibre et de frontières, que le Pontife veut parler ? Sans doute, l'Eglise n'est pas indifférente à la paix ou à la guerre parmi les nations, et ses prières montent chaque jour au ciel pour la concorde entre les Princes et entre les peuples chrétiens. Mais enfin, j'ai dû déjà le dire, ce n'est pas pour régler de telles questions qu'elle réunit son Concile, et la pacifique assemblée convoquée à Rome ne méditera ni révolutions ni conquêtes, ni ligues des peuples ou des souverains, ni élévation ou renversement de dynasties. Tandis que toute l'Europe, et si nous jetons plus loin nos regards, tandis que le nouveau monde comme l'ancien, tremblent à des bruits de guerre ou de révolutions, là, à Rome, dans ce centre auguste, en ce lieu réservé, réunis auprès du Successeur de Pierre, autour de la chaire de vérité, les pasteurs des peuples, les pieds sur la terre et sur le roc immobile, mais les yeux au ciel, s'occuperont des âmes, des besoins des âmes, du salut éternel des âmes, en un mot, des intérêts supérieurs et permanents de l'humanité.

Et certes ils feront bien ; car, qui peut le dissimuler ? les âmes ne sont-elles pas en péril, et la foi des peuples menacée ?

Quelle hérésie nouvelle a donc surgi, me direz-vous ? Quelle hérésie, Messieurs ? Du sein de l'Eglise, aucune ; jamais le Clergé n'a été plus uni sur la foi, d'un bout à l'autre du monde. Hors de l'Eglise, au contraire, non-seulement les mêmes attaques, cent fois repoussées, cent fois renouvelées, se reproduisent, sous des formes et avec des colères nouvelles, contre tous les points de la doctrine chrétienne : il y a plus que cela ; avec une impiété qui dépasse celle du XVIII<sup>e</sup> siècle, les vérités naturelles elles-mêmes, ces vérités primordiales sur lesquelles tout ici-bas repose, sont niées et audacieusement



discutées ; la science, elle aussi, a ses hérésies ; il y a schisme parmi les philosophes ; et la raison subit à son tour les assauts qui semblaient réservés à la foi. Chose étrange ! C'est la foi qui garde aujourd'hui les trésors de la raison, et lui sert de rempart. C'est vous, aujourd'hui, ô savants, ô penseurs, c'est vous qui avez besoin de nous ! Vous nous accusez tous les jours de n'avoir ni la science ni l'intelligence ; mais vous, mes pauvres frères, si savants, si intelligents, vous n'avez presque pas su garder une seule vérité stable ! Et vous qui avez voulu réformer l'Église, ô Protestants, c'est vous, aujourd'hui, qui avez besoin de réforme, et qui sentez combien le bienfait de l'autorité vous manque.

Voyez, en effet, quel est l'état des intelligences. Où s'en vont, de toutes parts, les philosophies séparées ? Depuis trois siècles, dans cette Allemagne, qui aujourd'hui s'entre-choque et s'ébranle si profondément, de violents esprits ont surgi, qui, rejetant le frein de la foi, et en se livrant à toutes les témérités de la pensée, ont fait voir au monde étonné toutes les audaces, et en même temps toutes les défaillances de la raison, bientôt suivies, comme toujours, des audaces et des défaillances de la conduite. De ces prodigieux efforts d'esprits et d'érudition, qu'est-il sorti ? La résurrection de toutes les erreurs antiques, le panthéisme, l'athéisme, le scepticisme, et dans la religion même, les fantaisies les plus contradictoires d'une exégèse où périrait tout Christianisme : voilà où ont abouti, sous nos yeux, dix-huit siècles après Jésus-Christ, les plus grands labeurs intellectuels peut-être dont le monde ait été témoin.

Et, aujourd'hui, chez nous, que voit-on ? Les croyances religieuses battues en brèche, la dissolution de toute foi, même philosophique, l'éroulement de toutes les vérités rationnelles, et les envahissements d'une prétendue science enivrée d'elle-même, qui renie la raison, et veut, au nom du matérialisme et de l'athéisme, ravir aux hommes la foi en l'âme immortelle et la foi en Dieu. Par toutes les voies de la presse, journaux, pamphlets, romans, les doctrines les plus funestes sur Dieu, l'âme, la morale, la vie future, la famille, la société, sont ardemment répandues. Beaucoup de nos contemporains, ou sombrent dans ces erreurs, ou flotent, sans boussole et sans guide, à tous les vents du doute : de toutes parts d'orageuses ténèbres se font dans les âmes, et pénètrent jusqu'au fond des masses populaires (1).

(1) Quand j'ai publié, il y a deux ans, *l'Athéisme et le Péril social*, et plus récemment les *Alarmes de l'Épiscopat*, écrits dans lesquels je dénonçais les efforts de l'athéisme et de l'impiété contemporaine, quelques personnes ont paru douter, malgré les preuves positives accumulées par moi, que le mal eût fait tant de progrès, et ainsi que les doctrines impies pussent avoir des conséquences sociales si désastreuses.

Eh bien ! depuis, les progrès de l'irrégion ont été si rapides qu'aujourd'hui le mal éclate de toutes parts.

Il s'est tenu cette année, en Europe, trois principaux congrès internationaux d'ouvriers, à Bruxelles, à Nuremberg, et à Gènes. Dans ces congrès, qu'a-t-on entendu ? Des cris d'impiété et de guerre sociale. Guerre à Dieu ! Guerre aux gouvernements ! Guerre au capital !

*L'Association internationale des travailleurs*, réunie en congrès à Bruxelles, congrès formé par les délégués des associations ouvrières qui couvrent l'Europe, dans son rapport disait :

« Aujourd'hui, l'homme a enfin pu reconnaître son seul et véritable ENNEMI : en politique, cet ennemi s'appelle LA LOI, symbolisé par le MONARQUE ; en morale, DIEU, symbolisé par les popes et les Papes ; en économie politique, L'INEGALITE DES CONDITIONS, symbolisé par le CREDIT (1). »

(1) Cité par *l'Univers*, No. du 3 octobre 1868.

En même temps, de grands malentendus se sont élevés sur toutes les questions qui concernent l'Eglise, et, par suite, un combat acharné est livré aujourd'hui contre elle. Quand éclatât en France la révolution, qui fait maintenant le tour de l'Europe et du monde, l'Eglise, attachée

Or, ce qu'il faut bien savoir, c'est que cette association internationale des travailleurs, née depuis quatre ans seulement, a déjà des ramifications dans l'Europe, et jusqu'en Amérique. Je lis, en effet, dans le discours du Président (séance du 6 septembre) :

“ En Amérique les ouvriers se sont organisés et affiliés. Ils comptent s'emparer bientôt du pouvoir législatif, qui appartient actuellement aux bourgeois.

“ En Angleterre, la lutte des classes est également commencée et se poursuit avec succès.

“ En Allemagne, en Suisse, l'association fait également des progrès. Cent et vingt associations ouvrières sont en ce moment réunies à Nuremberg.

“ Les idées de l'association font aussi du chemin en Italie.”

Nous venons de voir quelles étaient ces idées : le même Président dans la même séance, les exposait ainsi :

“ L'ouvrier salarié est aussi malheureux que l'était autrefois le nègre d'Amérique. . . plus malheureux encore. . .

“ Il y a inévitablement guerre entre l'ouvrier et le patron.

“ L'ouvrier doit aujourd'hui devenir son propre patron.”

Et le Président terminait ainsi son discours : “ Dans nos congrès antérieurs, nous avons discuté nos théories : aujourd'hui, il faut agir.”

Et les cent et vingt sociétés ouvrières réunies à Nuremberg ont, bien entendu, adressé leur adhésion au congrès de Bruxelles.

Et parfaitement intelligents des moyens, les ouvriers du Congrès de Gênes ont résolu de fonder, selon la méthode des *ligues d'enseignement* qui s'organisent activement en France à l'heure qu'il est, et que les gens qui n'y voient goutte prétendent inoffensives, *des écoles pour l'instruction du peuple, mais des écoles sans religion.*

Quand j'ai cité cette effroyable explosion de matérialisme et d'athéisme qui se fit, il y a deux ans, au congrès des étudiants à Liège, et ces cris d'impiété et de barbarie sauvage :

“ Guerre à Dieu ! Haine à la bourgeoisie ! Haine aux capitalistes ! ”

“ La révolution, c'est le triomphe de l'homme sur Dieu !. . . Il faut crever la voûte du ciel comme un plafond de papier !. . . ”

“ Si la propriété fait obstacle à la révolution, il faut, par décrets du peuple, anéantir la propriété !. . . Si cent mille têtes font obstacle, qu'elles tombent ! Nous n'avons d'amour que pour la collectivité humaine ! ”

Quand j'ai cité ces paroles, et bien d'autres, les journaux impies de bonne tenue ont cru répondre en nous disant : “ Ce sont des enfants ! ”

Eh bien ! sont-ce des enfants que les deux mille individus d'un côté et les trois mille individus de l'autre, qui se réunissent en ce moment à Paris ? Or là, on ne peut prononcer le nom même de Dieu, ni le nom de Jésus-Christ, ni nommer la foi chrétienne, sans soulever les plus violents orages : au point que, dans l'une de ces réunions, un orateur s'étant oublié jusqu'à dire : *A Dieu ne plaise !* ce mot excita de telles clameurs que l'orateur dut descendre de la tribune ; et, dans une autre réunion, un autre ayant simplement dit : *A dater de Jésus-Christ, . . .* descendit également de la tribune au milieu du tumulte et sous le coup des cris menaçants.

Et je n'ai pas osé dire qu'on ait fait descendre de la tribune celui qui disait dernièrement : “ L'épargne est une des formes de l'assassinat.”

Il n'y a pas jusqu'à la Charité qui n'ait été la honte et bannie. Le président ayant proposé une quête pour les victimes de l'horrible accident de Metz, l'explosion de la poudrière, l'assemblée refusa, parce que cela eût été de la charité ; et *la charité*, s'est écrié un orateur, *est d'essence catholique, et non pas d'essence démocratique.*

Que les choses aillent quelque temps de ce train, et le monde, on peut le prédire sans être prophète, verra des catastrophes comme il n'en a jamais vues.

J'ai dit un jour dans un écrit que de telles doctrines nous conduisaient à la barbarie. On m'a reproché cette parole. Eh bien, la barbarie, on ne s'en défend plus : on l'affiche ; je reçois ce matin même le prospectus d'un nouveau journal “MATERIALISTE ET LITTERAIRE,” qui va paraître à Paris précisément sous ce nom : LE BARBARE, et se déclare fondé pour le triomphe de l'athéisme. Ce prospectus professe que Robespierre ne fut qu'un arriéré et un réactionnaire, et que *la Révolution n'est arrivée à son apogée qu'avec l'athéisme de la commune de Paris avec les réquisitoires de Chaumette, avec le journal spirituel et profond d'Hébert.*

Eh bien, je le demande, est-ce donc un rêve que l'athéisme et le péril social ? Ai-je eu tort de voir dans ces jeunes athées les Hébert et les Chaumette de l'avenir ?

par des liens que le temps avait faits à l'ancien ordre politique, fut emportée avec lui dans la tempête, et on ne sut pas distinguer, dans cette lutte alors engagée contre elle, ce qui tenait à un état de choses légitime, sans être nécessaire, et ce qui constituait les principes essentiels et l'esprit immuable du Christianisme.

La haine, chez certains hommes, a survécu, aveugle, implacable : oubliant dix-huit siècles de bienfaits, on a continué une guerre ingrate ; et comme ce flot de la révolution roule pêle-mêle en son cours vérités et mensonges, vertus et crimes, bienfaits et désastres, et que l'Église, qui ne pactise jamais avec l'erreur et le mal, persiste à signaler aux hommes de ce temps-ci l'illusion des mots trompeurs et le danger des fausses doctrines ; disons tout, parce qu'on s'obstine à mettre sur le compte de l'Église des pensées et des prétentions qui ne sont pas les siennes, une presse impie ou égarée blasphème contre l'Église, cherche à soulever les peuples contre elle ; et nous entendons, dans de prétendus congrès sans mandat, dans les écrits des journalistes qui les inspirent, au milieu des cris de guerre sociale, des blasphèmes à la fois stupides et sanguinaires, contre l'Église ; et nous voyons même porter jusqu'au sein de nos assemblées législatives cet antagonisme sans cause, au nom duquel on vient demander une séparation violente de l'Église et de la société.

Et naguère, quand la voix du Souverain-Pontife s'éleva pour signaler le débordement des théories impies ou immorales qui nous inondent, que de clameurs encore, que d'accusations imméritées retentirent de toutes parts ! Sans comprendre son langage, on le calomnia ; et nous vîmes avec douleur des hommes politiques, sous le coup d'une émotion précipitée, et sans demander ou entendre les explications nécessaires, se hâter aussi de proclamer un antagonisme qui, grâce à Dieu, n'existe pas.

Ces hostilités contre l'Église, en éloignant d'elle les peuples abusés, rendent plus redoutable encore le péril où les erreurs contemporaines nous entraînent ; car les doctrines ne sont pas inoffensives, et c'est une loi de l'histoire, confirmée par une expérience constante, que M. de Bonald promulguait, quand il écrivait ces fortes paroles : " Il y a toujours de grands désordres là où il y a de grandes erreurs, et de grandes erreurs là où il y a de grands désordres." Ce sont les idées qui enfantent les faits ; c'est d'en haut que viennent les orages.

Et je le demande aux hommes de bonne foi : Vous avez voulu fonder le gouvernement des peuples et la conduite de la vie sur la raison seule. Il y a trois quarts de siècle que cette expérience se poursuit. Où en est-elle ? Les mœurs sont-elles meilleures ? L'autorité est-elle stable ? La liberté est-elle fondée ? La guerre a-t-elle disparu ? Et la misère ? Et l'ignorance ? Et ces questions, que la raison pose avec une rare fertilité d'invention, mais qu'elle ne résout pas, ces questions qui touchent à l'organisation même des sociétés, au travail, aux salaires, aux ouvriers, où en sont-elles ? Je n'exagère rien en affirmant que, depuis que la raison prétend régner seule, elle règne, comme l'astre des nuits, sur des ombres qu'elle ne peut vaincre, et la terre est devenue, même dans les sociétés les plus civilisées, un séjour d'inquiétude, de malaise, de division et d'effroi. Le dix-neuvième siècle va finir, agité, las, stérile, incontestablement malade. Bien téméraire serait celui qui oserait affirmer qu'il finira dans la gloire et non dans les abîmes.

## IV.—RETOUR SUR LE PASSÉ.

Cependant, je supplie mes amis et mes frères dans la foi de ne rien exagérer. Il est permis d'être triste, en face de l'heure actuelle, je le répète, et j'estimerais peu fier un cœur qui ne se sentirait pas triste. Fils du XIX<sup>e</sup> siècle, les hommes de mon âge avaient fait de beaux rêves, nous avions nourri de généreuses espérances ; nous allons mourir, et mourir déçus. Mais quoi ! notre courte vie est-elle toute l'histoire ? Nous ne vivions pas au XVII<sup>e</sup> siècle, nous ne vivrons plus au XX<sup>e</sup>, mais l'Église vivait hier, et elle vivra demain. Si j'avais à dire ce qu'elle espère, toutes mes prophéties ne seraient pas lugubres, et, si je l'interroge sur ses souvenirs, le temps présent gagnera à être rapproché du passé. Reportons, en effet, nos regards vers les temps qui ne sont plus : verrons-nous beaucoup de siècles qui n'aient pas eu leurs misères et leurs périls ? Ah ! devant les découragements de certains catholiques, je me souviens de cette parole d'un des Livres sapientiaux : *Ne dicas : Quid putas causa est quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt ? Stulta est enim hujuscemodi interrogatio.* Ne dites pas : “ Pourquoi les temps anciens étaient-ils meilleurs que ceux d'aujourd'hui ? Insensée est cette demande (1). ”

Je relisais ces jours-ci les bulles de convocation des anciens Conciles du moyen-âge : les gémissements des Papes sur les malheurs de leur époque dépassent ce qu'aujourd'hui pourraient faire entendre les plus effrayés. Et pour ne pas remonter au-delà du Concile de Trente, que l'Église nous parle de ces temps, car elle y était. Que voyait-elle alors ?

Un siècle assez semblable au nôtre par les grandes découvertes, par le goût des Lettres et la renaissance des Arts ; semblable aussi par le mauvais usage de ces dons. Le XVII<sup>e</sup> siècle peuplait l'Amérique récemment découverte, s'y livrait à de monstrueux excès d'avarice et de cruauté, et y introduisait la honte de l'esclavage. Il en recevait des trésors, et il les tournait à la corruption des mœurs. Si nous regardons sur les trônes et au sein des peuples, et jusque dans l'Église elle-même, le spectacle est encore bien des tristesses. Ce siècle a vu Henri VIII, Elizabeth, Christian II, Ivan le terrible, les Médicis, Charles IX et Henri III. Ce siècle a vu le sac de Rome et le siège de Paris. Ce siècle a vu la prétendue réforme déchirer l'Église, bouleverser l'Europe, couper en deux la Chrétienté. Qu'on lise les vies des grands et saints personnages de ce temps-là, de dom Barthélemy des martyrs, de saint Charles Borromée, de saint François de Sales, quelles révélations sur les maux de l'Église et de la société ? J'ai rappelé les bulles des Papes du moyen-âge : qu'on lise celles des Pontifes qui ont convoqué le Concile de Trente, et on verra si Adrien VI, Paul III, Pie IV, ne poussaient pas, sur les périls de la république chrétienne, des cris plus alarmés que ceux de Pie IX. Des relâchements, des désordres, des scandales ; un clergé mal formé, des ordres religieux abaissés ; et puis les princes divisés, les peuples foulés, la guerre tous les jours, en tous les pays. Et pour ne parler que du Concile, assemblé dans des conjonctures si tristes, il a fallu le réunir en une petite ville cachée dans les montagnes du Tyrol, attendre, six années, la bonne volonté des princes, le suspendre, le reprendre, et subir d'incessants et injustes combats.

Mais, vains obstacles ! la vertu de l'Église triompha de tout ; et après

(1) Eccl. vii, 11.

le Concile, tout à coup quel spectacle ! Quels grands hommes et quelles grandes œuvres sortis précisément du Concile, et du souffle régénérateur qu'il avait fait passer sur la société chrétienne ! Saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint Pierre d'Alcantara, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal, saint Vincent de Paul, saint François de Borgia et saint François Régis, héritiers de l'esprit des saint Ignace et des saint François Xavier ; puis, à la suite des Saints canonisés, les hommes apostoliques qui régénèrent les peuples, le bienheureux Pierre Fourier, le cardinal de Bérulle, M. Olier, M. Eudes, M. Bourdoise, l'abbé de Rancé et tant d'autres ; puis ces congrégations multiples, ces fécondes institutions qui font refleurir la vie cléricale et la vie religieuse, et raniment partout l'étude, la régularité, la charité : tout ce mouvement rénovateur enfin dont l'Eglise est travaillée ; puis Bossuet, Fénelon, et la majestueuse unité du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et malgré tous les abîmes que cette mère immortelle des hommes a eus à franchir, l'Eglise a maintenant des temples à Jérusalem, la liberté à Pékin et à Constantinople, la hiérarchie épiscopale en Angleterre et dans les Pays-Bas, des Conciles à Baltimore, des missionnaires en Afrique, en Océanie et au Japon ; elle se réjouit au fond de l'âme de voir en tous lieux, malgré tout ce que la religion a encore à souhaiter et tout ce qu'elle déplore, des lois les plus équitables, des armées moins oppressives, les petits mieux protégés, les pauvres mieux assistés, les esclaves affranchis. Lorsqu'elle regarde en face la prétendue réforme qui se dressait, pleine d'audace, appuyée sur la politique au XVII<sup>e</sup> siècle, l'Eglise aujourd'hui la voit doctrinalement défaillante, ayant parcouru son cycle et épuisé ses armes. Tout au contraire, l'Eglise catholique, dont on ne pouvait plus, dit-on, supporter les abus, se présente avec un Pape dont l'éminente vertu force le respect, des Evêques plus nombreux et zélés, des prêtres pieux, unis, dévoués, des Ordres savants et vertueux, retrempés dans la persécution et la pauvreté. Et lorsque cette Eglise veut assembler un Concile, c'est à Rome même qu'elle le convoque, avec le secours d'une immense publicité, des chemins sûrs, des transports rapides, et des facilités de tout genre qu'elle doit à l'esprit, à l'équité, et aux ressources du temps présent.

On le sait assez, je ne suis pas de ceux qui ferment les yeux et se taisent sur les maux de notre époque et sur les périls des âmes. Mais je ne veux pas non plus répondre en ingrat aux bienfaits de Dieu, et ne pas voir les forces qu'il ménage toujours à son Eglise, et les facilités qu'il donne au bien dans les temps les plus mauvais. Il ne faut pas d'ailleurs l'oublier, c'est le devoir des hommes en tout temps de lutter, et à chaque siècle sa tâche et sa peine. Je plains, je ne maudis pas le temps présent : je ne désespère pas des peuples, et je ne jette pas non plus l'anathème aux princes : ils ne sont pas tout-puissants, et ils doivent compter eux-mêmes avec bien des difficultés. Je prie donc pour eux, comme le fait l'Eglise : et autant que ma faible voix le peut, je les avertis, et à tous, princes et peuples, je demande un concours loyal et sincère pour la grande œuvre de l'Eglise, qui est la sanctification et la civilisation du monde.

Ce qui doit surtout nous donner, à nous, hommes du temps présent, sujet de gémir amèrement, ce sont ces trois maux arrivés aujourd'hui à l'état aigu : la ruine des croyances, précipitée par la direction impie des études scientifiques et philosophiques ; le débordement des mœurs accéléré par mille moyens nouveaux de propagande corruptrice ; et enfin les

malentendus injustes que les ennemis de la religion se plaisent à perpétuer entre l'Eglise et les peuples modernes. Voilà les trois maladies à guérir, s'il plaît à Dieu.

Il est certaines personnes, aux yeux de qui ces trois fléaux ne sont que les résultats partiels de ce qui est pour elles, dans le présent comme dans le passé, le plus grand de tous les fléaux, la révolution. Je n'aime pas ce mot vague, mal défini, qui se dresse et grandit à volonté comme un spectre ; mais ce qui est très-vrai, c'est que les maux dont je parle entretiennent au sein des sociétés une division des esprits, un mépris de Dieu et de toute autorité, un orgueil et une haine, qui menacent ces sociétés d'un retour continuels aux révolutions.

#### V.—LE SECOURS OFFERT PAR LE CONCILE.

Voilà donc pourquoi, Messieurs, l'Eglise qui est l'amic des âmes, et qui ne fut jamais indifférente aux maux de la société, s'est émue. Sans doute l'Eglise et la société sont distinctes ; mais cheminant côte à côte dans ce monde, et renfermant dans leur sein les mêmes hommes, elles sont nécessairement solidaires dans leurs périls et leurs douleurs. Et l'Eglise veut s'assembler, parce que, pour guérir les maux communs, elle sent qu'elle peut beaucoup.

Ici, toutefois, gardons-nous encore d'exagérer comme d'atténuer la vérité. Dépend-t-il de l'Eglise de détruire tous les maux humains ? Non. Mais dans ce grand labeur, dans ce rude combat du bien contre le mal, elle a son rôle, un rôle immense, et elle vient le remplir. L'homme est libre et il fait le bien librement. Mais il est assisté par la grâce divine, qui l'aide sans nuire à sa liberté ; car, comme le disait le grand Pape saint Célestin : *Auxilio Dei liberum arbitrium non aufertur, sed liberatur*. Dépositaire des biens célestes, l'Eglise est la divine assistante de l'homme, et lui prête, dans l'ordre temporel même, une assistance surnaturelle. Et si aujourd'hui elle s'assemble et se recueille, c'est, encore une fois, pour mieux accomplir sa tâche, et travailler avec plus d'efficacité et de puissance au bien de l'humanité.

“ Qui peut douter, s'écrie le Saint-Père, que la doctrine de l'Eglise catholique ait cette vertu, que non-seulement elle peut servir au salut éternel des hommes, mais encore au bien temporel des sociétés, à leur vraie prospérité, bonne ordonnance et tranquillité ? *Nemo enim inficiari unquam poterit catholicæ Ecclesie ejusque doctrine vim non solum æternam hominum salutem spectare, verum etiam prodesse temporali populorum bono, eorumque veræ prosperitati, ordini ac tranquillitati.* ”

Et qui pourrait contester cette puissance sociale et civilisatrice de l'Eglise ? “ *La religion ! la religion !* s'écriait naguère un homme d'Etat éminent (1), *c'est la vie de l'humanité, en tous lieux, en tous temps, sauf quelques jours de crises terribles et de décadences honteuses.* La religion, pour contenir ou combler l'ambition humaine ; la religion, pour nous soutenir ou nous apaiser dans nos douleurs, celles de notre condition ou celles de notre âme ! Que la politique, la politique la plus juste, la plus forte, ne se flatte pas d'accomplir sans la religion une telle œuvre. *Plus le mouvement social sera vif et étendu, moins la politique suffira à diriger l'humanité ébranlée. Il y faut une puissance plus*

(1) M. Guizot.

“ *haute que les puissances de la terre, des perspectives plus longues que celles de la vie. Il y faut Dieu et l'éternité.* ”

Aussi le Saint-Père, après avoir rappelé l'influence bienfaisante de la religion dans l'ordre temporel, proclame de nouveau l'accord, si souvent affirmé par lui, entre la foi et la raison, et le mutuel secours que, dans les vues de la Providence, elles sont appelées à se prêter l'une à l'autre : “ De même, dit-il, que l'Eglise soutient la société, de même la vérité divine soutient la science humaine ; elle affermit le terrain sous ses pas, et en l'empêchant de s'égarer, elle favorise ses progrès : *Et humanarum quoque scientiarum progressui ac soliditati.* ”

Entendez bien ces paroles, vous qui essayez vainement d'ériger la science en antagoniste de la foi ! Le chef de l'Eglise ne craint pas la science, il l'aime, il la préconise, et il rappelle que les vérités chrétiennes servent à ses progrès et à sa solidité. Les plus illustres savants qui aient paru sur la terre, Leibnitz, Newton, Kepler, Copernic, Pascal, Descartes, auprès desquels nos savants, si leur orgueil n'est pas trop aveugle, se sentent bien petits, le pensaient comme lui.

C'est là, ajoute le Pape, ce que l'histoire de tous les temps démontre avec une irrécusable évidence : *Veluti sacre ac profane historie annales splendidissimis factis clare aperteque ostendunt.* Et c'est le sens du mot si connu de Bacon : “ Un peu de science éloigne de la religion ; beaucoup de science y ramène. ” La science, en effet, portée à sa plus grande hauteur, embrasse tout l'ensemble des vérités, et en découvre l'ordre total.

L'ignorance présomptueuse ou les passions aveugles de notre époque peuvent l'oublier ; mais les plus grands esprits ont toujours reconnu cet accord entre la foi et la science, cette harmonie entre l'Eglise et la société, et repoussé cet antagonisme de nouvelle date, contraire aux témoignages de l'histoire et aux intérêts de la vérité.

Mais ne laissons pas ici, Messieurs, prise aux attaques par des expressions équivoques. Comment l'Eglise s'y prend-elle pour transformer les sociétés ? L'histoire répond, et la prévention seule peut imaginer ici des fantômes d'empiètement sur les libertés légitimes de l'esprit humain. Le Concile de Rome sera le dix-neuvième Concile général, et les quarante ou cinquante peuples qui y seront représentés ont tous été convertis, de la même façon, c'est-à-dire portés de la barbarie à la civilisation, par l'autorité de la parole, par la vertu des Sacraments, par l'enseignement des Pasteurs, par l'exemple des Saints : telles sont les voies de Dieu et l'action de l'Eglise, tantôt secondées, plus souvent combattues, par les pouvoirs humains.

Institutrice des âmes, l'Eglise se sert de la méthode de toute bonne éducation, l'autorité et la patience. Pendant qu'on doute, elle affirme ; on dément, elle insiste ; on obscurcit, elle éclaire ; on divise, elle unit ; elle répète toujours et toujours les mêmes leçons, et quelles leçons ! La vraie nature de Dieu, la vraie nature de l'homme, la liberté et la responsabilité morale, l'immortalité de l'âme, la règle sacrée du mariage, la loi de la justice, la loi de la charité, l'inviolabilité du droit et de la propriété, le devoir du travail, le besoin de la paix. Cela toujours, cela partout, cela à tous, aux rois et aux pères, aux Grecs et aux Romains, à l'Angleterre et à la France, à l'Europe et à l'Australie, sous Charlemagne ou devant Washington.

La continuité de ces affirmations, j'ose le dire, fait aussi certainement l'ordre des sociétés et des esprits que le lever du même soleil fait l'ordre des saisons et la prospérité des travaux de la terre. O philosophes qui dédaignez l'Église, soyez francs, que serait devenue sans elle, parmi les peuples, la nation du Dieu vivant? O protestants, ô grecs, convenez que sans l'Église, vous auriez vu s'effacer devant vos yeux l'image de Jésus-Christ! O moralistes et politiques, qu'auriez-vous fait, sans elle, de la famille et de la sainteté du mariage?

Eh bien! ce que l'Église de Jésus-Christ a fait, elle va le refaire; ce qu'elle a dit, elle va l'affirmer de nouveau; elle continuera sa vie, sa marche, son œuvre dans le même esprit de sagesse et de charité; elle continuera à faire passer les grandes vérités dont elle est la gardienne dans la raison des hommes, et c'est par là, par là seulement, par là fortement, qu'elle agit sur les sociétés.

On l'a dit: la religion des peuples est toute leur morale. Or, la morale étant la source vraie de la bonne politique et des bonnes lois, tout le progrès d'un peuple consiste à faire descendre de plus en plus dans la vie privée et publique les principes primordiaux de la justice. Donc tout peuple qui marchera dans le sens chrétien marchera au progrès, et tout siècle qui voudra résoudre contre l'Évangile les questions qui agitent l'humanité, fera fausse route, et ira à la décadence. Interrogez encore ici le passé et il vous répondra. Qui a expulsé du monde la corruption païenne, qui a civilisé les barbares en les convertissant? Voyez l'Orient, quand le Christianisme y était florissant: et voyez-le sous la domination de l'Islam! L'influence du Christianisme sur les civilisations est un fait éclatant comme le soleil. Mais les principes de l'Évangile sont loin d'avoir donné tout ce qu'ils contiennent, et le temps même ne les épuisera jamais, parce qu'ils sont d'une profondeur infinie.

Ainsi, bien que les siècles aient tiré du principe chrétien de la charité, de l'égalité et de la fraternité des hommes, des conséquences qui ont changé l'ancien monde, toutes les applications sociales de cette belle doctrine sont loin d'être faites; et c'est même selon moi, la mission propre des sociétés modernes, de faire pénétrer de plus en plus ce fécond principe dans les lois et dans les mœurs, et d'en tirer des conséquences politiques, économiques et sociales, qui seront l'honneur de ce siècle, s'il ne sort pas des voies chrétiennes. Mais c'est la mission de l'Église et de ses Conciles de maintenir les principes évangéliques purs de toute interprétation qui les fausse.

Donc, toute grande manifestation des vérités évangéliques, tout éclaircissement des obscurités et des méprises, toute entente des peuples avec le Christianisme, est une œuvre de progrès à la fois social et religieux. Et voilà précisément l'œuvre du Concile. Voilà pourquoi l'Église va faire ce grand effort, et déployer, comme dit le Saint-Père, toutes ses forces, *ut omnes nostras magis magisque exaremus vires*; voilà pourquoi les Evêques catholiques viendront de tous les points du monde, pour se consulter avec leur chef: *Sua nobiscum communicare et conferre consilia*.

Vainement, dites-vous dans vos injustes et ignorantes préventions, que l'Église est vieille, et que les temps sont nouveaux. Les lois du monde sont vieilles aussi, et toutes les nouvelles inventions, dont vous êtes justement fiers, n'existent et ne réussissent que par l'application de ces lois.

Ah! vous ignorez de quels éléments à la fois souples et résistants son



divin Fondateur a formé l'Eglise, et quelle organisation à la fois stable et progressive il lui a donnée. Telle est la profondeur et la fécondité de ses dogmes et tel aussi le caractère expansif de sa constitution, qu'elle ne sera jamais dépassée par aucun progrès de la société humaine, et qu'elle peut vivre sous tous les régimes politiques. Sans rien altérer de son symbole, elle tire, de son trésor, comme dit Notre-Seigneur, de siècle en siècle et selon les besoins des temps, des choses anciennes et des choses nouvelles, *de thesauro suo profert nova et vetera* : et vous la trouverez toujours prête à s'adapter à toutes les grandes transformations sociales, et à suivre l'humanité dans toutes les phases de son existence. L'Evangile est la lumière du monde, et le sera toujours, et c'est pourquoi, croyez-le bien, le prochain Concile sera une aurore, et non pas un couchant.

#### VI.—LES CRAINTES MAL FONDÉES AU SUJET DU CONCILE.

Que craignez-vous donc, catholiques timides ou politiques ombrageux ? Ah ! que plutôt l'humanité se réjouisse de la magnanime résolution de Pie IX : car elle doit être pour ceux qui croient, comme pour ceux qui n'ont pas le bonheur de croire, une solennelle espérance. Si vous avez la foi, vous savez bien que l'Esprit de Dieu préside à de telles assemblées. Sans doute, il y aura là des hommes, et par conséquent des faiblesses possibles. Mais il y aura là aussi de saints dévouements, de grandes vertus, de hautes lumières, un zèle pur et courageux pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, un admirable esprit de charité : et, au-dessus de tout, une force supérieure et divine, et Dieu, là comme toujours, fera son œuvre.

“ Dieu, dit Fénelon, veille, afin que les évêques s'assemblent toujours librement au besoin, qu'ils soient suffisamment instruits et attentifs, et qu'aucun motif corrompu n'entraîne jamais contre la vérité ceux qui en sont dépositaires. Il peut y avoir dans le cours d'un examen des mouvements irréguliers. Mais Dieu en sait tirer ce qu'il lui plaît : il les amène à sa fin, et la conclusion vient infailliblement au point précis qu'il a marqué (1). ”

Eût-on même le malheur de n'être pas chrétien et de ne pas reconnaître dans l'Eglise la voix de Dieu, au simple point de vue humain, qu'y a-t-il de plus digne de sympathie et de respect que cette grande tentative de l'Eglise catholique pour travailler, en ce qui la concerne, à l'illumination et à la paix du monde ? Et quoi de plus auguste et de plus vénérable que l'assemblée de ces sept ou huit cents Evêques, venus d'Europe, d'Asie, d'Afrique, des deux Amériques, des îles lointaines de l'Océanie : représentants les plus autorisés par l'âge, la science et la vertu de tous les pays qu'ils habitent, de tous les hommes du globe avec qui ils sont en contact de chaque jour ? véritable sénat de l'humanité. Cela ne se voit nulle part, et cela se verra à Rome. Et, à moins d'avoir le sens troublé par les plus injustes préjugés, quelles cabales, quelles exagérations, quels emportements de partis-pris, peut-on craindre d'une réunion de vieillards venus de tous les points du globe, presque tous inconnus les uns aux autres, sans autre lien antérieur que la communauté de la foi et de la vertu ? Où trouvera-t-on sur la terre une plus haute expression, une plus haute garantie de la sagesse, de la sagesse même telle que les hommes l'entendent ?

(1) 2e Instruction pastorale sur le Cas de Conscience, ch. II, art. 3 ; 2 Mars 1705.

J'ai ouï dire que les temps modernes, dégoûtés de la confiance en un seul homme par trop d'expériences, ont foi dans les assemblées : quelle assemblée pourrait présenter une telle réunion de lumières, d'indépendance, une telle diversité dans l'unité ?

Que sont ces Evêques ? lisez leurs devises :

*An nom du Seigneur !—J'apporte la paix !—Je veux la lumière !—Je répands la charité !—Je ne refuse pas le travail ! Je sers Dieu !—Je ne sais que le Christ !—Tout à tous !—Triompher du mal par le bien !—Paix dans la charité ! etc.*

Quant à eux, ils ont perdu leurs noms d'autrefois ; ils signent du nom d'un saint et du nom d'une ville. Leur propre nom est enfoui, comme celui de l'architecte, dans la première pierre du Temple. Voici Babylone, et voici Jérusalem. Voici New-York et Westminster. Voici Ephèse et Antioche. Voici Carthage et Sidon, Munich et Dublin. Voici Paris et voici Pékin. Voici Vienne et voici Lima. Voici Tolède et Malines, Cologne et Mayence. Et ils se nomment aussi Pierre, Paul, Jean, François, Vincent, Augustin, Dominique, du nom des grands hommes qui ont fondé ou éclairé les peuples en leur annonçant l'Évangile. Ils ne portent pas seulement les noms passés et présents, mais encore les noms de l'avenir, celui-ci est à la Rivière-Rouge, cet autre au Dahomey, celui-là à l'Orégon, cet autre à Natal, à Victoria, à Saïgon. Nous travaillons à l'avenir, nous qu'on appelle les hommes du passé. Nous travaillons pour les terres aujourd'hui sans ville et les peuples encore sans nom. Nous allons plus loin que la science, au-delà du commerce, là où nous sommes seuls, en avant de tous. Quand nous ne devançons point nos voyageurs, nous nous élançons sur leurs pas : et pourquoi ? Pour faire des chrétiens, c'est-à-dire des hommes, c'est-à-dire des nations. De quoi donc avez-vous peur ? En quoi un Concile vous peut-il faire ombrage, vous qui vous intitulez avec une si superbe confiance les hommes du progrès, les hérauts de l'avenir ?

Seraient-ce les nationalités, les patries, qui se trouveraient inquiétées par le Concile ? Comment les nationalités pourraient-elles être menacées ou trahies par des hommes qui représentent toutes les nationalités connues du globe, qui les invoquent, qui en vivent pour leur propre compte et pour la défense de leur propre foi ! Sont-ce les Evêques de Pologne qui s'entendront avec les Evêques d'Irlande pour la ruine des nationalités et pour l'oppression des patries ? Mais est-il un Evêque français, un Evêque anglais, un Evêque de quelque nation que ce soit, qui le cède à n'importe qui en patriotisme, qui, ne se glorifie d'être aussi bon Français, aussi bon Anglais, aussi bon citoyen que pas un ?

Les libertés ont-elles plus d'inquiétudes à concevoir ? Que peuvent-elles redouter d'hommes, qui, depuis les catacombes jusqu'au massacre des Carmes, n'ont fondé le Christianisme qu'au sacrifice de leur vie, et n'ont vu couler leur sang que quand on égorgait la liberté en même temps que l'Église ? Sont-ce les Evêques d'Amérique qui s'uniront avec les Evêques de la Belgique, de la Hollande et de la Suisse, dans un complot contre les libertés ? Sont-ce les Evêques d'Orient qui s'entendront avec les Evêques de la France, et tant d'autres Evêques européens, pour chanter les bienfaits du despotisme.

Non, non ; il n'y a rien de vrai dans toutes ces craintes, et ce ne seraient que vains fantômes à mépriser, s'il n'y avait au fond de tout cela l'œuvre artificieuse d'une haine qui prévoit ici le bien et veut à tout prix l'em-

pêcher. Que fera le Concile ? Je ne viens pas le dire : Dieu seul le sait à l'heure où je parle. Mais je puis dire ce que c'est qu'un Concile, parce que cela, dix-huit siècles de Christianisme et de civilisation le savent et l'attestent : un Concile, c'est la forme morale par excellence, c'est la plus noble alliance de l'autorité et de la liberté que l'esprit humain puisse concevoir, et j'ose même affirmer qu'il ne l'aurait pas conçue à lui tout seul.

Je n'ai pas à tracer ici les limites de la liberté ni celles du pouvoir ; je n'ai pas à caractériser non plus en ce moment ni le schisme, ni l'hérésie, ni le protestantisme anglais ou allemand, ni la fausse orthodoxie de la Russie ; je ne dirai ici qu'un seul mot, que je développerai tout à l'heure : c'est que, si les Églises peuvent redevenir sœurs, et si les hommes veulent redevenir frères, ils ne le pourront jamais ni plus sûrement, ni plus grandement, ni plus tendrement que dans un Concile, sous les auspices et dans le sein de l'Église, qui est la vraie mère.

Sont-ce les différents courants d'opinion que vous croyez apercevoir dans l'Église qui vous inquiètent ? J'aurais quelque droit de m'étonner ici de votre sollicitude ; mais je la veux bien prendre pour sincère, et je vous réponds : Que vous la connaissez peu, l'Église ! Ses ennemis représentent chaque jour notre foi comme un joug écrasant, qui nous tient immobiles, et qui nous empêche de penser. Et quand ils nous voient penser librement, ils s'étonnent. Mais cela est dans les conditions mêmes de la vie pour l'Église, et le plus grand mouvement d'idées s'est toujours fait dans son sein. Il est vrai, nous avons un symbole immuable, et nous ne sommes pas comme les philosophes du dehors qui ne font que chercher et recommencer sans fin leurs recherches ; qui remettent toujours tout en question, qui marchent et n'arrivent jamais. Il y a pour nous des points acquis, définis, sur lesquels nous ne disputons plus. Et ainsi l'Église a des fondements inébranlables, et n'est pas un édifice en l'air. Et toutefois, dans l'Église catholique, la liberté aussi a sa place. Nos ancres sont puissantes, et nos perspectives sans limites ; car en dehors des points définis, l'espace encore est immense. Même sur les dogmes, l'esprit chrétien a un travail magnifique à accomplir, et qui se poursuivra sans cesse, parce que, comme je le disais tout à l'heure, nos dogmes ont des profondeurs infinies comme Dieu même, et que la raison chrétienne y pourra puiser toujours sans les épuiser jamais.

Qu'on ne soit donc pas étonné de voir, en dehors des points définis, et sur ces questions complexes et difficiles, que le vague langage de la polémique courante ne fait qu'obscurcir, les catholiques penser librement. L'esprit du christianisme a été depuis longtemps défini par saint Augustin en ces mots mémorables : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*. Le cours des siècles n'y a rien changé. D'ailleurs, je le disais tout à l'heure et je le rappelle, le Concile, précisément parce qu'il est œcuménique, c'est-à-dire composé des représentants de toutes les Églises de la terre, d'Évêques vivant sous toutes les constitutions politiques, sous tous les régimes sociaux, exclut nécessairement la prédominance d'une école, d'un esprit étroit et national, et les préjugés locaux. C'est le grand esprit catholique, on en peut être sûr, et non pas telles ou telles idées particulières, qui inspirera les décisions ; et, quelles que puissent être les opinions spéciales de telle ou telle fraction, de telle ou telle école, le Concile fera la vraie lumière et l'unité. La liberté demeurera entière pour

les points restés en dehors des définitions. Mais ces définitions seront la règle de tous les catholiques, et elles ne doivent d'avance inquiéter personne. Encore une fois, elles ne menacent rien de ce qui peut, à bon droit, vous être cher, hommes de ce temps, rien que l'erreur et la justice qui sont vos ennemis comme les nôtres. Et si vous voulez connaître la vraie pensée de ce magnanime Pontife, objet de tant d'odieuses et ingrates calomnies, et des Evêques, ses fils et ses frères, si vous voulez présumer l'esprit du futur Concile, il est tout entier dans ces belles paroles adressées par Pie IX, il y a un an à peine, à des publicistes catholiques, et inscrites par eux, comme une devise sacrée, sur leur drapeau : " C'est à la charité chrétienne seule qu'il appartient de frayer la voie, en la débarrassant des obstacles, à cette liberté, à cette fraternité, et à ce progrès dont les âmes sont si ardemment éprises ; " *Unius est caritatis iter sternere ad libertatem illam et fraternitatem et progressum, quorum desiderio tam acriter incenduntur animi.*

Je ne saurais donc trop le redire, et vous ne saurez trop, Messieurs, le redire vous-mêmes autour de vous, grande est l'erreur de ceux qui dénoncent le futur Concile comme une menace, comme une œuvre de guerre. Nous vivons dans un temps où nous sommes condamnés à tout entendre. Mais nous ne devons pas laisser tout croire. Lorsque, il y a un an déjà, le Pape fit connaître aux Evêques rassemblés à Rome sa résolution de convoquer un Concile œcuménique, que virent dans ce Concile les Evêques du monde entier ? Une grande œuvre d'illumination et de pacification : *grande opus illuminationis et pacificationis* ; ce sont les termes mêmes de leur Adresse. La bulle tient exactement le même langage. Dans ce Concile œcuménique, qu'est-ce que le Pape demande à ses Frères les Evêques, d'examiner, de rechercher, avec tout le soin possible et de décider avec lui ? Ce qui avant tout se rapporte à la paix commune et à la concorde universelle : *Ea omnia quæ communionem omnium pacem et concordiam in primis respiciunt.*

Voilà la vérité.

Et quand je relis la bulle tout entière, à chaque page, dans chaque ligne, qu'est-ce que je vois ? L'expression d'une sollicitude bien digne du Père des âmes, pour la société civile non moins que pour l'Eglise : il ne les sépare jamais ; il prend soin de constater que leurs maux et leurs périls sont communs : *In sanctissimæ nostræ religionis civilisque societatis calamitatibus* ; et que la même tempête les bat l'une et l'autre des mêmes flots, *quæ tempestate nunc jactetur Ecclesia, et quibus quantisque malis civilis ipsa affligatur societas* ; qu'à l'heure présente, et dans ce temps qu'on a appelé de transition, la religion et la société traversent toutes deux une crise redoutable, *non solum sanctissima nostra religio, verum etiam humana societas miserum in modum perturbatur ac vexatur* ; qu'il y a des hommes aujourd'hui qui voudraient détruire l'Eglise, s'ils le pouvaient, et bouleverser la Société elle-même jusque dans ses fondements, *ipsam Ecclesiam, si fieri unquam posset, et civilem societatem funditus evertere conituntur.* Et c'est pour porter secours à l'une et à l'autre, pour conjurer les périls qui les menacent à la fois, que le Saint Père a conçu le dessein d'un Concile ; et le but assigné par lui aux Evêques, c'est précisément de sonder cette situation critique, et d'apporter à cette double plaie le remède : Il faut, dit-il, que nos vénérables Frères, qui sentent et déplorent comme nous la situation critique de l'Eglise et de la société, *una nobiscum tristissimam*

*rei tum sacre tum publicæ conditionem maxime dolentes*, il faut qu'ils s'appliquent avec nous de tout leur pouvoir à éloigner, Dieu aidant, de l'Eglise et de la société, les maux qui les travaillent, *intentissimo studio curandum est ut, Deo benejunctante, omnia ab Ecclesiâ et civili societate amoveantur mala.*

On vous dit que le Pape veut rompre avec la société moderne, la condamner, la proscrire, y jeter un trouble profond : et jamais les maux dont vous souffrez, peuples chrétiens, n'ont ému plus douloureusement le chef de l'Eglise, jamais il n'a tiré de son âme des accents plus sympathiques pour vos périls et vos douleurs. Et,—tout le monde l'a remarqué,—dépouillé des trois quarts de son petit état, réduit à Rome et au territoire environnant, placé entre les périls d'hier et ceux de demain, suspendu sur des abîmes, le Pape n'en paraît point préoccupé ; ce n'est pas son trône menacé qu'il cherche à défendre : pas une phrase, pas un mot sur ce grand intérêt : non, dans la Bulle de convocation, le prince temporel s'oublie et se tait, le Pontife seul a parlé au monde.

#### VII.—LE CONCILE ET LES ÉGLISES SÉPARÉES.

Nous n'avons pas tout dit. On peut concevoir du futur Concile d'autres espérances encore. On aime à en prévoir d'autres grands résultats. Les Lettres du Saint-Père aux Evêques Orientaux non unis, et à nos Frères séparés du Protestantisme, nous le permettent.

A deux époques fatales de l'histoire du monde, deux grandes scissions, Messieurs, ont été faites dans cet empire des âmes qui est l'Eglise : deux fois la robe sans couture du Christ a été déchirée par le schisme et par l'hérésie. Ce furent là deux malheurs de l'humanité, et deux des plus profondes causes qui ont retardé la marche du monde.

Qui ne le sait ? si le vicil empire grec, si l'Orient, n'avait pas tristement rompu avec l'Occident, il n'eût jamais été la proie de l'islamisme, qui l'a tant abaissé, et qui aujourd'hui encore le tient sous le joug ; il n'eût pas entraîné dans son schisme un autre vaste empire, au sein duquel 70 millions d'âmes gémissent tout à la fois sous le despotisme religieux et politique.

Et qui peut dire ce que seraient aujourd'hui les peuples chrétiens de l'Europe, sans le luthéranisme, le calvinisme, et tant d'autres divisions, et ce que ces séparations malheureuses ont fait perdre au Christianisme de forces vives, pour maintenir, dans la lumière de l'Evangile tant d'âmes que l'incrédulité lui a depuis enlevées ? Qui peut dire surtout combien la diffusion de l'Evangile dans les pays infidèles en a été entravée ?

Fait lamentable ! Il y a, encore à l'heure qu'il est, des millions d'hommes sur qui ne s'est pas levé l'Evangile, et qui demeurent plongés dans les ténèbres de l'infidélité. Voyez ces pauvres païens sur les rivages de leurs îles lointaines ! Ils attendent vaguement un Sauveur ; ils tendent les bras vers le vrai Dieu ; ils appellent, par la voix de leurs misères et de leurs souffrances, la lumière, la vérité, le salut. Et il y a dix-huit siècles que Jésus-Christ est venu apporter tous ces biens au monde, et a dit à ses apôtres cette grande parole : *Prêchez l'Evangile à toute créature !* Eh bien, voici enfin les apôtres de Jésus-Christ, les disciples, les émules de ce Pierre et de ce Paul qui abordèrent un jour aux rives de l'Italie, qui prêchèrent à nos pères le même Evangile, et moururent ensemble pour la même foi !

Mais, pauvres Indiens, pauvres Japonais ! derrière les apôtres de l'E-

glise catholique, envoyés par le successeur de celui auquel Jésus-Christ a dit : " Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise," débarquent d'autres missionnaires qui viennent les combattre ! Qui les envoie ? Est-ce Jésus-Christ ? Quoi donc ! Le Christ, comme le demandait autrefois saint Paul avec douleur aux dissidents des premiers siècles, le Christ est-il divisé ? *Divisus est Christus ?* N'est-ce pas là, ô nos frères séparés, je vous le demande, pour ces pauvres infidèles, un affreux malheur ? Et pour tout cœur chrétien n'est-ce pas à en verser des larmes ?

Et l'union, si elle était possible, et pourquoi ne le serait-elle pas, puisqu'elle est le vœu du Seigneur ? l'union, maintenant surtout que toutes les voies sont ouvertes et les distances effacées, ne serait-elle point un pas heureux, et un grand pas, vers cette évangélisation de toute créature, dont le Seigneur en quittant la terre a confié la mission à ses apôtres et à leurs successeurs ?

Oui, toute âme, où vit l'esprit de Jésus-Christ, doit éprouver en elle-même comme un martyr de cœur à la vue des séparations, et se sentir pressée de pousser vers le ciel, la prière du Sauveur, et le cri de l'unité : " Mon Père, qu'ils soient tous un, comme vous et moi nous sommes un." Eh bien ! voilà la grande préoccupation qui domine le Chef de l'Eglise catholique, lorsqu'oubliant ses propres périls, et mu par cette sollicitude de toutes les Eglises qui pèse sur lui, *sollicitudo omnium Ecclesiarum*, il convoque le Concile œcuménique. Il se tourne vers l'Orient et l'Occident, et il adresse à toutes les communions séparées une parole de paix, un généreux appui à l'unité : quel que soit l'accueil fait à sa parole, qui ne verrait dans ce suprême effort pour l'union de tous les chrétiens une pensée du ciel, inspirée par Celui qui a voulu que son Eglise fût une, et qui a dit, comme le Saint-Père se plaît à le rappeler : " C'est à cela, c'est à cette marque précisément qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples."

A cette pensée, à ce vœu, nos Frères d'Orient et d'Occident répondront-ils ?

L'Orient ! Comment ne pas être ému devant ce berceau de l'antique foi, d'où nous est venue la lumière ! J'ai vu les Evêques catholiques de l'Orient tressaillir à l'annonce du futur Concile, et espérer pour leurs Eglises un réveil de vie nouvelle et de féconde activité.

Mais les Eglises orientales désunies refuseraient-elles d'entendre ces " paroles de paix et de charité " que le Saint-Père vient de leur adresser, " dans toute l'effusion de son cœur (1) ? " Et pourquoi seraient-elles sourdes à cet appel ? Par quelles craintes surannées ou chimériques ?

Qui ne l'a remarqué, et qui n'en a été profondément touché ? Avec quelle délicatesse, et quel accent de particulière tendresse, le Saint-Père parle de nos Frères orientaux, qui, au milieu de cette Asie musulmane, " reconnaissent comme nous et adorent Jésus-Christ ; " et qui, " rachetés de son très-précieux sang, ont été agrégés par le saint Baptême à son " Eglise ! " Quels égards pour ces Eglises antiques aujourd'hui si malheureusement détachées de la grande unité, mais qui, autrefois, " jetaient " tant d'éclat par la sainteté et la doctrine céleste, et donnaient des fruits " abondants pour la gloire de Dieu et le salut des âmes (1) ! "

(1) Lettres apostoliques de S. S. Pie IX à tous les Evêques des Eglises du rit oriental qui ne sont pas en communion avec le Saint-Siège apostolique, du 8 septembre 1868. Voir année 1868 p. 878.

(1) *Ibidem.*

Et en même temps, quelle mansuétude, quel oubli de tous les griefs irritants ? Le Saint-Père ne parle que de charité et de paix ; il ne demande qu'une chose, c'est que, " les anciennes lois d'amour étant renouvelées, et " la paix de nos pères, ce salutaire et céleste don du Christ, pour un temps " disparu, étant solidement rétablie, la sereine lumière d'une union désirée " brille aux yeux de tous, après les nuages d'un long deuil et la sombre et " triste obscurité des longues dissidences (2)."

Ce désir d'union et de paix, si profond, non-seulement dans le cœur du Saint-Père, mais encore, que nos Frères orientaux n'en doutent pas, dans le cœur de tous les Evêques et de tous les chrétiens d'Occident, comment ne serait-il pas le vœu de leur foi, à eux aussi, et à quiconque porte le nom de chrétien sur la terre ! Mon Dieu ! y a-t-il donc un bien dans ce déchirement de la robe du Christ ? Et que gagnent, en lumière et en charité, je le leur demande, les Eglises du vieil Orient, à ne plus communiquer avec celles de l'univers entier ? Qui les arrête ? Sommes-nous donc encore au temps des subtilités métaphysiques et des arguties du Bas-Empire ?

Je parlais tout à l'heure des peuples infidèles : que nos Frères les Evêques orientaux me permettent de leur rappeler ici quel est en ce moment l'état du monde entier, et la situation de l'Eglise de Jésus-Christ par toute la terre. Si en tout temps l'Eglise de Jésus-Christ eut à lutter, n'est-elle pas en ce moment plus que jamais combattue et pressurée ? L'esprit, malheureusement impie, des révolutions ne s'élève-t-il pas contre elle de toutes parts ? Et vous, Eglises orientales, unies ou non unies, n'avez-vous pas aussi vos périls ? Votre liberté spirituelle n'est-elle pas sans cesse en proie ? Est-ce que le Christianisme n'est pas chez vous entouré d'ennemis acharnés, à droite, à gauche, de tous côtés ? Et même le vent d'impiété qui agite l'Europe, maintenant que les distances n'existent plus, ne souffle-t-il pas aussi jusqu'en Asie, et ces races croyantes de l'ancien orient lui-même, sous les efforts répétés d'une presse irréligieuse, sont-elles bien sûres de n'être jamais entamées ?

Dans une situation si grave, faite partout à l'Eglise de Jésus-Christ par le malheur des temps, le premier besoin de tous les chrétiens n'est-il pas de mettre fin aux dissidences qui affaiblissent, et de chercher dans le rapprochement et dans la paix l'union qui fait la force ? Quel Evêque, quel vrai chrétien, méditant devant Dieu sur ces choses, pourrait dire : Non, la division est un bien, l'union serait un malheur ! Qui ne voit au contraire que l'union, que le retour à l'unité, est le bien certain des âmes, la volonté manifeste de Dieu, et serait le salut de vos Eglises ? Quoi donc ? Y a-t-il des considérations personnelles, des motifs humains quelconques, supérieurs à ces grands intérêts et à ces grands devoirs ? Vos pères, ces illustres docteurs, les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Cyrille, les Chrysostôme, ont-ils fait difficulté d'incliner leur front glorieux devant celui qu'ils appelaient " la pierre ferme et solide sur laquelle le " Sauveur a bâti son Eglise (1) ? " S'ils vivaient aujourd'hui, ne fouleraient-ils pas chrétiennement et noblement aux pieds une indépendance qui n'est pas selon le Christ, et toutes les suggestions d'un orgueil aveuglé ? Si les siècles passés ont fait une faute, faut-il donc qu'elle soit éternelle ?

---

(1) *Ibidem*, paroles de saint Grégoire de Nazianze, citées par le Saint-Père.

(2) *Ibidem*.

Mais le temps, si vous écoutez ses leçons, ô nos Frères orientaux! ne vous apporte-t-il pas ici de graves enseignements? Vous, que le despotisme d'un côté, que l'islamisme de l'autre, environnent, pouvez-vous ne pas sentir enfin les périls de l'isolement et les conséquences fatales de la rupture?

Dieu me garde de toute parole qui pourrait tant soit peu vous être pénible, moi qui viens à vous, en ce moment, avec toute la charité de Jésus-Christ!

Mais enfin, soit que je pense à ces populations malheureuses, dont l'âme et la terre sont devenues stériles sous le joug de la religion de Mahomet, soit que je tourne mes regards vers ces populations russes, religieuses, graves dans leurs mœurs, qui demeurent dans la foi à Jésus-Christ malgré l'abaissement de leurs églises, et malgré la suprématie d'un Czar auquel sa prétendue orthodoxie n'inspire pas même un peu de justice et de pitié pour la Pologne! je me sens ému au plus vif de mon âme, et je prie pour tant de peuples dignes d'un si profond intérêt, d'une si grande compassion.

O nos Frères séparés d'Orient, Grecs, Syriens, Arméniens, Chaldéens, Bulgares, Russes et Slaves, et vous tous que je ne puis nommer, voici que l'Eglise catholique vient à vous, et vous tend les bras! O nos Frères, venez!

Elle va s'assembler tout entière: de tous les points du monde habité, de notre Occident, de votre Orient, du Nouveau-Monde aussi et des îles lointaines, ses Evêques vont accourir à la voix du Chef suprême, à Rome, au centre de l'unité. Eh bien, elle ne veut pas s'assembler sans vous. O nos Frères, venez!

Voici une de ces occasions solennelles, rares, telles qu'il faut des siècles pour qu'il s'en rencontre de pareille: l'Eglise catholique vous offre la paix: "Nous vous prions de toutes nos forces, vous écrit le Saint-Père, nous vous pressons de venir à ce Synode général, comme vos ancêtres vinrent au Concile de Lyon et au Concile de Florence, afin de renouveler l'union et la paix (1)." Est-ce que de votre côté vous refuseriez de faire un seul pas vers nous, et laisseriez-vous ainsi échapper une circonstance si favorable? Qui donc voudrait prendre sur soi une si redoutable responsabilité? O nos Frères, venez!

Le cœur de l'Eglise de Jésus-Christ ne change pas; mais les temps ont changé, et les causes qui ont fait tristement échouer les efforts tentés par nos pères, grâce à Dieu, ne subsistent plus. O vous tous, ô nos frères, venez enfin!

Pour nous, nous sommes pleins d'espérance, et quelles que soient les résistances que la surprise du premier moment peut-être, ou les antiques préventions aient suscitées, tout nous paraît prêt pour de grands retours: "Rome, s'écriait autrefois Bossuet, ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un; et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté!"

O Dieu! puissions-nous voir ce spectacle! Quelle joie pour votre Eglise sur la terre, au milieu de tant de rudes combats et d'amères douleurs! Quelle joie aussi pour l'Eglise du Ciel, et particulièrement, ô Eglises d'O-

(1) *Ibidem.*



rient, pour vos Saints et pour vos Docteurs, “ lorsque, comme le dit le Saint-Père, du haut du Ciel, ils verront rétablie l’union avec le Siège apostolique, centre de la vérité catholique et de l’unité ; union que, pendant leur vie ici-bas, ils travaillèrent à réchauffer, à propager par toutes leurs études et leurs infatigables labeurs, par la doctrine et par l’exemple, embrasés qu’ils étaient de la charité répandue dans leurs cœurs par le Saint-Esprit, pour celui qui a tout réconcilié et pacifié au prix de son sang, qui a voulu que le signe de ses disciples fût dans la paix, et qui adressait cette prière à son Père : Faites qu’ils ne soient qu’un, comme nous ne sommes qu’un (1) ! ”

Ah ! voilà bien le langage de l’Eglise, de la vraie Eglise de Jésus-Christ, qui, seule entre toutes les Sociétés chrétiennes, pousse un cri maternel, et redemande tous ses enfants, parce qu’elle est la vraie Mère !

Et voilà pourquoi aussi le Souverain Pontife, après s’être tourné vers l’Orient séparé, se retourne vers les autres communions chrétiennes non catholiques, et adresse à tous nos Frères du Protestantisme le même pressant appel.

Le Protestantisme ! “ Ah ! s’écriait encore Bossuet, dans son ardent amour, dans ses vœux passionnés pour l’unité, nos entrailles s’émouvent à ce nom, et l’Eglise, toujours mère, ne peut s’empêcher dans ce souvenir de renouveler ses gémissements et ses vœux. ”

Ce sont ces gémissements et ces vœux que de nouveau le Saint-Père a fait entendre, dans cette lettre apostolique adressée, quelques jours après le Bref pour les Evêques Orientaux, “ à tous les Protestants, et autres non Catholiques, ” et dans laquelle, après avoir déploré les malheurs de la division, et montré les grands biens de l’unité voulue par Notre-Seigneur, “ il exhorte, il supplie tous les chrétiens séparés de lui de revenir au bercail de Jésus-Christ. ” “ Dans toutes nos prières et nos supplications, continue-t-il, nous ne cessons jamais de demander humblement pour eux, le jour et la nuit, les lumières célestes et l’abondance des grâces au Pasteur éternel des âmes, et nous attendons, les bras ouverts, le retour de nos enfants égarés (2). ”

Voilà ce que dit le Saint-Père, et avec lui toute l’Eglise. Eh bien ! espérons-nous, et prions-nous toujours en vain, et l’œuvre de retour serait-elle donc aussi difficile que plusieurs le pensent ?

Les préventions, je le sais, sont fortes encore ; et la difficulté que rencontre dans la noble Angleterre l’œuvre de tardive justice qui vient de commencer, en est une preuve entre tant d’autres ; mais précisément le Concile peut ici encore dissiper bien des malentendus, et, par l’apaisement des cœurs, préparer le retour des esprits.

Et à qui serait tenté de m’accuser d’illusion, je répondrais que, parmi ceux de nos frères séparés que n’emporte pas le triste courant du rationalisme, le nombre devient plus grand chaque jour des âmes qui déplorent la rupture de l’unité—j’en atteste l’Angleterre, j’en atteste l’Amérique ; —je répondrais que, plus d’une fois, moi-même, j’ai, sur ce sujet, reçu de douloureuses confidences, et entendu des cœurs souffrants appeler comme nous de leurs profonds gémissements le jour où pourrait enfin s’accomplir

---

(1) *Ibidem.*—Eternellement l’unité sera le caractère de la vraie Eglise. Toute la question de l’Eglise se réduira toujours principalement à cette question : *Où est l’unité ?*

(1) Lettres apostoliques du 13 septembre 1868.

cette parole du Maître: *Unum Ovile et unus Pastor*. Est-il donc dit que ce jour n'arrivera jamais? Les séparations sont-elles nécessaires? Et pourquoi ne serions-nous pas destinés à voir les temps entrevus et salués par Bossuet?

Ici, sans doute, les difficultés dogmatiques sont graves; mais elles disparaissent si on ôte la plus grave de toutes, selon moi, cette négation de toute autorité doctrinale dans l'Eglise, cette liberté absolue d'examen, qui se confond, bon gré mal gré, avec le principe même du rationalisme. Par là, en effet, le protestantisme porte au cœur le vice originel d'une inconséquence radicale, que déplorent, chez nos Frères séparés, les esprits les plus éclairés et les plus fermes; et c'est là notre espoir, au moins pour de nombreux retours partiels, et peut-être, Dieu le veuille! pour de plus grands rapprochements.

Ce point capital résolu,—et la solution en est facile au simple bon sens et à la bonne foi courageuse,—tout le reste s'évanouit. La raison dit avec évidence que Jésus-Christ n'a pas pu vouloir constituer son Eglise sans cet essentiel principe de stabilité et d'unité, sous peine de fonder un christianisme incapable de durer et de se perpétuer semblable à lui-même; une religion livrée en proie à toutes les mobilités des interprétations individuelles: cela est évident de soi, indépendamment de tout texte.

Mais il y a des textes qui, pour des esprits droits, et sans grandes disputes, entraînent également tout: je n'en rappellerai que trois; le premier: *Tu es Petrus*, Tu es Pierre, la primauté de saint Pierre et du Chef de l'Eglise; le second; *Hoc est corpus meum*, Ceci est mon corps, l'Eucharistique; le troisième: *Ecce mater tua*, Voici votre mère, la Sainte Vierge. Avez-vous pu effacer de l'Evangile ces trois paroles? Les avez-vous assez méditées, et tant d'autres non moins décisives?

Puis de l'Evangile passez à l'histoire, et des textes passez aux faits.

Que l'élément vivant du christianisme complet vous manque, les faits ne vous le disent-ils pas bien haut? Car, d'une part, vous avez eu le temps de connaître à fond les auteurs de la rupture, et, de l'autre, vous avez pu en considérer les suites. Depuis trois siècles, vous êtes en face de l'Evangile, depuis trois siècles, vous êtes en face de l'histoire. Eh bien! ces trois siècles écoulés ne vous ont-ils pas apporté, sur ce point capital, un nouveau et solennel enseignement? Le principe du protestantisme, en se développant, a porté ses fruits, et la prévision des docteurs catholiques dans les anciennes controverses, se réalise tous les jours sous vos yeux. Le protestantisme contemporain va de plus en plus se dissolvant dans le rationalisme; beaucoup de ses ministres, ils le proclament eux-mêmes, n'ont plus la foi surnaturelle, et naguère un cri d'alarme, parti de son sein, a retenti jusque dans nos assemblées politiques: mais cri perdu dans l'air! La dissolution ira, malgré de nobles efforts et de chrétiennes résistances, grandissant toujours, et ruinant de plus en plus ce christianisme incomplet, auquel manque la force essentielle qui conserve et qui préserve l'autorité. Perdre le christianisme dans le pur philosophisme, voilà, bon gré mal gré, où tend le protestantisme moderne. Mais de l'excès même du mal peut sortir le bien; et quoi de plus propre à éclairer, sur le vice radical des Eglises protestantes, les âmes abusées, mais droites, qui veulent encore rester chrétiennes, que ce spectacle de décomposition, en regard de la puissante unité de l'Eglise catholique et du Concile qui va en être la vivante manifestation?

Il est une autre espérance, peu d'accord, j'en conviens, avec les probabilités humaines, mais que ma foi en la miséricorde divine ne me défend pas de concevoir, c'est que les juifs eux-mêmes, les enfants d'Israël, qui, mêlés à nous, vivent aujourd'hui de notre vie sociale, sentiront quelque chose qui remuera leurs cœurs, et les amènera, dociles enfin, à la voix de saint Paul, au sein de l'Église. Dans les Juifs, en effet, si visiblement, si longuement punis, je ne puis pas ne pas reconnaître mes aïeux dans la foi, les enfants de Moïse, les compatriotes de Joseph et de Marie, de Pierre et de Paul, ceux dont celui-ci a dit : " A eux l'adoption divine, et la gloire, et le Testament, et la Loi, et les promesses, et les Patriarches, et par eux, selon la chair, le Christ qui est le Dieu béni audessus de tout dans les siècles des siècles" : " *Quorum adoptio est filiorum, et gloria, et testamentum, et legislatio, et promissa, quorum patres, et ex quibus Christus secundum carnem, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula* (1). Je les supplie donc de croire à Celui qu'ils attendent, je les supplie de croire à dix-huit cents ans d'histoire, car l'histoire, comme un cinquième Évangile, prouve la venue et la Divinité du Messie.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, si je me sens plein de compassion pour les protestants, les grecs, les juifs, tandis qu'on m'accuse d'être dur pour les inventeurs de l'incrédulité moderne. Je sais distinguer entre les erreurs qui commencent et les erreurs qui finissent, entre les auteurs responsables, les coupables, qui sèment l'erreur sciemment, et les victimes innocentes, de bonne foi, qui, après des siècles, y demeurent attachées. Comment ne me sentirais-je pas ému jusqu'aux larmes en voyant ces populations de mon pays, ces ouvriers, ces paysans, si laborieux et si dignes de toutes nos sympathies, ces jeunes gens de nos écoles dont l'esprit ardent appelle la vérité, et qui tombent, avant de se connaître eux-mêmes, aux mains des maîtres de l'erreur ? Lorsque, il y a quelques années, le réveil de la foi était si sensible, et qu'un progrès décisif vers le bien semblait s'accomplir, voilà tout à coup que des ténèbres se forment, des abîmes s'ouvrent, le souffle d'une science impie et d'une presse violente devient le plus fort, et ce beau navire de la foi et de la prospérité française menace de sombrer en sortant du port ! Ah ! je maudis les auteurs d'un si cruel naufrage, tandis que je me sens plein de pitié pour tant d'âmes sincères que je vois parmi nos frères séparés, nés dans l'erreur, mais qui ne l'ont pas fait naître ! Avec quelle ardeur je tends vers ces âmes captives mes bras fraternels ! Qu'ils reviennent à l'Église ; car c'est elle qui leur garde Jésus-Christ, le Dieu de la vérité totale, et les convie à ce grand banquet du père de famille, où, comme dit si bien Bossuet, " tout est fait un."

Puisse le prochain Concile, œuvre de pacification et de lumière, rapprocher enfin de nous tant d'âmes qui nous appartiennent déjà par leur sincérité, par leurs vertus, et, je le sais de plusieurs, par leurs vœux ! Que ce soit là du moins, Messieurs, le vœu de tous les catholiques ! Oui, ouvrons nos cœurs, avec plus d'effusion que jamais, à tous ces frères bien aimés ; souhaitons, c'est le désir du Saint-Père, que le futur Concile soit un puissant et heureux effort vers l'union, et faisons monter sans cesse vers le ciel la prière du Maître : *Sint unum, sicut et nos !*

(1) *Ad Romanos*, ix, 4, 5.

## VIII.—L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

O vous, à qui les devoirs de ma charge m'obligent de m'adresser obstinément, *opportunè*, *importunè*, disait saint Paul, parfois avec d'austères paroles sur les lèvres, mais toujours avec la charité dans le cœur, adversaires de ma foi, qui que vous soyez, philosophes, protestants, indifférents, et je voudrais que ma parole pût aller jusqu'à vous aussi, pauvres païens, perdus dans les ténèbres des superstitions qui couvrent encore la moitié du globe ! O mes Frères, que je voudrais pouvoir vous faire goûter un seul instant la paix profonde que l'on éprouve à vivre et à mourir dans les bras de la sainte Église catholique ! Soyez ici mes témoins, vous qui êtes mes Frères dans le sacerdoce, et vous tous, fidèles chrétiens, de tout rang, de tout sexe, de tout âge ! Quand on se sent environné de cette lumière, assuré par ces espérances, précédé par ces créatures sublimes qui se nomment les Saints, dont l'Église de la terre aujourd'hui salue la gloire dans les cieux, rattaché à la tradition de tous les siècles chrétiens par les successeurs des Apôtres, et fondé enfin sur Jésus-Christ, quelle joie ! quelle compagnie ! quelle force ! et quel repos dans la certitude et la lumière !

J'en suis convaincu, et chaque jour m'en apporte la preuve : à entendre les cris qui se poussent contre nous, vous croiriez qu'on nous déteste. Eh bien, non, le sentiment dominant chez nos ennemis n'est pas toujours la haine. Il y en a un autre qu'ils n'avouent pas, mais qui est plus fréquent chez eux, c'est l'envie. Oui, ils nous envient parfois, et l'athée se dit tout bas, au moment même où il insulte le chrétien : Qu'il est heureux !

Ne croyez pas non plus, Messieurs, à ce que vous entendez dire de l'Église, que sa face auguste est à jamais défigurée par la calomnie, et que les hommes commencent à ne plus voir en elle qu'une maîtresse de tyrannie et d'ignorance. Ces préjugés violents ont assurément de la force ; nos ennemis et nos fautes se chargent de les propager. Mais l'Église, en dépit de tout cela, et le Concile œcuménique en donnera bientôt une nouvelle preuve au monde, n'en demeure pas moins l'épouse du Christ, sans tache et sans ride, malgré les défaillances de ses enfants, et il n'est pas un de ceux qui l'attaquent, qui puisse dire, pour peu qu'il soit de bonne foi, quel mal lui a fait l'Église ! *Popule meus, quid feci tibi ?*

Quel mal ! Habitants des villes et des campagnes, vous lui devez la pureté de vos enfants, la fidélité de vos femmes, la probité de vos voisins, la justice de vos lois, des fêtes dans vos vies monotones, un peu d'art au milieu de vos petites demeures, et l'espérance par-delà le cimetière et la tombe ?

Voilà le mal qu'elle vous a fait, cette ennemie du genre humain !

Et si vous savez vous élever au-dessus de votre personne, au-dessus de votre intérêt, au-dessus de votre hameau, si vos pensées montent un peu plus haut que la fumée qui sort de vos toits, quel spectacle offre à vos regards l'Église catholique, si grande déjà, si bonne dans la petite histoire de chacun de nous, plus grande et plus bienfaisante dans l'histoire des laborieux développements de la société humaine !

Compagne inséparable de l'homme sur la terre, elle souffre, elle lutte avec lui ; elle a assisté, inspiré, guidé l'humanité dans toutes ses transformations les plus douloureuses et les plus glorieuses.

C'est elle qui a fait surgir du milieu même de la corruption païenne des vertus dont la terre ne savait pas même le nom, et des âmes d'une pureté, d'une élévation, d'une noblesse, que le monde encore aujourd'hui devant elles tombe à genoux !

C'est elle qui a dompté et transfiguré les Barbares, et qui, pendant le long et périlleux enfantement des modernes sociétés au moyen-âge, a courageusement combattu le mal, et présidé à tous les progrès.

Et c'est elle aujourd'hui encore, ingrates sociétés modernes, qui vous aiderez, si vous ne rompez pas tristement avec elle, à dégager, au milieu de tous ces éléments confus qui s'agitent en vous, les germes de vie des principes de mort, en maintenant inébranlables les vérités qui seules peuvent vous sauver.

Ah ! Messieurs, on ne sait pas assez ce qu'est l'Eglise catholique ! On vit au milieu d'elle, on en fait partie, et on ne la connaît pas. On ignore, et ce qu'elle fut, et ce qu'elle est dans le monde, et la mission que Dieu lui a donnée, et les forces vives, les privilèges divins déposés en elle, afin qu'elle puisse accomplir éternellement sa tâche sur la terre, maintenir immuables ici-bas la vérité et le bien, comme le dit l'Apôtre : *Ecclesia columna et firmamentum veritatis*.

Certes, je n'ai jamais entendu reprocher à une colonne d'être immobile ; que deviendrait l'édifice, si la colonne bougeait ? Pourquoi donc reprochez-vous à l'Eglise d'être immobile et combien cette immobilité ne vous est-elle pas salutaire ! Où en seriez-vous, s'il y avait des tremblements de la vérité comme il y a des tremblements de terre ? Pendant que vous dispersez, nous unissons. Pendant que vous perdez, nous maintenons. Nous pouvons dire aux doctrines : Nous vous avons connues à Alexandrie ou à Athènes, vous, vos mères, vos filles et vos alliés. L'Eglise peut dire aux nations, dont le Pape réunit les ambassadeurs : France, tu as été formée par mes Evêques, dont tes rues et tes villages portent les noms ! Angleterre, qui donc t'a faite, et pourquoi as-tu été appelée l'île des Saints ? Allemagne, tu es entrée dans la civilisation de l'Occident par mon envoyé saint Boniface ; Russie, où en serais-tu, sans mes Cyrille et mes Méthodius ? Rois, j'ai connu vos ancêtres. Avant les Hapsbourg, les Bourbon, les Romanoff, les Brunswick, les Hollenzollern, les Bonaparte et les Carignan, j'étais antique et j'avais vu mourir les Césars et les Antonius. Demain, je serai toujours la même. Sans argent, sans demeure, sans puissance, dites-vous ? Cela se peut, et j'ai cent fois traversé ces épreuves, toujours prête à adresser aux nations le petit mot de Jésus à Zachée : " Mon ami, demain je demeurerai chez toi." Si je quitte Rome un moment, j'habiterai à Londres, à Paris, ou à New-York. Il n'y a que l'Eglise et le soleil qui puissent affirmer avec certitude que le lendemain, sans faute, on les verra se lever, et c'est ce que fait l'Eglise en osant, au milieu du tumulte de l'heure actuelle, annoncer un Concile.

Spéctacle admirable, que notre siècle voudrait ne pas admirer, mais dont il est contraint de reconnaître la grandeur ! Oui, les regards fatigués se reposent avec une irrésistible émotion sur cette colonne majestueuse, seule debout au milieu des débris du temple passé et du nivellement actuel de toutes les grandeurs humaines. Les indifférents eux-mêmes se sentent troublés, surpris, attirés, à la vue de cette Eglise attestant par un si grand acte sa puissance immortelle ; et après avoir épuisé toutes les doctrines, plus d'un est tenté de dire au Pontife suprême ce que saint Pierre, le

premier Pontife, a dit à Jésus : “ Maître, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! ”

Écoutez ces paroles de la vie, vous qui doutez, vous qui cherchez, vous qui souffrez ! Écoutez-les aussi, vous qui triomphez, vous qui jouissez, vous qui accablez les hommes ! Écoutez les paroles que l'Église catholique fait répéter simplement, à chaque lever du soleil, par les petits enfants :

*Credo*, je crois ! Je crois en un seul Dieu créateur. Voilà, savants, la réponse à vos incertitudes.

*Credo*, je crois ! Je crois en un Sauveur du monde, qui a, par sa naissance consacré la pureté, par ses préceptes confondu l'orgueil, par ses souffrances déshonoré l'injustice, par sa résurrection prouvé sa divinité et notre immortalité : je crois en Jésus-Christ ! Voilà, pauvres gens affligés, pauvres peuples opprimés, la réponse à vos désespoirs.

*Credo*, je crois ! Je crois au Saint-Esprit, à la sainte Église catholique, à la communion des justes, morts et vivants, à la rémission des péchés, au jugement, et à la vie heureuse de tous ceux qui auront combattu le bon combat. Voilà, protestants ou philosophes, si divisés dans vos affirmations, si bornés dans vos espérances, la réponse à vos querelles ! Voilà, potentats oppresseurs, la réponse à vos iniquités ! Et voilà aussi, ô mort impitoyable, la réponse à tes rigueurs !

Aimer, espérer, croire ! Tout est là, et c'est l'Église qui seule garde aux hommes ces trésors dans l'inébranlable majesté et dans l'universelle vérité de ce *Credo*, que le dix-neuvième Concile, à l'aube du vingtième siècle, se prépare à redire avec le deux cent soixante-deuxième successeur du batelier Pierre, premier apôtre de Jésus-Christ.

Mais cessons de parler, mes Frères, cessons de disputer, cessons de craindre, et, fléchissant le genou, prions !

O Dieu ! qui connaît les secrets de votre Providence, et qui sait les merveilles que l'Église peut encore montrer au monde, si les passions et les fautes des hommes ne viennent pas à la traverse !

O Dieu ! si la religion et la société, appuyées l'une sur l'autre, poursuivaient d'un commun accord leur marche bienfaisante, quel grand pas vers l'établissement de votre règne sur la terre, vers le vrai progrès des nations, vers la liberté par la vérité, vers la vraie fraternité des hommes, vers l'extinction des révolutions et des guerres, vers la paix du monde !

Ah ! une ère nouvelle pourrait s'ouvrir, et un nouveau grand siècle apparaître dans l'histoire !

Ouvrons nos âmes à ces espérances, demandons à Dieu les vrais biens, et ne prévoyons les malheurs possibles que pour les prévenir. Qu'on sache du moins que les catholiques ne sont pas les hommes du découragement, ni des sinistres prédictions, ni des défis irritants, mais les hommes de la charité, des nobles espoirs, des pacifiques efforts, en même temps que des luttes généreuses.

Invoquons saint Pierre et saint Paul, invoquons la Vierge Marie, Mère de Jésus, honneur et patronne céleste de la famille des hommes ; et, unis aux âmes de tous les saints, prions l'adorable Trinité qui règne dans les cieux.

Prions, afin que le Concile puisse accomplir son œuvre ! que les peuples chrétiens ne repoussent pas ce suprême effort que l'Église tente pour les secourir ! que la lumière se fasse dans les esprits, et que les cœurs s'apaisent ! que les malentendus s'éclaircissent, que les préventions se dissipent,

que les griefs sans cause disparaissent, qu'une nouvelle efflorescence du christianisme et par conséquent de la civilisation se fasse dans le monde ! que les retours tant désirés et si nécessaires s'accomplissent !

Prions, pour que les Souverains, selon le vœu et la demande formelle que leur en adresse le Saint-Père, abjurant tous vains ombrages, favorisent, par la liberté des Evêques, la future assemblée de l'Eglise, et lui laissent faire en paix son Concile.

Prions, pour que les peuples aussi, comprenant les intentions maternelles de l'Eglise, et fermant l'oreille aux calomnies, attendent avec confiance et acceptent avec docilité la parole de leur Mère.

Prions, pour que ses adversaires déclarés eux-mêmes, fassent trêve à leurs soupçons, à leurs colères, au moins jusqu'à ce qu'elle ait rendu, dans son Concile et sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, des décrets dont la sagesse et la charité les touchent.

Prions, pour que tant d'hommes de bonne foi, savants, hommes politiques, chefs de familles, tant d'hommes de travail, tant d'hommes de cœur, que la lumière de Jésus-Christ n'éclaire pas encore, en reçoivent les bien-faisants rayons.

Prions, pour que les vœux inquiets de tant de mères, de sœurs, d'épouses, de filles, qui maintiennent obscurément la pureté, la sainteté dans les familles, sans pouvoir souvent y faire descendre la foi, soient enfin exaucés.

Prions, pour qu'enfin l'Orient et l'Occident se rapprochent, et pour que nos Frères séparés, las de la division qui dissout, répondent au pressant appel que leur fait la sainte Eglise, et viennent enfin se jeter dans nos bras, ouverts depuis trois siècles.

Prions pour que l'Eglise, dans ses fidèles, dans ses Ministres, soit chaque jour plus pure, plus pieuse, plus savante, plus charitable ; afin que nos défauts, Mes Frères, ne mettent pas obstacle au règne du Dieu que nous sommes chargés de faire aimer.

Enfin prions pour le Saint-Père. Daignez, ô Dieu, le conserver à votre Eglise, et puisse ce grand Pontife qui n'a pas craint, malgré les fatigues de l'âge, d'entreprendre l'œuvre laborieuse d'un Concile, en voir aussi l'heureuse issue ! Puisse-t-il, après tant d'épreuves, si fortement portées, jouir enfin du triomphe de l'Eglise, avant d'aller recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus !

FÉLIX, *Evêque d'Orléans.*

Orléans, 1er novembre, 1868.

## BREF DU SAINT-PERE

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS, RELATIVEMENT A SA LETTRE  
SUR LE FUTUR CONCILE.

PIE IX, PAPE.

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

C'est avec un très-grand plaisir, Vénérable Frère, que Nous vous avons vu saisir l'occasion des Lettres apostoliques, par Nous adressées aux Evêques du rit oriental non en communion avec Nous, ainsi qu'aux autres chrétiens non catholiques, pour donner une édition nouvelle et plus développée de votre Lettre sur le futur Concile œcuménique, sur ce qui doit être son caractère et faire son utilité. Et Nous vous félicitons d'avoir exposé, avec autant de netteté que d'éloquence, la saine doctrine sur les droits et prérogatives du Saint-Siège, et sur son autorité suprême en ces sortes d'assemblées. Vous avez aussi expliqué très-pertinément et d'une façon lumineuse, quelle est Notre sollicitude pour le salut de ceux qui sont dans l'erreur, et démontré avec éclat que les exhortations émanées de Nous ne sont inspirées que par l'esprit de charité et n'ont qu'un but : la gloire de Dieu, les progrès de l'Eglise, les vrais intérêts de ceux à qui Nous Nous adressons. Nous avons donc reçu avec reconnaissance votre écrit, qui, Nous le prévoyons et Nous le souhaitons, fera disparaître les ténèbres que l'ignorance ou la malignité ont répandues dans les esprits, et inclinera tous les cœurs à désirer le très-efficace remède du Concile : ce remède, dans les siècles passés, a dissipé les erreurs et rendu la paix à la société chrétienne troublée ; de même, en faisant disparaître les causes des maux actuels, pourra-t-il conjurer les redoutables calamités qui menacent Notre temps. Et en attendant, recevez comme gage des divines bénédictions et de Notre très-particulière bienveillance, la bénédiction apostolique que Nous vous donnons du fond du cœur, à vous et à votre diocèse.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 25 novembre de l'année 1868, de Notre pontificat le 23e.

PIE IX, PAPE.



## L'ABBÉ LISZT.

Le bruit a couru que le grand pianiste était mort. Cette nouvelle nous a rappelé un article de M. Alexis Renoux, que nous avons lu en 1866. Nous aurions pu l'utiliser pour une biographie, mais nous préférons le donner tel qu'il est quoiqu'il n'ait plus le mérite de l'actualité ; il est difficile de dire et de peindre avec autant de charmes et de vérité.

“ L'année dernière, (1865) vers le commencement d'avril, les journaux de Paris annonçaient à la religion et au monde artistique une nouvelle qu'aussitôt s'empressaient de reproduire leurs confrères de province. Feuilles politiques ou religieuses, toutes avaient hâte de servir à leurs abonnés ce met choisi de la chronique. Et c'était avec des commentaires bienveillants et flatteurs pour le personnage qui en était l'objet que l'annonce se répandit à l'instant dans tous les coins de France et du monde catholique. Elle y excita, j'en ai vu de nombreuses preuves, un sentiment général de joie et d'admiration.

De quoi s'agissait-il donc ? Quel important télégramme arrivait de Rome, avec des parfums qui firent tressaillir et le sanctuaire et l'art ? Je ne crains pas de le dire : c'était un grand événement. Liszt, le plus habile et le plus original des pianistes, depuis l'apparition du piano ; Liszt, cet artiste devenu légendaire à force d'habiter les cimes nuageuses d'un talent unique en son genre ; ce voyageur, qui dès son bas âge marchait continuellement de succès en succès, de triomphes en triomphes dans une atmosphère d'enthousiasmes indescriptible.

Liszt, les délices des rois, le bien-aimé des cours, le favori d'un public qui l'idolâtre, l'auteur enfin d'une œuvre grandiose et prodigieusement variée, Liszt venait de dire adieu au monde, pour franchir le premier degré du sanctuaire.

Le 25 avril, dans la chapelle du Vatican, il avait reçu la tonsure cléricale des mains de Mgr. le prince Hohenlohe, son ami.

Il venait de se donner à l'Église, avec ses grâces, son avenir et son génie. Aux pieds de cette Mère, il déposait sa grande couronne artistique, rayonnante de tant de perles et de rubis. Et l'Église fière de cet enfant, de ce clerc si brillant de gloire, l'admettait heureuse dans son sein. Le Christ qui, par la main du pontife, le fit sien, d'une manière plus intime, put seul apprécier l'hommage du sacrifice et du noble cœur qu'il recevait en ce jour.

Cette grave démarche pleine de spontanéité, au moment où M. Liszt était, pour ainsi dire, à l'apogée de l'art musical, cette démarche, dis-je, fut l'œuvre d'un sérieux examen et de fortes convictions. La vocation divine l'y amena et l'abnégation chrétienne en fut le seul mobile. Cette vérité n'a jamais été mise en doute. Aussi ce motif de pur dévouement relève-t-il le

mérite de l'importante conquête du filet de Pierre. Qu'il nous soit permis un instant d'en examiner la valeur, à la seule lumière des faits et des œuvres : *A fructibus cognosce'tis.*

Cette rapide esquisse biographique sera nécessairement très-imparfaite, vu le cadre étroit dans lequel doit s'enserrer notre travail.

Franz ou François Listz naquit le 22 octobre 1811, à Ræding, village hongrois, bâti non loin de la célèbre cité de Pesth. Son père, excellent musicien et habile instrumentiste, était administrateur des biens du prince Esterhazy. Dès l'âge de six ans, le jeune Listz montra pour la musique les plus heureuses dispositions. Comme le petit Wolfgang Mozart, on l'aurait dit façonné par la nature elle-même, pour devenir une merveille artistique. Son premier essai fut un coup de maître. Un jour qu'il avait attentivement écouté son père, exécutant sur le piano le concerto de *Ries* en *ut* dièze mineur, le soir même, il put, d'une voix angélique, en redire le thème et les principales mélodies.

A peine entré dans sa neuvième année, il exécutait publiquement à Édimbourg ce même concerto, augmenté d'une fantaisie improvisée. Ce début, chaleureusement applaudi, excita le plus vif étonnement. Le prince Esterhazy, qui assistait à la séance, lui prodigua ses caresses et son or. Dans un autre voyage avec ses parents, il trouva dans les comtes Amaden et Zopary deux bienveillants protecteurs qui lui assurèrent pendant six ans une pension de six cents florins, pour l'aider à compléter son éducation.— Confié aux soins de Czerny, l'enfant artiste-né, put se jouer immédiatement avec les difficultés que présentent les grands maîtres. Il jouait, à première vue, les morceaux les plus ardues de Beethoven et de Hummel. Aussi sa réputation précoce, franchissant le seuil de l'école, voltigea bientôt dans tous les quartiers de Vienne, où habitait Czerny. Chacun voulait voir et entendre le merveilleux virtuose. Dès lors les prédictions les plus glorieuses se débitaient sur cette charmante tête.

On se demandait avec étonnement : Mais que sera donc cet enfant ?— Et d'une voix commune on répondait : il sera grand, très-grand et la gloire du pays.—Il ne fallait pas être bien prophète pour deviner la place unique qu'allait conquérir ce talent prédestiné. A douze ans, se réalisèrent les belles espérances qui avaient rayonné autour de lui. Paris l'entendit en 1823 et couvrit d'applaudissements cette exécution brillante, cet aplomb magistral qu'on admirait déjà. " Le petit Liszt " devint le charme et l'amour des Parisiens. Il les impressionna tellement que ce surnom lui est demeuré fort longtemps après. Londres nous le disputa vers cette époque ; et la cour du roi George eut autant de sympathie et d'éloges à lui prodiguer que celle de France. Deux ans plus tard, après avoir écrit des sonates, des fantaisies, etc., il donna à l'Académie Royale de musique, un opéra de *Don Sanche* qui fut écouté avec une bienveillance marquée.

Dans l'intervalle des triomphes qu'excitait son passage à travers les villes

de France et de l'étranger, il s'adonna particulièrement à de solides études du mécanisme de l'art. Jusqu'alors, malgré les douze fugues, et les exercices quotidiens auxquels le condamnait la sage sévérité de son père, il avait négligé ce genre d'études. Une grave maladie vint suspendre ces travaux, et l'obliger agréablement à la solitude et au silence. Mais lorsqu'il reparut, l'admiration redoubla ; on était émerveillé de la vélocité de ses doigts, de sa facilité d'exécution et des grâces qu'il semait, comme autant de fleurs de mélodie. Et le doux "petit Listz" comme une humble violette, paraissait insensible aux bourdonnements de la renommée. Il sut rester modeste, au milieu de cette renommée inouïe.

De cette époque, jusqu'en 1844, ses années ne furent qu'une suite non interrompue de voyages et d'ovations. Chaque pays semblait rivaliser à qui lui prodiguerait les honneurs les plus magnifiques. Jamais personne n'a été aussi universellement applaudi, parce qu'aucun artiste, peut-être, n'a possédé cette puissance que nous pourrions nommer la pleine possession de l'art.

Les événements de 1848 le laissèrent à Weimar, avec la charge de maître de la chapelle ducale. Il s'occupa courageusement et avec une infatigable persévérance, de réhabiliter la musique de Wagner dont il fit le succès.— Sans lui, c'en était fait du *Lohengrin* et du *Tannhauser*. Ils étaient tombés sans ressources.

L'œuvre de Listz renferme un nombre considérable de pièces de tous genres et de premier mérite. C'est une gerbe musicale qu'on peut déposer à côté de celles des maîtres, sous bien des rapports. Les *Études*, les *Compositions originales*, les *Harmonies poétiques et religieuses*, etc. etc., ont été jouées avec un immense succès ; et les artistes aiment encore à les méditer.

L'Oratio de sainte Élisabeth que M. l'abbé Listz vient de faire exécuter à Pesth a eu un retentissement européen. Il était attendu avec impatience dans cette ville qui professe un véritable culte pour son enfant. La beauté de la partition a répondu aux espérances qui la faisaient désirer si vivement.

Sa majesté apostolique, devant être prochainement couronnée roi de Hongrie, a prié l'illustre abbé de vouloir bien composer une messe pour la cérémonie du couronnement. C'est donc ce travail qui occupe en ce moment ses loisirs et non point celle qui a été chantée à Saint-Eustache.

L'Abbé Listz ne s'est pas seulement rendu célèbre comme musicien de premier rang ; la critique de l'art et la littérature lui doivent encore des travaux très-estimés en allemand et en français.

Son étude sur la vie, le talent et les œuvres de *Fréd. Chopin* est écrite avec une haute intelligence de l'art, et surtout une justice, un cœur qu'on ne se lasse point d'admirer. Il avait à parler d'un beau talent aussi, d'un émule célèbre ; mais il l'a fait en frère et en ami plutôt qu'en rival. Il a pleinement réussi dans son but de mettre en relief cette autre glorieuse

personnalité artistique. On ne dirait pas que cet ouvrage soit écrit par un homme ; car on a le rare plaisir de n'y trouver aucun de ces sentiments étroits, de ces appréciations mesquines, si ordinaires chez des personnes du même art.

Jusqu'à présent nous avons contemplé le génie de l'artiste. Nous avons été ébloui des rayons qu'il projette et dont la postérité sera frappée comme nous. Mais que de choses n'aurions-nous pas à dire de l'homme et du chrétien ? Que de précieux détails n'offrirait pas l'étude des manifestations de cette riche nature, de ce cœur si généreux et bienfaisant, de cette âme infiniment sensible, et portée comme d'instinct, vers la contemplation religieuse ? Malheureusement il faut savoir se borner. .

Empressé de rendre un hommage un peu tardif à l'hôte auguste de la capitale, nous citons seulement ce que la Providence daigne nous mettre sous la plume.

On sait que, vers 1845, M. Listz se rendit à Bonn, au retour d'un voyage en Espagne, et voulut, quoique accablé de fatigue, assister à l'inauguration de la statue de Beethoven. Ce monument s'était élevé par souscription : quelques princes avaient largement concouru à son érection. Dans un de ces mouvements ordinaires à son très-noble cœur, il offrit à lui seul une somme plus forte que celle de tous les princes réunis.

En outre, il se multipliait pour organiser une solennité musicale digne du grand homme qui allait être fêté. Et pour prix de tant de sacrifices, il n'eut qu'ingratitude et chagrins. O grands hommes, pourquoi donc l'envie s'attache-t-elle impitoyablement à vos pas ?

Cette même générosité, qui est comme le fond de sa nature, lui faisait offrir dernièrement au Saint-Père une somme de 20,000 francs pour le denier de Saint-Pierre. Une bonne partie des recettes de Pesth a été également consacrée au soulagement de la misère. Qui ne connaît le cadeau royal de 60,000 francs qu'il vient de faire à la caisse des Ecoles, à l'occasion du concert de Saint-Eustache qui a donné cette somme ?

*Beati misericordes.* Oh ! quelle est belle cette douce maladie du cœur qui nous fait compâtrir aux pauvres et à ceux qui souffrent !

J'ai toujours cru que les grandes âmes, par cela même qu'elles sont plus parfaites, s'unissent plus facilement à la Divinité. De là, peut-être, un attrait si véhément les attire-t-elle vers Dieu. Aussi tous les grands hommes ont-ils été très-religieux. Un certain nombre de fois, ces tendances vers le ciel se sont manifestées d'une manière plus sensible chez l'illustre artiste. Il était élève chez Reicha lorsque des goûts prononcés de dévotion pénétrèrent dans son âme. Les sentiments allaient si bien que son père, craignant de le voir négliger l'art pour la piété, se mit à les combattre par de lointains voyages.

Pendant la longue maladie de sa jeunesse, les mêmes symptômes se produisirent avec une certaine intensité. Il devint austère alors et se plaisait

à fréquenter les églises pour s'y livrer aux effusions de sa tendresse pour Dieu.

Rome, la ville sainte, a toujours été son asile de prédilection. Il y a fait de fréquents voyages et des séjours prolongés. C'est là qu'encore dernièrement il s'occupait, dans la paisible retraite de Montemario, de ses études et de ses compositions. C'est là que le Saint Père, qui l'honore d'une bienveillance particulière, a daigné venir en personne le visiter : faveur unique qu'il n'accorde qu'aux *Souverains*. L'étiquette le veut ainsi. Le grand Pie IX n'a pas cru déroger à l'esprit des prescriptions du cérémonial en venant ainsi rendre hommage à la royauté de l'art, saluer le prince des artistes.

La mort de l'excellente mère de notre illustre abbé, l'a rappelé en France. Cet événement douloureux nous a de nouveau procuré l'honneur de le posséder quelque temps. Son arrivée dans la capitale a été saluée de tout le monde religieux et artistique, qui va maintenant regretter son prochain départ pour Rome. Il est vrai que ces regrets sont un peu atténués par le don qu'il nous laisse de la splendide messe de Saint-Eustache. Cette œuvre, qui a été généralement appréciée et cordialement applaudie, semble relier le virtuose brillant du passé au grave compositeur du présent. C'est comme le trait d'union entre les deux hommes. Cette création laisse entrevoir pour lui une mine de nouveaux succès et d'autres destinées pour la musique sacrée. Nous sommes de ceux qui voient dans la vocation de l'éminentabbé Listz, outre un sublime exemple pour la catholicité, un dessein providentiel sur cette branche de l'art religieux. Depuis les Palestrina, nous n'avons sur cette partie rien de remarquablement neuf ; on dirait que ce grand homme a emporté dans son tombeau le secret du progrès musical liturgique. Cette heureuse résurrection ne serait-elle pas réservée au génie de Listz, au prophète de la *musique de l'avenir* ? Quoi qu'il en soit, nous nous plaisons à constater le légitime succès qu'a obtenu son essai de Saint-Eustache. Ce premier pas a été franchi avec courage et bonheur ; espérons que l'illustre abbé laissera s'élaner son gigantesque talent pour fournir une nouvelle et utile carrière.

Le caractère principal de sa musique est la grandeur, l'immensité. Aigle audacieux et sublime, il lui faut pour planer à son aise la vaste étendue des cieux. Aucune borne ne peuvent contenir son essor vers la perfection qu'il entrevoit, qu'il saisit pour ainsi dire, et vers laquelle il tend de toutes ses forces. Cette intuition du beau idéal, ces aspirations, expliquent les tentatives qu'il a souvent faites pour opérer une révolution dans l'art que différentes causes peuvent rendre routinier. Nous ne citerons que la mode qui subjugué les compositeurs, l'engouement du public et la docilité de l'oreille à l'accoutumance ; d'où vient sa rébellion prompte contre la nouveauté.

Voilà pourquoi Listz a éprouvé quelques difficultés dans ses tentatives.

Mais l'histoire du génie à travers les âges est là pour dire qu'il ne faut pas juger précipitamment les chefs-d'œuvre que l'on ne peut encore comprendre. En nous montrant les torts humiliants des contemporains d'*Atthalie*, de *Don Juan*, etc., elle nous invite à incliner nos fronts devant ces hommes que Dieu a touchés de son doigt divin. Malheur à l'Osa qui s'avise de porter une main téméraire et critique sur l'arche du feu sacré !

L'abbé Liszt est docteur en philosophie et en art, commandeur de la Légion d'honneur, un des soixante chevaliers de l'ordre du Mérite de Prusse, chevalier de Léopold, et d'un grand nombre d'autres ordres. Au milieu des distinctions dont les hommes, la nature et le ciel se sont plu à le marquer, il est sans faste et sans hauteur, mais d'une amabilité charmante, d'une exquise bienveillance. Il laisse sous le gaze d'une modestie simple et naturelle tous ses dons et ses titres éblouissants. Cette vertu n'exclut pas toutefois un air de noblesse et de douce majesté qui relève singulièrement sa personne.

Jamais je n'ai vu plus belle tête d'artiste. Il a les traits fins et énergiques à la fois du Dante et de Pétrarque.

Son front idéal semble appeler une couronne de lauriers.

Ses yeux brillent du feu même du génie ; mais ce feu est tempéré par la douceur et la tendresse d'une âme éminemment bonne et généreuse. L'artiste et l'homme aimable sont hautement affirmés sur cette figure ; mais la mansuétude et la piété du Christ qui transpirent sur son visage et se répandent dans ses manières, comme la liqueur d'Aaron, nous font ainsi vénérer et chérir le chrétien.

Je n'oublierai jamais l'urbanité gracieuse avec laquelle j'ai eu l'honneur d'être reçu par l'éminent artiste ; je ne pourrais oublier surtout, entre les choses aimables et spirituelles de sa conversation charmante, ces paroles qui se sont gravées dans mon âme et que je garde au lecteur pour le bouquet final. Elles peignent le nouvel ecclésiastique.

“ Tout mon désir, nous disait-il d'un ton animé, c'est de travailler pour l'Eglise ; on ne peut croire quel est mon dévouement pour elle ; combien je l'aime et veux la servir ! ”

ALEXIS RENOUX.

---

## LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE.

### XVI. (*Suite.*)

OU L'ON REVOIT LA JEUNE FILLE QUE HENRI DE BRABANT A SAUVÉE  
DANS NOTRE PREMIER CHAPITRE.

Retournons au château de Rotenberg.

C'était le troisième soir après les incidents que nous avons racontés dans les pages précédentes. Une lampe brûlait tristement sur la table, dans la chambre des Etats.

C'était l'appartement, on se le rappelle, où Henri de Brabant avait passé la nuit quand il s'était arrêté dans ce château, en se rendant à Prague ; et il appartenait à cette aile de la maison qui était restée fermée durant tant d'années, et où, disait-on, l'on entendait et voyait des choses étranges et inexplicables.

Les faibles rayons de la lampe tombaient sur le visage pâle et baigné de larmes d'une jeune fille merveilleusement belle, qui était assise près de la table, et qui se tenait la tête languissamment appuyée sur son bras.

Elle avait environ vingt-trois ans, et quoique ses vêtements fussent des plus simples, une grâce toute naturelle caractérisait sa personne. Sa figure était ovale, et ses traits avaient une perfection rare. Son front était haut et large, et exprimait l'intelligence et la décision. Sa bouche petite et ses lèvres de corail avaient une douceur infinie ; son nez était parfaitement droit, et son menton admirablement arrondi. C'était un de ces profils que Rembrandt aurait aimé à dessiner, surtout dans l'attitude où nous la voyons en ce moment.

Ses yeux n'étaient pas très-grands ; mais dans leur teinte bleue, on lisait une sensibilité ineffable, et ils étaient ombragés par de longs cils bruns.

L'aspect de la chambre était absolument tel que nous l'avons décrit dans un de nos premiers chapitres. Les draperies qu'on avait changées et les draps blancs du lit contrastaient singulièrement avec la tapisserie en lambeaux qui couvrait les murailles.

Il était dix heures du soir ; la lune brillait dans le ciel, et poursuivait sa course à travers l'espace.

La jeune fille se leva de son siège, et s'approcha de la fenêtre ; elle l'ouvrit, et regarda dehors. Le fossé brillait comme une rivière argentée, et tout était calme et fraîcheur à l'extérieur, comme la nuit où Henri de Brabant avait couché dans cette chambre des Etats. Mais à l'intérieur,

tout était sombre, et l'on ne respirait que l'odeur des meubles pourris et des boiseries vermoulues.

La jeune fille était retenue par force dans l'aile droite du château de Rotenberg, et elle n'ignorait pas les bruits qui couraient sur cette partie de la vieille forteresse féodale. Mais, en pieuse et bonne chrétienne, elle avait confiance en Dieu qui ne pouvait permettre que des esprits vinsent effrayer une pauvre orpheline, qui ne l'avait jamais offensé ni en pensées, ni en paroles, ni en action. Non : ce n'était pas les morts qu'elle redoutait,—mais les vivants ; et si elle mesurait du regard la largeur du fossé qui s'étendait sous la fenêtre, c'était avec l'idée qu'il lui serait peut-être possible d'échapper par la fuite à celui qui l'avait ravie à ses amis et enfermée dans cette chambre solitaire.

Mais en voyant que le mur au-dessus de la fenêtre tombait droit dans l'eau, et qu'en se laissant glisser au moyen des draps du lit, elle ne rencontrerait pas le moindre escarpement sur lequel elle pût poser le pied, elle fut prête à céder au désespoir ; et elle allait se retirer, lorsqu'elle aperçut quelque chose de blanc, s'agitant au milieu des arbres qui s'étendaient de la forêt vers l'extrémité de l'aile droite du château.

Alors, en dépit de son courage et de sa forte intelligence, elle ne put résister au frisson de terreur qui courut par tout son corps, ni à l'effroi qui s'enroula, comme un serpent glacé, autour de son cœur.

Muette et immobile, les jambes tremblantes, elle ne put ni s'éloigner, ni même détourner la tête. Ses regards demeurèrent rivés sur cet objet qui avançait parmi les arbres, comme un spectre, à pas mesurés, et enveloppé dans son linceul.

Un cri monta jusqu'aux lèvres de la jeune fille,—mais il y fut glacé par la terreur avant que la langue eût pu le proférer. Dieu du ciel ! ce que l'on disait au sujet des revenants du château de Rotenberg était-il donc vrai ? Telles furent les pensées qui se pressèrent dans son esprit, tandis que ses regards suivaient le spectre qui avançait à travers les arbres,—*sans jamais s'arrêter, ni tourner la tête, ni accélérer le pas,—jusqu'au moment où il s'évanouit soudainement comme si la terre s'était entr'ouverte sous lui, ou qu'il se fût fondu dans l'air !*

Tout à coup le charme se dissipa, ses membres s'agitèrent, et, poussant un faible cri, elle chancela vers un siège sur lequel elle tomba.

Mais presque au même instant, elle entendit le bruit d'une clef qu'on tournait dans la serrure. Aussitôt, elle chassa ses préoccupations, passa la main sur son front comme pour rappeler toute sa présence d'esprit et toute sa résolution, afin de résister à l'assaut qu'elle prévoyait. Bientôt des pas retentirent dans la chambre qui séparait celle où elle était de l'antichambre communiquant avec les corridors. La jeune fille se mordit les lèvres, pour étouffer les sentiments d'indignation et d'angoisse qui l'oppressaient. La porte s'ouvrit, et le jeune Rodolphe de Rotenberg entra dans l'appartement.



—Vous pouvez vous retirer, dit-il d'un ton impérieux au vieil Hubert, qui, l'ayant accompagné, s'arrêtait hésitant sur le seuil.

Le vicillard s'éloigna lentement, mais non sans avoir jeté auparavant un regard de compassion sur la jeune fille, qui s'aperçut de ce témoignage d'intérêt.

Hubert referma la porte, et la jeune fille se trouva seule dans la chambre des Etats avec Rodolphe.

Ce dernier s'avança vers elle avec un air de confiance hautaine, et fixa sur elle un regard perçant, comme pour lire dans ses yeux l'état des sentiments qu'il lui inspirait. Mais dans la réserve pleine de dignité avec laquelle elle se leva de sa chaise, il reconnut qu'elle persévérât dans la détermination qu'elle lui avait déjà montré de ne traiter ses ouvertures qu'avec le plus grand mépris.

—Trois jours se sont écoulés, Blanche, dit-il, en donnant à sa voix la plus grande douceur possible, depuis que vous êtes au château de Rotenberg.

—Malgré ma volonté, monseigneur, répliqua la jeune fille en l'interrompant, et d'un accent ému ; vous m'avez arrachée de ma demeure, et vos serviteurs m'ont violemment emportée.

—N'avez donc pas de ces grosses paroles, indignes de passer par vos lèvres roses ! exclama Rodolphe en étendant les bras vers elle. Vous savez que je vous aime, que je . . .

—Ne me touchez pas, monseigneur ! s'écria-t-elle, en reculant vivement. Ne me touchez pas, je vous le défends ! répéta-t-elle d'une voix si pleine de dignité que Rodolphe demeura un moment déconcerté.

—Ah ça, combien temps cette folie va-t-elle continuer ? reprit-il en recouvrant son audace. Ecoutez-moi, Blanche, écoutez-moi patiemment, ajouta-t-il plus doucement, et sachez quelles sont mes intentions et ce que vous avez à attendre.

—Je n'aurais jamais imaginé que, si jeune, vous soyez déjà plongé si avant dans l'iniquité, dit la jeune fille d'un ton de calme reproche.

—Il n'y a pas d'extrémités auxquelles je ne sois prêt à me porter, si vous ne vous montrez pas raisonnable ! s'écria Rodolphe. Mais écoutez-moi patiemment, et vous jugerez ensuite s'il est sage et prudent à vous de repousser mes supplications avec mépris, et mes propositions avec des regards de haine. Croyez-moi, ne détournez pas ainsi la tête avec dédain. Une année s'est écoulée depuis qu'en chassant dans la forêt du baron de Rotenberg, je m'arrêtai dans la chaumière que vous habitez. Je vous vis, et vous voir, c'était vous aimer. Tous les jours, ensuite, j'errai dans le voisinage dans l'espoir de vous rencontrer. Mais vous . . .

—Monseigneur, cette histoire peut se dire en deux mots, interrompit Blanche. Tout en reconnaissant l'honneur que vous me faisiez, je vous déclarai avec franchise et fermeté qu'entre votre rang et l'humilité de ma condition, il y avait un abîme infranchissable.

—Plus que cela, vous m'avez poussé au désespoir, cria Rodolphe avec impétuosité. Vous m'avez dit que vous n'auriez jamais pour moi d'autre sentiment que de l'indifférence.

—Oui, je vous ai parlé avec sincérité, parce que vous me l'aviez demandé. Mais au lieu de vous montrer chevaleresque et généreux, vous m'avez poursuivie d'attentions que je ne pouvais accepter ; et quand je vous suppliai de ne pas me mettre dans la nécessité de réclamer la protection de mes parents adoptifs, quand je vous conjurai de renoncer à vos persécutions, vous me menaçâtes, monseigneur.

—C'est vrai, Blanche, interrompit Rodolphe, car je vous aimais alors, et je vous aime encore. Je vous offris ma main ; oui, moi, le fils et l'héritier de l'un des plus fiers seigneurs de Bohême, je m'abaissai jusqu'à vouloir épouser une paysanne ! et vous m'avez dédaigné.

—Non, monseigneur, je ne vous ai pas dédaigné, dit Blanche avec douceur : je vous refusai l'honneur que vous daigniez me faire. Comme ami, j'aurais pu vous estimer.

—Mais vous ne m'aimiez pas assez pour unir votre destinée à la mienne ! cria Rodolphe en proie à une véritable exaltation. Ne me blâmez donc pas si j'ai employé envers vous la violence. Il y a quinze jours, ce fou d'Autrichien vous avait arrachée de mes mains, mais j'ai été plus heureux dans une seconde tentative, et vous êtes enfin à ma merci.

—A votre merci, monseigneur ! exclama la jeune fille, à qui cette conviction fit perdre soudainement tout son courage. Oui, oh ! oui, en effet, je suis à votre merci, s'écria-t-elle d'un ton suppliant ; mais vous cesserez d'être méchant et cruel envers moi. Vous dites que vous m'aimez ; alors, pourquoi me persécutez-vous ? Depuis trois jours je suis au supplice, à l'idée des angoisses que mon absence doit causer à mes parents d'adoption. Oui, monseigneur, vous avez raison, je suis à votre merci ! Tout me le montre, en effet, continua-t-elle en promenant ses regards autour de la chambre ; et rien n'est venu encore me prouver que vous possédez un cœur généreux. Autrement, m'eussiez-vous enfermée dans un appartement depuis si longtemps inhabité, et sur lequel on raconte de si terribles choses. Ah ! monseigneur, était-ce de votre part un moyen de m'effrayer et de me faire céder à votre volonté ? demanda-t-elle en recouvrant une partie de son courage. Dans ce cas, écoutez-moi, seigneur Rodolphe, écoutez-moi, cria-t-elle en se redressant avec une fière énergie, je prends le Ciel à témoin que jamais ni par menaces, ni par intimidation . . .

—Arrêtez ! s'écria Rodolphe, dans un paroxysme soudain de rage ; arrêtez, fille hautaine, et ne vous parjurez pas, car, aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous, je saurai bien abaisser ton orgueil. Je . . .

—Monseigneur, voilà des paroles que je ne saurais entendre, dit Blanche avec une dignité calme et ferme. Ce n'est ni brave ni généreux de votre part, c'est le fait d'un lâche de faire ainsi violence à une femme en la forçant à écouter un langage . . .

—Croyez-vous donc que je vous ai fait transporter ici pour mesurer mes paroles ? fit Rodolphe emporté de nouveau par la colère. Sachez ce que j'ai résolu. Demain soir, à neuf heures, l'autel sera préparé dans la chapelle du château ; des cierges en quantité éclaireront l'édifice sacré, l'atmosphère sera imprégnée des parfums de l'encens, et sur les marches sera le prêtre qui bénira notre union. Mais si tu refusais . . .

Par un mouvement soudain, il lui saisit le bras et le serra avec une force convulsive ; puis il s'enfuit précipitamment de la chambre.

Blanche, pâle, tremblant à la fois de chagrin et de terreur, chancela et tomba sur un fauteuil, et un long gémissement s'échappa de son sein.

Mais au même instant répondit à ce gémissement un soupir si profond, si plein d'ineffable angoisse, qu'on eût dit l'appel suprême d'une âme mourante.

La jeune fille trouva dans sa terreur même un courage qui, à vrai dire, avait sa source dans son désespoir. Elle bondit de son siège, et se précipita vers l'endroit de l'appartement d'où paraissait venir le gémissement. Elle souleva la tapisserie, et jeta derrière un regard effrayé, dans l'idée qu'elle allait peut-être voir un spectre : mais elle n'aperçut rien que la vieille boiserie humide et délabrée ; et se persuadant que ce qu'elle avait entendu n'était qu'un effet de l'erreur de ses sens, ou un de ces mille bruits particuliers aux vieilles maisons, elle retourna s'asseoir.

## XVII.

## BLANCHE DEVANT LA STATUE.

Notre jeune héroïne tomba dans une rêverie extrêmement pénible. C'est qu'aussi sa situation était bien triste, et elle savait que le fils du baron de Rotenberg était homme à exécuter les menaces qu'il avait faites en la quittant.

Mais pourquoi, demandera-t-on, refusait-elle un rang que toute autre jeune fille de sa condition eût été fière et heureuse d'accepter ? Rodolphe, en effet, n'était pas seulement l'héritier d'une vaste fortune et d'immenses domaines : il était, en outre, beau et jeune, et Blanche eût dû regarder comme un triomphe d'avoir gagné un cœur que les plus riches barons recherchaient pour leurs filles.

Mais elle avait d'autres principes, sans parler de l'antipathie que lui causait l'idée seule d'une telle alliance. Et d'ailleurs, d'une intelligence cultivée et d'un esprit naturellement fort, elle avait basé ses espérances de bonheur sur un terrain plus solide que celui qui n'offre que des dehors brillants. Le digne prêtre qui avait fait son éducation lui avait enseigné que le mariage, chose toujours sérieuse, est un véritable péril quand avec sa main l'on ne donne pas son cœur. Et puis, pour tout dire, Rodolphe ne personnifiait pas l'idéal qu'elle avait rêvé. Celui qu'elle aimerait devrait

être brave, car l'on était à l'époque où florissait la chevalerie, de quelques années plus âgé qu'elle, et unissant l'intelligence à la vaillance.

Mais, outre ces raisons, il y en avait une autre qui l'éloignait du fils du baron de Rotenberg, et qui le lui rendait presque odieux. La cause de cette aversion, le lecteur va le connaître.

Après avoir vainement cherché derrière la tapisserie, Blanche, avons-nous dit, avait regagné son siège, et était retombée dans ses réflexions. Machinalement elle passa la main sous le corsage de sa robe, et en retira une toute petite bourse de velours pas plus grande qu'une pièce de deux francs, et qui était suspendue à son cou par une chaîne en cheveux noirs. Sur cette bourse étaient brodés des emblèmes religieux et des symboles, au milieu desquels était le nom de Blanche.

Après avoir contemplé la bourse pendant quelques minutes avec une pieuse attention, la jeune fille en tira un petit morceau de parchemin sur lequel était tracées d'une main ferme les lignes suivantes :

“ Juillet, 1834. Blanche, défie-toi de Rodolphe de Rotenberg ! Ton étoile brille au ciel d'un pur éclat, et ton ange gardien conserve pour toi ses plus doux sourires ; mais si la voix de l'héritier de Rotenberg charma jamais tes oreilles, et si tes regards répondaient aux siens, alors ton étoile se rougirait de sang, et il n'y aurait plus pour toi qu'angoisse et désespoir. O Blanche, aie confiance dans l'ami invisible et inconnu qui te donne ainsi un conseil salutaire, et t'avertit tandis qu'il en est temps ; car mieux vaudrait pour toi, mieux vaudrait mille fois mourir dans la fleur de ta jeunesse, que d'écouter Rodolphe de Rotenberg. La malédiction de Dieu tomberait sur toi, Blanche, si tu l'accompagnais à l'autel.

“ Jeune fille, ne montre à personne ce papier. Détruis-le si tu veux ; mais n'oublie jamais l'avertissement qu'il contient. Le meurtrier condamné à périr serait moins à plaindre que toi, si tu négligeais le conseil solennel qui t'est envoyé par quelqu'un qui veille secrètement sur toi.”

Blanche lut ces lignes lentement et attentivement, quoiqu'elle les eût déjà parcourues cent fois, et qu'elle se les rappelât aussi fidèlement que si elles avaient été gravées dans son cerveau en lettres de feu.

Les menaces de Rodolphe étaient terribles, mais Blanche était résolue à mourir plutôt que de consentir à une union qui devait être suivie de si effroyables malheurs, si elle en croyait son conseiller inconnu.

Elle venait de replacer le parchemin dans la bourse et de remettre le tout sous son corsage, lorsqu'elle entendit un bruit à la porte de l'appartement. Elle se leva et prêta l'oreille, car la pensée que Rodolphe pouvait revenir la glaça de terreur.

Mais on continuait de frapper à la porte extérieure. Elle se rassura dès lors, en se disant que Rodolphe qui avait la clef ne prendrait pas la peine de demander, pour entrer, une permission qu'elle n'était pas à même de refuser.

Mais pourquoi frappait-on ainsi ? car, après un court intervalle, on avait recommencé avec une sorte d'impatience.

Un rayon d'espérance brilla à l'esprit de notre héroïne. Si quelque main généreuse travaillait à la sauver ! Si quelque ami inconnu s'intéressait à son sort ! Elle adressa à Dieu une muette prière, et résolut d'éclaircir ses doutes.

Elle prit la lampe, traversa la chambre du milieu, et passa dans l'anti-chambre ; elle s'approcha de la porte communiquant avec le corridor, s'arrêta et écouta. A ce moment, l'on recommença à frapper en dehors, et elle se hâta de faire comprendre qu'elle était là.

Alors, tout devint silencieux pendant quelques moments ; puis, tout à coup, un bout de papier tomba aux pieds de la jeune fille. Elle se baissa, aperçut un morceau de parchemin qu'on avait passé sous la porte, et qu'elle s'empressa de relever. Il y avait quelque chose d'écrit dessus, et Blanche, pleine à la fois d'espoir et d'anxiété, parcourut rapidement les lignes suivantes qui avaient été tracées par une main tremblante soit par l'âge, soit par l'appréhension :

“ Mademoiselle, il faut fuir ! Derrière le lit il y a une porte qui s'ouvre au moyen d'un ressort secret, dont la tête ressemble à celle d'un clou. Cette porte sera pour vous le chemin du salut, car par là vous échapperez au péril qui vous menace. Celui qui trace ces lignes n'a pas un moment pour ajouter un mot de plus d'explication.”

Ranimée par l'espérance, et le cœur plein de reconnaissance pour l'ami que la Providence avait ainsi envoyé à son secours, Blanche frappa doucement contre l'énorme porte, pour faire comprendre qu'elle avait trouvé et lu le papier.

Mais on ne répondit pas, et elle en conclut que l'on s'était hâté de se retirer de crainte d'être surpris.

Toutefois, elle se persuada que l'auteur du billet n'était autre que le vieil intendant Hubert : car elle se rappela le regard si plein de compassion qu'il avait jeté sur elle, ce soir même, lorsqu'il avait accompagné Rodolphe.

Ce fut donc le cœur comparativement à l'aise, et d'un pied léger, qu'elle regagna la sombre chambre à coucher.

Elle posa la lampe sur la table, et se mit en devoir d'inspecter la position du bois de lit par rapport à la muraille. L'attirer était au-dessus de ses forces ; il était trop énorme et trop lourd pour qu'elle y songeât ; mais il se trouva qu'il y avait juste assez d'espace pour lui permettre de passer derrière la tête. Elle promena la main lentement et soigneusement sur la surface de la boiserie, car il faisait trop sombre pour qu'elle pût se servir de ses yeux, et elle rencontra enfin le ressort secret. Elle pressa dessus, et un panneau s'ouvrit de son côté. Elle avança son bras dans l'ouverture, pour s'assurer que ce n'était pas un simple cabinet ; mais elle ren-

contra une porte intérieure. Pendant quelques minutes, elle fut découragée, s'imaginant que le chemin lui était barré, quand elle se convainquit que c'était bien une porte pratiquée dans la maçonnerie, l'espoir lui revint, et elle s'arma d'une nouvelle énergie.

Se reprochant d'avoir douté même un instant de la réalité des instructions contenues dans la note, Blanche alla prendre la lampe sur la table, et n'eut pas de peine à découvrir le secret de cette seconde porte. Elle aperçut alors devant elle un escalier qui semblait conduire dans les entrailles de la terre : elle s'y engagea sans hésiter, en ayant soin de protéger sa lampe avec sa main.

Au bas de l'escalier, elle trouva une porte, qu'elle ouvrit sans trop de difficulté ; et elle continua à avancer le long d'un passage étroit et voûté. Tout à coup, ce passage, qui était bordé de murs solides, tourna à angle droit ; Blanche marcha toujours d'un pas lent, mais ferme, jusqu'au moment où elle se heurta contre une autre porte. Elle eut du mal à retirer les barres qui la formaient, mais enfin, elle y réussit, et, de l'autre côté, se trouva en haut d'un nouvel escalier.

Faisant appel au courage que donne toujours un esprit intelligent, fort et vigoureux, elle descendit bravement les degrés ; et, au bout d'une quinzaine de marches, elle pénétra dans un autre corridor, qui aboutissait à une petite chambre, toute ronde avec un toit voûté, ce qui, tout d'abord, la faisait ressembler à l'intérieur d'un dôme ; mais à un second coup d'œil, on était plutôt tenté de la prendre pour une caverne creusée dans un roc solide. Elle était, toutefois, construite en blocs de granit noir, comme les passages qui y conduisaient ; et le bruit de dix mille canons partant des tours du château n'aurait pas pénétré dans ces profondeurs.

Blanche s'arrêta quelques moments dans cette chambre circulaire ; et, s'agenouillant sur un marchepied de granit, devant un crucifix placé dans un coin, elle pria Dieu avec ferveur de la guider et de bénir son entreprise.

Puis, se relevant, elle ouvrit une porte qui faisait face au corridor par lequel elle était venue.

Elle entra alors dans un appartement si spacieux que la clarté de sa lampe fut impuissante à en dissiper l'obscurité. Elle éleva sa lumière afin de mieux voir autour d'elle, et avança lentement sur le pavé humide et glissant. Un sentiment vague, étrange, et dont elle ne pouvait se rendre compte, s'emparait de son âme, à chaque pas qu'elle faisait.

Soudain, les rayons de la lampe parurent se réfléchir sur quelque chose qui se dressait dans les ténèbres, au fond de la pièce. Invoquant pieusement l'aide du Ciel, elle avança vers cet objet, qui graduellement prit à ses yeux une forme de plus en plus définie, et qu'elle reconnut enfin être une colossale statue de la Vierge.

Cédant aux ineffables émotions de crainte, d'étonnement et de vénéra-

tion qui dominaient son âme, elle s'agenouilla, oui, elle s'agenouilla là, sur la pierre humide, et, posant sa lampe à côté d'elle, elle joignit les mains, et murmura une fervente prière.

Mais, ô horreur ! tout à coup, semblable à un spectre sortant de son tombeau, une forme humaine enveloppée d'un linceul se leva de derrière la statue ; et Blanche, avec son imagination épouvantée, crut remarquer que sa figure était celle d'un cadavre, et que ses yeux avaient l'éclat vitreux de la mort.

Un moment elle demeura muette et saisie d'une indescriptible horreur ; puis, lorsque l'apparition s'avança lentement vers elle, en lui faisant des signes que sa frayeur l'empêcha de comprendre, elle poussa un cri aigu, et tomba insensible sur le pavé.

#### XVIII.

##### LA DAME BLANCHE.

Quand notre héroïne reprit connaissance, elle se trouva assise sur une chaise grossière, dans un appartement dont elle ne put immédiatement saisir tous les détails ; car dès qu'elle rouvrit les yeux, elle chercha de tous côtés l'apparition dont l'image flottait encore dans son esprit.

Mais comme rien d'horrible ne frappa ses regards, elle se renversa sur son siège et donna cours à ses réflexions.

Il lui sembla qu'elle s'éveillait d'un songe hideux, où des fantômes affreux s'étaient dressés devant elle : mais les divers incidents de la soirée sortirent vite de la confusion où son évanouissement avait jeté toutes ses pensées ; et à mesure que le calme se rétablit dans son esprit, elle put suivre le fil de ses aventures depuis l'instant où elle était sortie de la chambre des États jusqu'à celui où un spectre lui était apparu derrière la statue de bronze.

Elle arriva donc à cette conviction que ce qu'elle avait vu était une réalité ; et alors, elle promena lentement et timidement les yeux autour d'elle. Elle reconnut qu'elle n'était plus dans l'appartement où elle s'était évanouie, et qu'au lieu de se trouver sur la pierre, elle était assise sur une chaise. Quelqu'un l'avait donc emportée, tandis qu'elle était sans connaissance. Mais ce quelqu'un, était-ce un ami ou un ennemi ?

Toutes ces pensées lui traversèrent l'esprit avec la rapidité de l'éclair, et ce fut en frissonnant qu'elle tourna la tête. Une lampe, qui n'était pas la sienne, brûlait sur une table, au milieu de divers instruments, de vases remplis de liquides et de substances minérales, et de brosses de différentes grandeurs. Un air frais, qui entra par un trou pratiqué dans le mur en face d'elle, lui rafraîchit le visage, et se joua doucement dans ses cheveux qui s'étaient dénoués.

Où était-elle donc, alors ? Dans quel appartement de Rotemberg l'avait-on portée ? Et qui est-ce qui avait veillé sur elle ?

Mais tout à coup une voix frappa ses oreilles, une voix si basse, si plaintive et si tremblante qu'elle sentit qu'elle n'avait rien à redouter ; car jamais le mensonge et l'hypocrisie ne sauraient simuler des accents si pleins de tendresses et de mélancolie.

—Jeune fille, disait la voix, ne crains rien ! Ce n'est pas un être de l'autre monde que tu as vu tout à l'heure et dont la trop brusque apparition t'a tant terrifiée : c'était, hélas ! une malheureuse femme qui a plus souffert à elle seule que des millions d'autres ensemble. Ne crains donc rien, jeune fille, car je mourrais plutôt que de faire tomber un cheveu de ta tête !

Blanche se souleva lentement, et se tourna vers la porte qui était derrière elle, et d'où venaient ces paroles. Elle vit quelque chose de blanc au milieu de l'obscurité qui régnait au-delà du seuil, et un frisson courut dans tous ses membres, quand elle reconnut l'apparition.

Celle-ci avança. Blanche, honteuse de ses craintes et se rappelant la voix plaintive qu'elle avait entendue tout à l'heure, rassembla tout son courage, et attendit.

Mais elle reconnut bientôt qu'il n'y avait rien de terrible, rien de surnaturel dans l'aspect de la femme qui approchait, et que son imagination seule avait prêté à ses traits une horreur sépulcrale. Alors tous ses sentiments d'alarme et de crainte firent place à une sympathie sans bornes et à une immense commisération pour cette femme qui se disait être si malheureuse.

Il était aisé de deviner qu'elle était de noble naissance ; son air, ses manières et son langage le disaient assez ; et son visage quoique d'une pâleur cadavérique et creusé par les anxiétés, conservait encore des traces de beauté. Elle avait, en effet, un profil remarquable, ses dents étaient blanches et bien conservées. Quant à son âge, il était assez difficile de s'en faire une idée, car ses traits avaient été altérés plus évidemment par le chagrin que par le temps.

Elle était vêtue d'une longue robe de laine blanche, ce qui expliquait comment Blanche, dans sa frayeur, l'avait prise pour un spectre.

Telle était la femme qui se tenait devant notre héroïne qui, avons-nous dit, délivrée de ses craintes, la contempla avec une sympathie évidente. De son côté, la dame examina Blanche avec un profond et touchant intérêt : on eût dit qu'il y avait entre ces deux êtres une attraction qui les attirait l'une vers l'autre.

(A continuer.)



## CHRONIQUE.

Février :—CANADA : Le *Journal de l'Instruction Publique* et *l'Echo*:—Départ de Mgr. l'Evêque de Montréal.—Un couvent à Arthabaska.—Nécrologie—Coup-d'œil sur une sainte vie suivie d'une sainte mort.—Tremblement.—Incendie.—Parlement.—Les écoles et les Corporations religieuses.—Lord Young à Montréal.

ROMA : Les Zouaves Canadiens.—Clément Hofbauer.—Les Oratorios.—Berryer.—La Sainte-Cécile.—Consistoire, discours dans la Basilique de Saint-Pierre.

EUROPE : La question d'Orient dans le passé, le présent et l'avenir.

### I.

Février, le plus court des mois,  
Est, de tous, le pire à la fois.

Février, de tous les mois, est le plus dangereux, disent les bonnes gens ; il est le mois des fièvres, et la preuve c'est son nom qui vient de *Febris*. Non, disent les classiques, il vient de la déesse *Februa*, en l'honneur de laquelle les Romains célébraient, au commencement de ce mois, des fêtes dans lesquelles on allumait des flambeaux autour des tombeaux : ce n'est guère plus poétique ; de quelque côté qu'on se tourne, on trouve ou la mort ou la tombe, ce qui se vaut bien.

Février ramène la *chandeleur* qui, pour le coup, vient évidemment de *chandelle* ou de *Candela*, à cause des cierges que le clergé et les fidèles portent allumés, à la procession de la fête de la Purification de la Vierge.

Un vieux proverbe a dit :

A la chandeleur, les grandes douleurs.

Evidemment c'est pour la rime, mais les préventions des vieilles contre février, n'en percent pas moins. Vous ne leur ôterez pas non plus de l'esprit, que le 3 est un jour critique : ce jour, la fièvre s'attaque aux tempéraments les plus robustes. Le 4 est également un jour à craindre, pour la même raison aussi, que je n'ai pu découvrir.

Février est riche en pronostics, en voici quelques-uns :

En Février, s'il grêle et tonne,  
C'est la marque d'un bon automne,  
Selon que nos vieillards ont dit :  
Si le soleil se montre et luit  
A la chandeleur, apprenez  
Qu'encore un hiver vous aurez.  
Pourtant gardez bien votre soïn,  
Car vous en aurez besoin.  
Par cette règle se gouverne  
L'Ours qui retourne à sa caverne.

Les bonnes gens disent en effet que si le soleil se montre le matin de la chandeleur, les ours sortent de leurs tanières, mais qu'ils y rentrent bientôt ; ce qui dénote quarante jours de froid.

En revanche, Février ramène chaque année la Saint Valentin et le Carnaval. Sur la Saint Valentin les *Messagers boiteux* disaient :

Saigner au jour Saint Valentin  
Rend le sang net, soir et matin.  
Et la saignée du jour d'avant  
Garde de fièvre un an durant.

Sur le Mardi-Gras, nos pères, qui aimaient le calembourg, tout comme leurs petits-fils, avaient trouvé celui-ci :

Mardi-gras est le jour le plus *haut* de l'année, parce que le lendemain il faut *des cendres*.

Février a, en outre, le privilège de marquer les années bissextiles, alors il a 29 jours ; dans les autres il n'en a que 28. Avant que les Tarquins fussent chassés de Rome il n'en avait jamais plus ; cette expulsion eut lieu le 24, ou le sixième jour des calendes *sextilis*. Comme c'était un beau jour pour des républicains, sextilis fut doublé, et l'on eut le mot *bissextile* pour désigner les années de 366 jours.

Mais tout ceci ne nous dit pas comment Février n'a que 28 jours, lorsque les autres en ont 30 et 31. Je le demandai un jour à grand'maman, la bonne vieille laissa tomber son tricot sur ses genoux, ôta ses besicles, et me conta l'histoire suivante, que j'écoutais très-sérieusement : " Il y a pas mal longtemps de cela, mon enfant, l'année n'avait que dix mois ; la raison en est simple, c'est que l'homme n'a que dix doigts ; rien de moins malin que le système décimal, ce ne sont pas les savants qui ont fait cette trouvaille. En ce temps là, Mars commençait l'année, mais comme le soleil allonge toujours un peu l'année, il s'ensuivait, que Mars se promenait un peu par toutes les saisons, ce qui avec l'âge finit par lui devenir fort peu agréable. Alors on tint conseil, et l'on résolut d'arranger tout pour le mieux, on créa deux autres mois, *Janvier* et *Février*, ils auraient dû prendre la dernière place, étant les derniers venus, mais vois-tu, mon enfant, les jeunes gens sont toujours présomptueux. Décembre, un bon vieux, qui n'a pas d'ambition, laissa passer les deux jeuneceaux ; Janvier, en vertu de son nom, prétendit qu'il avait droit d'ouvrir l'année. Février n'eut que la seconde place, dans son dépit il se mit à songer, " si j'avais un jour de plus que Janvier, se dit-il, je le dominerai," il en avait 30 alors : Une bonne idée lui vint, il propose une partie à Janvier. On joue un jour, Janvier gagne, Février demande la revanche ; Nenni, répondit-il, je connais trop le prix d'un jour, j'en ai 31, je demeure. Février pensa qu'il aurait meilleur jeu avec Mars, mais le vieux Mars gagna, et refusa également la revanche, Février n'eut plus que 28 jours : Sa fureur devint extrême, il jura que s'il était le plus court, il serait le plus dur de tous, on essaya de le

calmer, en lui donnant un jour de plus dans les années bissextiles, mais il n'en est pas moins resté de mauvaise humeur.

Je remerciais grand'-maman, et me montrais très-satisfait d'une aussi belle explication.

## II.

Le *Journal de l'Instruction Publique* a souhaité la bonne année à l'*Echo* par cet éloge très-flatteur :

“ Cet excellent Recueil termine sa dixième année. De grandes améliorations dans le format et dans tout le matériel ont coïncidé heureusement avec une collaboration active et laborieuse. La Chronique y est faite avec soin et intelligence, et des articles remarquables sur des sujets scientifiques ou historiques y ont été publiés dans le cours de l'année. Parmi ceux-là, nous remarquons les *Récents explorations du Globe, l'Expédition scientifique au Pôle Nord, les Infiniment petits, le Boire et le Manger, Le diable existe-t-il et que fait-il?* et plusieurs revues scientifiques. Il est à regretter que tous ces articles ne soient point signés.”

Nous pourrions, en tous points, appliquer au *Journal de l'Instruction Publique*, le même éloge. Nous pourrions aussi exprimer le même regret et en particulier au sujet du dernier article intitulé : *Livres et Bibliothèques* que nous avons lu avec un très-vif intérêt : mais il est probable, que ni le *Journal de l'Instruction publique*, ni l'*Echo* ne se convertiront ; ils ne perdront pour cela rien de leur intérêt.

Mgr. de Montréal, parti le 20 janvier, pour aller assister au Concile œcuménique, est arrivé heureusement en France le 1er de février, jour de la fête de Saint Ignace, avec les prêtres qui l'accompagnent. Nous faisons des vœux pour que le reste du voyage s'accomplisse avec le même bonheur.

Le comité des zouaves a publié une très-longue correspondance sur la situation de nos Volontaires dans l'armée pontificale ; les familles de ceux qui sont partis apprendront avec joie que leurs enfants continuent à être heureux, sans regret, et toujours pleins d'ardeur pour ce qu'ils appellent la *Grande Cause*, à la défense de laquelle ils ont eu l'honneur de se dévouer.

L'*Union des Cantons de l'Est* nous apprend que le 24 s'est tenue une assemblée à Saint Christophe d'Arthabaska, pour aviser aux moyens de fonder un Couvent des Sœurs de la Congrégation dans cette paroisse ; ce projet a été accueilli avec une faveur qui fait honneur aux populations de ces cantons. M. l'Abbé Suzor donne le terrain, et les citoyens fournissent le bois, la pierre, la main d'œuvre et l'argent ; plusieurs ont souscrit des sommes considérables.

Le même jour, nous avons reçu la triste nouvelle de la mort subite de M. Hubert Paré, dévoué à toutes les œuvres de charité, Président de la Société de Saint Vincent-de-Paul : il laisse pour faire son éloge, sept prêtres

qui lui doivent leur éducation, plusieurs religieuses à qui il a procuré les moyens de suivre leur vocation, et les exemples d'une vie sans tache.

Quatre jours plus tard, la mort choisissait une nouvelle victime, et cette fois, dans le rang du clergé. M. Porlier, curé de la Pointe-aux-Trembles, a succombé le 28 janvier à une attaque d'apoplexie foudroyante. Il était né à Contrecoeur en 1802. Après avoir terminé ses études au Collège de Montréal, il exerça le professorat dans celui de Nicolet. Elevé au sacerdoce en 1824, il fut successivement vicaire à la Pointe-aux-Trembles, à Sorel, et professeur de Théologie, auprès des jeunes ecclésiastiques que Mgr. Lartigue retenait à l'évêché. Il fut ensuite nommé vicaire à Varonnes, d'où il fut nommé à la cure de Terrebonne. Après dix-huit années de travaux dans cette paroisse, il accepta la cure de St. Philippe de l'Acadie, puis celle des Cèdres, et enfin celle de la Pointe-aux-Trembles. Partout le vénérable défunt s'est fait estimer par son zèle, par sa religion ; et aimer par sa bonté et son affabilité.

Le mois dernier, nous annoncions la mort de la Vénérable Sœur Sainte Madeleine. Cette mort précieuse devant Dieu et devant les hommes a inspiré à l'un de nos poètes les plus élégants, la touchante inspiration que nous reproduisons ici :

COUP D'ŒIL SUR UNE SAINTE VIE

*A l'occasion d'une sainte mort.*

---

Avez-vous vu, mes sœurs, s'élever vers les cieux  
Ce brillant météore en cette nuit si sombre ?  
Il montait doucement : son éclat radieux  
Dissipait en passant la profondeur de l'ombre.  
On eut dit une étoile, au disque sans pareil,  
Allant au firmament rejoindre le soleil  
Et des astres grossir le nombre.

---

Spectacle ravissant ! Mais qui pourrait, mes sœurs,  
A mon cœur inquiet expliquer ce mystère ?  
De la plaine du ciel les astres sont les fleurs ;  
Et je vois celui-ci s'élever de la terre ?...  
Ce brillant météore où prit-il donc ses feux ?  
D'où vient-il ? Oh ! parlez, répondez à mes vœux  
Et rendez-vous à ma prière.

---

Pour réponse partout des larmes, des sanglots :  
Le deuil et la douleur gravés sur le visage :  
Les soupirs se pressant, comme l'on voit les flots  
L'un sur l'autre venir expirer au rivage :  
Et, sous un blanc linceul, on me montre en pleurant,  
Celle que l'on aimait ; car la mort en passant  
Vient de faire un cruel ravage.

Je comprends maintenant... à mon cœur, à mes yeux  
 Ce que je vois dit tout. Là, dans ce cœur de femme,  
 Longtemps resta caché mon astre merveilleux :  
 C'est là que s'épurait, en grandissant, sa flamme,  
 Ainsi, le beau soleil, lorsque le jour s'enfuit,  
 En reposant ses feux dans le sein de la nuit,  
 De nouvelles ardeurs s'enflamme.

Etincelle d'amour allumée au berceau  
 Dans le cœur d'une enfant, du souffle de Dieu même ;  
 Son éclat, en naissant, était déjà si beau  
 Que de le contempler, c'était bonheur extrême.  
 Sous un front toujours pur, un regard rayonnant  
 A chacun redisait : respectez cet enfant ;  
 Le Bon Dieu la protège et l'aime.

Mais le climat du monde est pestilentiel :  
 De son souffle glacé, la corruptrice haleine  
 Eteint presque toujours le feu qui vient du ciel ;  
 L'âme trouve en Dieu seul sûreté douce et pleine.  
 Si tu veux conserver la flamme des élus ;  
 A seize ans quitte tout, pour le Cœur de Jésus,  
 Il t'appelle, viens, Madeleine :

Elle entendit la voix, et docile son cœur,  
 Laisant sans hésiter les caresses du monde,  
 Venait s'offrir lui-même aux pieds de son Vainqueur  
 Et choisir près de lui sa retraite profonde.  
 Qui dira de quels soins, sous le regard de Dieu,  
 Elle entretint la vie et l'ardeur de ce feu  
 Qui devrait être si féconde !

Brûler seule est trop peu pour son ardent amour :  
 Autour d'elle étendant le divin incendie,  
 Elle embrâse ses sœurs dans son nouveau séjour ;  
 Et jusqu'à ces enfants que l'amour lui confie,  
 Plus d'une, je le sais, cache sous ses soupirs  
 Et garde dans son cœur un de ces souvenirs  
 Qui parfument toute la vie.

Flammes, croissez toujours ! Bientôt on la verra  
 L'âme de ces conseils que sa prudence inspire,  
 L'aimable modestie, en tous lieux, la suivra  
 Et son commandement, ce sera son sourire.  
 Charme de la vertu ! cinq lustres tour à tour  
 Remettront dans ses mains le Sceptre de l'amour,  
 Si maternel est son empire !

Puis quand on lui rendra sa douce liberté ;  
 Descendant du pouvoir, modeste souveraine,  
 Elle ira ranimer dans son obscurité  
 Ces flammes de l'amour dont elle est toute pleine.  
 Dans le pauvre aimer Dieu, sera tout son désir,  
 Donnez pour ses enfants, vous lui ferez plaisir,  
 Vos moindres petits bouts de laine.

Et le feu grandissait par ses soins assidus :  
 Et son cœur ressemblait à la fournaise ardente.  
 Haletant sous l'effort, bientôt il n'y tint plus ;  
 Un jour, il se brisa : son âme impatiente  
 Glissa comme la flamme en s'élevant aux cieux ;  
 C'est elle que je vis, symbole gracieux,  
 Comme une étoile rayonnante.

En arrivant au ciel elle a pu dire à Dieu :  
*Seigneur, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire.*  
 A ces mots, entendez, dans le céleste lieu,  
 Tous les anges s'unir pour chanter sa victoire.  
 Montez, ô notre sœur ! Et déjà je la vois  
 Sur le sein bien-aimé de la Mère Bourgeois...  
 De nous qu'elle garde mémoire !

Oui, Mère bien-aimée, au ciel pensez à nous ;  
 Que votre ardent amour embrase notre vie !  
 Gravez dans notre cœur, en traits puissants et doux,  
 Tant d'aimables vertus dont vous étiez remplie :  
 Et que Dieu vous accorde, au séjour éternel,  
 De voir sur votre cœur, si bon, si maternel,  
 Votre famille réunie !!

Amen.

(UN AMI.)

Le sol tremble au New-Brunswick, et la secousse du 16 janvier a été assez forte pour effrayer les timides, que ne s'est-elle étendue jusqu' Nouvelle-Ecosse ? elle eut peut-être suspendu un instant les clameurs des anti-fédérés, dont la cause est perdue. Le cabinet de Londres a en effet fait savoir que le gouvernement impérial ne reviendrait pas sur l'acte de 1867. Là-dessus M. Howe qui avait eu l'habileté de le croire depuis longtemps, est passé, armes et bagages, dans le parti de l'union, et a su même assez faire valoir les derniers services qu'il lui a rendus, pour mériter le portefeuille de président du Conseil Exécutif.

L'incendie qui, le 19 de janvier, a détruit l'établissement et les presses de M. Desbarats à Ottawa, a été considéré par la presse comme une calamité publique ; la perte dépasse \$100,000, laisse une centaine d'ouvriers sans ouvrage au milieu de l'hiver, et suspend ou peut-être même interrompt out-à-fait la publication d'ouvrages importants pour l'histoire du pays.

Pendant que le Parlement de Toronto est en villégiature après une laborieuse session, le Parlement de Québec poursuit les séances de sa seconde session. Le discours du trône a promis de laborieux travaux. Des projets de code municipal, des modifications dans l'administration et la vente des terres de la couronne : des mesures pour favoriser l'agriculture, la colonisation, la construction de chemins à lisses ; une révision des lois concernant les écoles, le jury, l'administration de la justice, et le fonctionnement des rouages administratifs.

Les journaux se plaignent de la manière dont la police est tenue dans Montréal, et de certaines faveurs accordées aux membres des sociétés secrètes ; ils se plaignent encore de l'hygiène de la ville et il est certain que le rapport des officiers de santé est propre à leur donner raison. C'est une chose très-utile sans doute que d'entreprendre les vastes travaux d'embellissements que la corporation poursuit depuis plusieurs années, mais pourvoir à la salubrité publique et prendre les mesures signalées comme nécessaires par un corps respectable et autorisé, est chose de première nécessité. C'est bien aussi une chose indispensable que d'allouer aux commissaires d'écoles les sommes demandées par le gouvernement de la province, n'est-ce pas chose étrange que Montréal ne donne que \$7000 pour les écoles, et se repose du premier de ses devoirs sur les corporations religieuses. Les uns voudraient que ces corporations nourrissent tous les pauvres, les autres qu'elles soutinssent seuls les écoles, d'autres ont des prétentions non moins extraordinaires. Grâce à Dieu, ces corporations ont rempli leurs obligations au delà de ce qu'elles doivent : que ceux qui leur dictent leurs devoirs fassent mieux qu'elles, aussi bien même, et alors peut-être auront-ils certaines apparences de droit de se mêler des affaires intérieures des familles religieuses, dont les droits sont aussi sacrés que ceux des familles particulières de la vie civile.

Le 1er février, le Gouverneur-Général a visité Montréal et quelques-uns de ses établissements d'éducation. Nous avons vu avec un plaisir particulier, Son Excellence visiter les écoles des Frères des Ecoles Chrétiennes, dont le dévouement et les services, pour fuir le grand jour, n'en sont pas moins méritoires, et méritaient bien cette distinction.

### III

Les Volontaires continuent d'arriver à Rome, avec quantité de fusils et de munition ; on parle même de former un seizième bataillon de zouaves dont le corps désormais doit faire la principale force de la petite armée pontificale.

Les Zouaves canadiens ont joyeusement fêté le *merry Christmas* avec les zouaves anglais : et entre eux, le premier jour de l'an. Tous ceux qui ont pu obtenir congé sont accourus à Rome pour cette fête de famille. Ils avaient en effet choisi ce jour pour présenter au Sous-Lieutenant Taillefer

une magnifique épée et saluer sa rapide promotion au grade d'officier. Le nombre des promotions pour les canadiens se divise de la manière suivante : 1 sous lieutenant, 1 sergent-major, 2 sergents, 15 corporaux. Nous espérons le voir croître encore et s'élever à ces grades supérieurs jusqu'à ce qu'il ait atteint le nombre proportionnel à celui des volontaires que le Canada a donnés à l'armée pontificale.

Le 1er Octobre le Saint Père a sanctionné un décret qui fait espérer que le procès de béatification du vénérable Hofbauer aboutira prochainement. Clément Hofbauer a été le premier Rédemptoriste allemand. Boulanger à Vienne, il se sentit le désir d'aller à Rome et de se faire ermite. Il partit avec un de ses amis, et après avoir visité la cité sainte, il se retira dans une forêt près de Tivoli : là, il reçut du ciel l'avis que Dieu demandait autre chose de lui ; il retourna à Vienne où les libéralités d'une sainte veuve lui permirent de faire ses études ; après sa philosophie terminée, il retourna à Rome : étant entré dans une église de réguliers, il fut édifié de leur piété, et sortant de l'église il demanda à un enfant quels étaient ces religieux : " Ce sont des prêtres du très-saint Rédempteur, et vous aussi vous en ferez un jour partie," lui répondit l'enfant. Ce fut un trait de lumière pour Hofbauer, il entra dans l'ordre de saint Liguori, fut envoyé en Pologne pour y établir sa Congrégation : malgré beaucoup de persécution il l'étendit en plusieurs contrées en Allemagne, en Suisse, à Vienne, en Valachie et à Fribourg. Il mourut en 1820, laissant après lui une haute réputation de sainteté.

Lorsque saint Liguori mourut, en 1787, il ne laissa que douze maisons bien établies ; aujourd'hui la Congrégation compte neuf provinces, savoir : la province romaine qui compte 6 maisons ;—la province Française, 12 maisons ;—la province Autrichienne, 11 maisons ;—la province Belge, 8 maisons ;—la province des Etats-Unis, 13 maisons ;—la province de l'Allemagne supérieure ou de Bavière, 8 maisons ;—la province de l'Allemagne inférieure, 6 maisons ;—la province Hollandaise, 6 maisons ;—la province Anglaise, 4 maisons.

En tout 76 maisons ; voilà l'œuvre de saint Liguori, c'est principalement depuis une dizaine d'années qu'elle a pris ces développements. Ainsi croissent les œuvres des saints ; à mesure que l'enfer multiplie ses efforts pour la perte des âmes, Dieu donne à son Eglise de zélés et laborieux ouvriers pour conserver et étendre la foi.

Les Oratorios de musique sacrée, ont commencé avec l'Avent, dans la vaste chapelle attenante à l'église neuve dite de saint Philippe de Néri. C'est saint Philippe lui-même qui les a fondés afin d'arracher au dissipation du monde, en les amusant, les jeunes gens de son temps. Depuis, il n'ont cessé de réunir les meilleurs artistes et d'attirer la foule des Romains et étrangers. On a exécuté plusieurs fois pendant l'avant le *Stabat* de Rossini, et on l'exécutera de nouveau en carême, qui est aussi une époque fixée pour les réunions.



Le Cygne de Pesaro était sujet du Pape, et le meilleur témoignage qu'on puisse lui rendre est de dire que Rossini ne l'oublia jamais, et sut garder sa foi au milieu des séductions et des succès de la célébrité, où tant d'autres ont fait naufrage. Aussi les maîtres des chapelles basilicales ont-ils tenu à honneur, de faire célébrer un service solennel pour le repos de cette grande âme.

La nouvelle de la mort de Berryer a également causé à Rome une impression douloureuse. On le regardait comme un des plus fermes défenseurs de la cause catholique. Il aimait franchement et profondément l'Eglise, qu'il considérait comme la gardienne dans le monde, de la justice, de l'honneur, de l'indépendance des consciences, triple et sublime idéal auquel il a voué toute sa vie.

Le jour de la fête de sainte Cécile, la catacombe de saint Calixte où elle fut enterrée, était ouverte aux fidèles. L'entrée portait de riches décorations ; des autels avaient été disposés dans la Crypte de l'illustre sainte : le *Cubiculum*, ou chambre réservée aux pontifes, était très-ornée et rappelait les gloires du martyr. Dès l'aurore la commission archéologique s'était rendue dans la catacombe et recevait gracieusement les visiteurs et les prêtres venus pour célébrer le saint sacrifice sous ces voûtes étroites et basses qu'élargit et élève la pensée et où l'âme semble aspirer encore les tièdes senteurs du sang chrétien répandu pour la foi. Nous avons remarqué un grand nombre d'ecclésiastiques français et beaucoup de zouaves s'empressant de servir aux autels. Il y avait aussi des protestants, contemplant, émus et troublés, les symboles de cette foi qu'ils ont perdue, mais que la plupart d'entre eux cherchent, disons-le à leur louange, avec une avidité et des hésitations douloureuses. Puisse Dieu faire jaillir pour eux de ces profondeurs sacrées la lumière véritable qui brille aux yeux des catholiques.

Aux réceptions du 1er janvier, le Souverain Pontife a renouvelé au Corps d'Etat-Major français, l'expression de sa reconnaissance envers la France, et béni l'empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial. Les craintes que pouvaient inspirer le retour de M. Lavalette, au ministère des affaires étrangères, ont été promptement dissipées par M. de Banneville, qui a assuré le Cardinal Antonelli, que les bonnes dispositions du gouvernement à l'égard du Souverain Pontife se maintiendraient comme par le passé.

Dans le Consistoire secret du 21 décembre, le Souverain Pontife a parlé sur les graves événements d'Espagne, déplorant les maux infinis faits à l'Eglise dans ce pays, et spécialement le danger auquel se trouve exposée l'unité de la foi, qui fut toujours la plus belle gloire de cette nation catholique. Dans ce même consistoire plusieurs archevêques et évêques ont été préconisés, et Mgr. Pinsonnault, évêque démissionnaire de Sandwich, a été nommé évêque *in partibus* de BIRTHA, ville de la Turquie d'Asie sur l'Euphrate. Jadis très-commerçante, elle fut ruinée par Tamerlan, elle

n'a aujourd'hui que 3000 habitants ; elle est la résidence d'un primat jacobite : les Turcs l'appellent Bir ou Biridjeek.

Le 25 du même mois, suivant l'usage, des discours ont été échangés dans la basilique de Saint-Pierre, après la messe, entre le Cardinal-vicaire et Sa Sainteté.

Au discours prononcé par le Cardinal-vicaire, le Souverain Pontife a répondu par l'allocution suivante, dont nous n'avons pas le texte, mais dont voici l'analyse très-exacte.

“ Eminence,— Cette guerre acharnée dont vous parlez, c'est la guerre du mal contre le bien ; la guerre de l'enfer contre l'Eglise de Jésus-Christ. Cette guerre a une date très-antique, et Dieu l'a permise dès l'origine du monde, comme tous le savent, et elle durera jusqu'à la fin des siècles.

“ Rome est l'objet de l'amour et de la haine, le champ de bataille des ennemis de Dieu. Au moyen-âge la guerre avait choisi pour théâtre le sépulcre du Christ, que les infidèles disputaient aux fidèles ; dans les temps modernes, le sépulcre de saint Pierre et de saint Paul, voilà son théâtre. Les rois et les peuples ont sans cesse combattu contre ce sépulcre. Ses ennemis lui sont connus, et il n'est point étonné de ce que tant d'hommes aujourd'hui veulent le conquérir. Mais c'est en vain que ces hommes s'épuisent en efforts sacrilèges. Dieu n'a jamais permis qu'aucun prince s'assit sur ce sépulcre qui est le siège de son vicaire.

“ Telles sont les leçons de l'histoire, et les contemporains ont oublié l'histoire.

“ A la vue de tant de trônes renversés en Europe, ils pensent que celui de Rome, abandonné et sans secours, tombera lui aussi. Or, quand même nous resterions seuls, et abandonné de tous, ce qui n'aura pas lieu, je l'espère, nous parlerions comme nous le faisons, et notre voix aurait toujours un écho sur la terre, et comme au ciel il nous a été promis un secours, ce secours ne peut faillir. Ce secours s'étendra, j'en ai la confiance, sur vous tous, et le Seigneur vous protégera.

“ Cependant, vous le savez, il ne suffit pas d'implorer le secours d'en haut, il faut le mériter. Rendons-nous-en dignes par une vie exemplaire, par la piété, l'humilité, la charité.

“ L'esprit des ténèbres lance aux fils du siècle son antique cri : *Erritis sicut dii*, et vous les voyez, comme ils s'excitent dans leur haine contre l'Eglise, comme ils poursuivent leurs usurpations, comme ils s'enivrent de leur colère dans le blasphème, et voilà que le Seigneur les châtie et les humilie en leur ôtant le bien de l'intelligence.

“ A nous, au contraire, l'ange du Seigneur nous recommande l'humilité, il nous montre le calvaire au sommet duquel monta celui qui fut obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la croix, *Obediens usque ad mortem*. La vie de l'homme humble sur cette terre peut être comparée à la marche d'un navire sur la mer, lequel cache ses flancs dans les flots et ouvre aux

souffles des bonnes inspirations les voiles qui le conduisent au port de la paix.

“ L'ange des ténèbres crie à nos ennemis : Vivez dans la joie et l'abondance, courez librement les sentiers de la volupté.

“ L'Eglise du Seigneur nous dit de vivre dans la charité, de telle sorte que l'exemple de notre vie soit un reproche perpétuel à nos ennemis.

“ Eux, nos ennemis, n'ont qu'une préoccupation, la matière.

“ Nous, sans la dédaigner dans ce qu'elle renferme d'utile à notre existence, nous n'en faisons pas l'objet de nos pensées.

“ Aussi qu'arrive-t-il ? quelle est la conséquence de cette vie misérable ? l'injustice, l'usurpation du bien d'autrui, la violation de la loi sainte de Dieu. *Aliena rapere si possunt, concupiscere si non possunt.*

“ Quant à vous, aimez la sainte pauvreté : vous êtes les pères des pauvres, donnez-leur votre superflu, soutenez-les dans leurs infirmités ; *Oculus caeco ; pes claudo.*

“ La charité maintiendra du moins parmi vous la paix du Christ, cette paix qui est le don par excellence de Dieu, et vous verrez cesser le péril. Les flèches tomberont à droite et à gauche et elles ne vous approcheront point et vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.

“ Tels sont les vœux que j'adresse à Dieu en implorant sur vous sa bénédiction.”

#### IV.

Les nouvelles d'Europe, qui ne nous ont apporté aucun événement important ce dernier mois, nous laissent le loisir d'étudier dans son passé et son présent cette question d'Orient, dont la Conférence de Paris vient de reculer encore l'explosion, en acceptant l'*ultimatum* Ottoman dans son entier, en abandonnant la Grèce à ses propres forces si elle veut entrer en conflit, ou en la forçant à se soumettre, ce qui paraît le parti le plus sage et qu'elle semble vouloir accepter.

La question d'Orient, qui menace d'éclater plus envenimée que jamais, n'est ni une affaire locale ni une question nouvelle ; elle est ouverte depuis des siècles et elle embrasse dans ses complications diverses les intérêts de l'Europe et de l'Asie et peut-être même du monde entier, si les Etats-Unis se jettent dans le conflit.

Dans le passé, la Question d'Orient se caractérise par la crainte qu'inspiraient les conquêtes toujours envahissantes des Turcs, et par la revanche que la Chrétienté prit contre eux à l'époque des Croisades, ce fut alors une Question religieuse.

Dans le présent, elle se caractérise par les craintes qu'inspirent les envahissements progressifs de l'ambition Moscovite ; c'est une question d'équilibre européen ou même international. Pour l'Eglise, elle demeure

toujours une question religieuse ; il s'agit de savoir qui triomphera du Schisme grec ou de la Catholicité dans l'Europe et les provinces d'Asie.

La question d'Orient commença au jour où le Calif Haroun-al-Raschid envoya à Charlemagne les clefs du Saint-Sépulcre et confia à l'épée de la France le protectorat des Saints Lieux et des Chrétiens du Levant ; elle commença surtout lorsque la première plainte des chrétiens de Syrie et de Palestine, gémissant sous le joug des Musulmans, se fit entendre en Occident.

Quand la Chrétienté, lasse des horreurs que lui apportaient les récits des pèlerins d'Orient, entendit Pierre l'Ermite lui raconter de nouveaux outrages faits au tombeau du Christ, et de nouvelles douleurs subies par ses frères de Terre-Sainte, elle se leva comme un seul homme au cri de *Dieu le veut*, et se précipita sur l'Asie pour voler à la conquête de Jérusalem. C'était alors le règne de la vraie fraternité entre tous les peuples chrétiens. " Nous qui avons été baptisés en Jésus-Christ," disait l'évêque Adhémar à ses compagnons prêts à combattre les Turcs, " nous sommes tous les enfants de Dieu, nous sommes tous des frères ; qu'une affection spirituelle unisse tous ceux que lie un nœud spirituel."

" Si un Breton, si un Allemand voulait me parler," dit un chroniqueur de la première Croisade, " je ne savais que lui répondre, mais quoique divisés par la différence des langues, nous paraissions ne faire qu'un seul peuple, à cause de notre amour de Dieu et de notre charité pour le prochain."

Tout le monde sait l'histoire des Croisades, et ce n'est point notre but de la raconter ici : remarquons seulement que les croisades furent une grande œuvre de civilisation, arrêtant l'invasion de la barbarie Musulmane, qui dès le septième siècle avait pénétré jusqu'aux extrémités de l'Europe, jusqu'au cœur de la France. Ce fut la continuation de l'œuvre de Charles-Martel et de Charlemagne.

La France, plus que toute autre nation, y prit une grande part. Les Croisés en Orient, à quelque nation qu'ils appartenissent, n'étaient désignés que par le nom de *Franks*. Sept rois français ont été ensevelis auprès du Saint-Sépulcre. Les rois de Constantinople, après que les croisés en eurent fait la conquête, furent des princes francs, et il y eut un temps où la Judée et la Galilée, Ascalon, Jaffa, Saint-Jean-d'Acre, Tyr, Sidon et Antioche la grande obéissaient à des princes français : On ne peut faire un pas en Syrie, interroger le sol ou quelque monument sans qu'ils répondent par quelque nom français. Godefroy de Bouillon et ses compagnons furent les premiers à ouvrir les Croisades, et les Croisés de la France ne cessèrent de se diriger vers l'Orient, que lorsque la mort de Saint-Louis eut fermé sous les murs de Tunis cette grande page de l'histoire de la Chrétienté.

Mais les Croisades furent surtout l'œuvre de l'Eglise catholique, et la

papauté se trouvant à la tête de la république chrétienne, se trouva à la tête du mouvement, et de Gerbert, plus tard Sylvestre II, jusqu'à saint Pie V, tous les papes demeurèrent à ce poste d'honneur, avec vigilance, dévouement et vigueur.

Si les Croisades échouèrent, ce fut en grande partie la faute du schisme grec, il avait laissé le tombeau du Christ tomber aux mains des Ottomans ; ce fut une première faute, il en fit une seconde en s'opposant par la ruse et la perfidie au généreux élan des croisés. Il en fit une dernière, irréparable jusqu'à ce jour, en ne sachant pas défendre Constantinople, et en ouvrant aux Turcs le chemin de l'Occident.

La réforme protestante en rompant l'unité de la chrétienté, en divisant les princes chrétiens, en les armant les uns contre les autres, en criant par l'Europe à tous les peuples, "*Plutôt Turcs que Papistes,*" favorisa sur une large échelle les conquêtes des Osmanlis, et si l'Europe n'est pas aujourd'hui comme l'Asie-Mineure, comme la Bulgarie, comme l'Égypte, une province de l'empire ottoman, ce n'est pas la faute de la Réforme ; voilà les grands services qu'elle sait rendre à la civilisation.

Une fois établis sur le Bosphore, les Turcs se répandirent comme un torrent dévastateur sur la Grèce, la Macédoine et les provinces du Danube, s'avancant par un progrès continu à la conquête de l'Europe entière, sans que les princes d'Occident semblassent s'en inquiéter, et si les papes, du haut du Vatican, n'avaient cessé de prêcher la croisade, le vieux monde eut été perdu. La guerre soutenue contre le Turc, où se jouaient les destinées de la civilisation, furent le grand ouvrage de leur zèle, et ce sont eux qui ont été les sauveurs du monde. Pendant le siège de Belgrade, les cloches de la catholicité, chaque jour à midi, invitaient les fidèles à prier pour les Hongrois ; on récitait l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique ; ce fut l'origine de l'*Angelus*.

De leur côté les Croisés ne cédaient que pas à pas. On connaît les belles défenses de Rhodes et de Malte par les Chevaliers de Saint Jean-de-Jérusalem, et celles de Chypre et de Candie par les Vénitiens. Mais le torrent brisait tous les obstacles, les armées de terre étaient déjà aux portes de Vienne et de Varsovie, les flottes du Croissant couvraient toute la Méditerranée. La Papauté fit un dernier appel à la foi des princes catholiques, et la chrétienté y répondit par un suprême effort.

“ Voyez-vous ces deux cent trente navires qui appartiennent au pape, au roi d'Espagne, à la république de Venise, aux Chevaliers de Malte, à la Savoie ; l'escadre est montée par quarante mille guerriers : Don Juan d'Autriche est à leur tête. L'escadre de la ligue chrétienne s'en va cherchant l'ennemi et le rencontre dans le golfe de Lépante, où seize siècles auparavant Octave Auguste et Marc-Antoine s'étaient disputés l'empire romain.

La flotte ottomane se compose de trois cent voiles et de cent mille

hommes. Le 7 octobre 1571, à une heure après midi, sous un radieux soleil, les guerriers chrétiens tombent à genoux, et adressent une courte prière au Dieu des batailles. Un silence solennel précède le combat ; les mâches de canons des deux escadres fument, un coup de canon à poudre tiré par le vaisseau du Capitan-pacha interroge en quelque sorte l'amiral chrétien ; Don Juan répond par le sifflement d'un boulet de gros calibre. Alors des deux côtés la lutte commence : c'est une tempête de fer et de feu. Bientôt on combat de navire à navire, d'homme à homme ; la fumée de la poudre obscurcit le ciel, et le sang rougit la mer. Don Juan tenant d'une main son épée et de l'autre le drapeau de Saint Pierre qu'il a reçu de Pie V, s'empare du vaisseau amiral ottoman ; il y plante son étendard en poussant un cri de triomphe, auquel la flotte chrétienne répond par le cri de victoire. (\*)

La flotte ottomane ne se releva pas de cet échec. Un siècle plus tard, le 12 Septembre 1683, Jean Sobieski descendant, comme une avalanche, des sommets du Leopoldberg, et du Cayemberg, se ruait, à l'arme blanche, avec sa petite armée, sur les trois cent mille Osmanlis qui faisaient le siège de Vienne, et sauvait la capitale de l'Autriche.

Ces deux grandes journées arrêtaient les conquêtes du croissant et la décadence commençait.

Les régences d'Alger, de Tunis, de Tripoli et d'Egypte aspiraient déjà à l'indépendance ; la Hongrie venait d'échapper à la domination de la Porte, la Russie entraît en lutte, et s'avavançait à pas sûrs, vers Stamboul, enlevant à la Turquie, par des conquêtes successives, la Bukovine, la Petite Tartarie, divers cantons du Caucase, jusqu'à ce qu'enfin elle vienne s'établir en Crimée et lancer ses flottes dans la Mer Noire.

Les provinces du Danube avaient profité de ces guerres pour s'affranchir en partie du joug ottoman ; en 1819, les Iles Ionniènes passaient sous le protectorat de l'Angleterre, et la France, qui, depuis Louis XIV, avait repris avec gloire le protectorat des Saints-Lieux et des chrétiens du Levant, fondait le nouveau royaume de Grèce, moins pour tenir en échec la puissance des Sultans, que pour opposer une digue aux envahissements de l'ambition moscovite, car la question avait changé de face, la puissance ottomane, tombant en décadence, chaque voisin aspire à son héritage, mais de tous le plus à craindre est la Russie. Maîtresse de Constantinople, elle fait la loi à l'Europe et à l'Asie, la barbarie cosaque et tartare succède à la barbarie musulmane, le schisme à l'infidélité, voilà le nouveau danger qui menace la civilisation et l'Eglise.

\* \*

C'est sous ce nouveau point de vue que la Question d'Orient doit être envisagée dans le présent, si l'on veut réellement se rendre compte de son importance.

---

(\*) Poujoulat.

La décadence de l'empire turc aurait été beaucoup plus rapide, qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour, si les sultans n'avaient enfin ouvert les yeux, et n'étaient sortis de leur sérail, au bruit du canon russe tonnant dans le Bosphore, pour demander aux puissances de l'Occident quelques souffles de vie.

Selim III eut le courage d'inaugurer dans l'empire fataliste du Coran, le système des réformes, sur les plans des gouvernements chrétiens ; le vieil esprit fanatique des Osmanlis ne le lui pardonna pas, on l'accusa d'être vendu aux *Giaours* et il fut étranglé.

Il y avait dans les armées de la Porte, un corps d'infanterie créé par Amurat Ier ou par Bajazet Ier vers la fin du XIV siècle. Cette milice d'élite, composée des plus beaux hommes et des plus braves soldats, se recrutait parmi les jeunes captifs chrétiens élevés dans le mahométisme. Pendant cinq siècles, elle avait été la principale force des sultans, et avait décidé des plus belles victoires : mais dit le chroniqueur, les *Yénis-Chrétiens* étaient "comme des coursiers fougueux bondissant dans les pâturages du désordre, et qu'il n'était pas facile d'attacher au piquet de l'obéissance ;" fiers et indomptables, les JANISSAIRES fesaient la loi dans l'empire, et déposaient les sultans. C'étaient eux surtout qui s'opposaient aux réformes. Mahmoud II, qui devait les poursuivre si vigoureusement, débuta par dissoudre ce corps. Vingt mille d'entre eux périrent dans un seul jour, 16 Juin 1826 : et leurs cadavres jetés dans le Bosphore arrêtaient la marche des navires.

Mais tout le mal ne venait pas des Janissaires, il venait surtout des institutions, de la religion, du caractère, des mœurs que l'on ne change pas dans un seul jour. Trois ans après, l'impuissance de la Turquie se révélait au traité d'Andrinople, en présence de la Russie victorieuse, et à cette époque Ismaël-Bey disait avec esprit : " Depuis un siècle la Turquie est comme une Tabatière garnie de brillants qui ne contient que des immondices : c'est la Russie qui a enlevé le couvercle."

Et au sein de cette corruption musulmane s'agite un élément de division que la Russie a jusqu'ici habilement exploité.

La population de tout l'empire ne dépasse guère 28,000,000 et sur ces 28 millions près de la moitié ou 12 millions des sujets du Grand-Turc, sont chrétiens, grecs-unis en relation avec Rome, ou grecs schismatiques relevant du patriarche de Constantinople. Ces populations chrétiennes appartiennent à diverses origines, Roumains, Grecs, Slaves, Bulgares et Arméniens, jusqu'au commencement de ce siècle, n'étaient considérées, par les fiers Osmanlis que comme des parias dans l'empire, sur lesquelles pesaient tous les impôts et toutes les corvées, et aux plaintes desquelles on ne répondait que par le terme méprisant de *rayas, troupeau*.

Ces populations cependant sont pleines d'activité, à elles appartiennent l'industrie et le commerce de l'empire. La Russie a compris quel parti

elle pouvait tirer de cet élément, pour semer la division en Turquie et arriver à son but. Elle s'est montrée à ces populations comme la protectrice des intérêts chrétiens en Orient, elle a fomenté par ses agents, des germes de mécontentement contre le gouvernement des pachas, qui est loin d'être irréprochable : elle leur a inspiré le désir de s'affranchir de cette domination du sabre, pour se constituer indépendants, leur promettant de l'appui et des armes dans le temps de l'insurrection. L'effet a suivi les promesses, les officiers russes se sont répandus dans les provinces danubiennes et y ont exercé et formé des corps de troupes, toujours prêts à prendre les armes au premier signal.

Depuis douze ans surtout, depuis la guerre de Crimée, l'agitation est constante et la fermentation est générale dans la Turquie.

Pour déjouer les plans de la Russie, les puissances Occidentales, la France et l'Angleterre, auxquelles s'est jointe l'Autriche depuis 1866, ont engagé la Porte à faire des concessions aux Chrétiens et à leur enlever tout sujet de mécontentement. Docile à des conseils amis, le Sultan, après la prise de Sébastopol, porta un *Hatti-houmayoun* qui accordait aux Chrétiens les mêmes droits qu'aux Musulmans.

Mais ce décret, qui devait donner satisfaction aux populations chrétiennes, ranima malheureusement le fanatisme des vieux Osmanlis. Une association secrète, dont le centre était à la Mecque, s'organisa partout où il y avait un noyau musulman, et jusqu'aux extrémités de l'Inde ; les massacres du Liban, la dernière révolte de l'Algérie, les insurrections de l'Inde répondirent aux puissances qui avaient signé le *Hatti-houmayoun*.

De leur côté les populations des rives du Danube, à demie affranchies du joug ottoman, et jouissant d'un gouvernement presque indépendant, voyant le Turc s'affaiblir, devinrent plus impatientes d'affranchissement, et résolurent de réclamer à main armée des garanties suffisantes de liberté et l'exécution des promesses que l'on n'avait pas tenues.

Le succès de la révolution italienne, le principe des nationalités mis en avant par les gouvernements eux-mêmes, la doctrine des faits accomplis et du suffrage universel appliquée en grand dans l'Europe occidentale, n'eut pas un petit retentissement parmi les populations grecques de l'Orient.

Des relations très-suivies s'établirent entre l'île de Caprara et la Grèce, l'insurrection générale fut organisée dans toutes les Provinces Danubiennes. La flotte d'Othon 1er vint audevant du général Garibaldi, et sans l'équipée d'Aspromonte, le héros en chemise rouge soulevait l'Orient pour attaquer l'Autriche par la Hongrie, et après sa victoire proclamer l'affranchissement des Grecs et des Romains aux portes mêmes de Stamboul.

Malgré l'échec du complot, l'ébranlement avait été profond et le gouvernement turc eut la maladresse de l'entretenir par des rigueurs intempestives dans le Liban, à Belgrade, dans l'Hezergovine et le Monténégro.



Le calme cependant se rétablissait lorsque la guerre éclata entre la Prusse et l'Autriche. La cour de Berlin, qui a intérêt à occuper l'Autriche du côté du Danube, pour réaliser son empire d'Allemagne, favorisait les menées de la Russie, et soutenue de l'Italie, elle prenait l'Autriche par trois côtés. La Crète, qui était prête, se souleva ; et si les autres provinces de l'Empire ne sont pas encore entrées dans le conflit, c'est qu'elles n'étaient pas assez organisées et que peut-être moins favorisées que Candie, elles craignaient de voir se renouveler les représailles de 1854.

Du reste, il faut l'avouer, si les Bulgares et les Roumains désirent être affranchis de la domination du Sultan, ce n'est point pour se jeter dans les bras de l'autocrate russe. Elles aspirent à une vraie liberté, et soutenues de la France, de l'Angleterre, de l'Autriche, elles espèrent y arriver malgré la Russie, la Prusse et les révolutionnaires italiens.

Mais ces populations si longtemps soumises à la servitude ne sont pas encore prêtes à jouir de tous les bienfaits d'une autonomie sans tutelle, par les concessions de la Porte, et sous le Protectorat des grandes puissances, qui ont tout intérêt à les protéger ; elles mûriront, elles s'organiseront et le jour viendra, où ne relevant de la Porte que pour la forme, elles prendront rang parmi les nations indépendantes, et recueilleront l'héritage de cet empire décrépi dont les armées ne sont que *campées en Europe*.

Il y a des partis trop pressés qui voudraient que, du soir au lendemain, on décréta l'affranchissement des chrétiens d'Orient.

On pourrait se demander tout d'abord si les Puissances Occidentales en ont réellement le droit ; et ensuite, ne semblent-elles pas mieux comprendre leur mission civilisatrice, en maintenant autant qu'il pourra durer, un pouvoir établi, en lui conseillant des concessions légitimes, en préparant les populations chrétiennes à lutter un jour avec succès contre l'ambition toujours croissante de la Russie, et à recueillir pour elles-mêmes cet héritage tant convoité. C'est ainsi qu'elles assurent pour l'avenir la tranquillité de l'Europe, du monde même tout entier, la défaite du schisme et le triomphe de l'Eglise.

H. \* \* \*

---